

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[L']histoire justifiée contre les romans [Document électronique] / par M. l'abbé
Lenglet Du Fresnoy

ARTICLE 1

p1

*décadence du bon goût, éloge de
l'histoire.*

rien ne fait mieux voir la
décadence du goût que la
plûpart des ouvrages qui se
publient tous les jours au
préjudice de la vérité. Mais on vient
d' y mettre le comble par ce paradoxe
littéraire, qui paroît depuis
quelques mois. Si le traité *de l' usage
des romans* n' est pas un jeu d' esprit,

p2

une ironie, ou une raillerie,
on doit assurer, qu' il n' a été fait et
publié que pour dégrader l' histoire
de la glorieuse qualité qui lui est si
justement acquise, d' être la fidèle
interprète des temps, de rendre
témoignage à la vérité, et d' exposer
à nos yeux, de placer même dans
notre mémoire tout ce que l' antiquité
la plus reculée renferme de secrets
utiles et interessans. C' est par
elle que tout l' univers connu se développe
à notre esprit et à notre
imagination, et nous donne moyen
non seulement de former nos moeurs
sur les grands modèles de vertus que

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

l' on y trouve ; mais encore d' éviter jusqu' aux soupçons des crimes, et des vices, ne seroit-ce que par la crainte de prévoir avec quelles effroyables couleurs on pourroit un jour être peint à la postérité.

p3

Mais il y a plus, on profite sans aucun risque de l' expérience de plus d' un million d' hommes, qui nous avertissent par leur conduite de ce que nous devons fuir ou pratiquer dans tous les états de la vie civile. Il n' y a point d' homme de bien qui ne voulût mourir comme Epaminondas ou comme le chevalier Bayart : et je doute qu' il se trouve des gens raisonnables, qui désirassent au milieu des succès qu' a eu Cromwel, de vivre avec les inquiétudes et les agitations dont il a été poursuivi pendant tout le cours de sa vie politique. Mais par quelle

p4

autre voye que par celle de l' histoire connoit-on des situations si opposées ? Les unes désirables pour l' honneur et la probité ; et les autres contraires à ces moeurs douces et tranquilles, qui font le vrai caractere de l' humanité. Cependant pour ne pas rester dans des maximes générales qui ne peuvent être regardées que comme des préliminaires, je vais descendre dans un plus grand détail, et montrer tout ce que l' histoire a de grand pour l' esprit, et tout ce qu' elle a de satisfaisant pour le coeur : en quoi l' on verra les égaremens de l' auteur *de l' usage des romans*, qui avilit l' histoire jusqu' à ne lui donner rang qu' après ce que nous connoissons de plus fabuleux dans la littérature.

ARTICLE 2

p5

l' amour du vrai est naturel à l' homme.
l' amour du vrai est si naturel à l' homme, que son esprit n' est satisfait que quand il est persuadé qu' il possède la vérité, soit dans la religion, soit dans la morale, soit même dans les connoissances purement naturelles. C' est de-là que part cette aversion invincible que l' on a pour le mensonge et pour les menteurs. Mais cet amour du vrai s' étend beaucoup plus sur l' histoire que sur toutes les autres connoissances ; parce que l' histoire tenant lieu de science universelle, puisqu' elle s' étend à tout ; on peut croire que qui nous trompe en histoire a dessein de nous tromper en toute autre chose. On ne propose des faussetez historiques, que pour égarer l' esprit, pour éblouir l' imagination, et pour séduire le coeur.

p6

Le généalogiste ne remonte à des temps obscurs et embarrassés : il n' avance le faux sans le connoître ou de propos délibéré, que pour jeter du brillant sur la maison, qui fait l' objet de ses recherches ; et par-là lui attirer parmi les hommes, une estime qu' elle n' a peut-être sù acquérir par la grandeur et l' importance de ses actions. D' où viennent tant de sentimens différens sur l' origine de la *maison d' Autriche* , que les uns font descendre de la famille anicienne de Rome, d' autres de la première race de nos rois, si ce n' est pour donner fausement à cette auguste maison, une tige aussi noble que les branches émanées en sont illustres et glorieuses : gloire cependant dont elle n' a pas besoin pour être regardée comme une des plus grandes maisons du

monde chrétien ?

On ne fit courir du temps de nos
peres tant de faussetez odieuses à la
mémoire du bon roi Henri lii et
à celle de la généreuse Jeanne D' Albret,
que pour flatter la passion des
peuples séduits, qui en vouloient

p7

moins à la personne du roi, qu' à
l' autorité royale : ou que pour faire
retomber sur Henri lv légitime successeur
de la couronne, les prétendus
crimes de son illustre mere,
l' honneur de son sexe, et même du
royaume. L' on n' avoit dessein par
tant de traits fabuleux, connus pour
tels dans le tems même qu' on les
publioit, que d' animer l' ambition de
ceux qui convoitoient avidement
une couronne, qui n' étoit dûe ni à
leur naissance, ni à leur mérite.
L' amour du vrai se déclare encore
plus particulièrement dans l' idée
que nous avons des historiens
fabuleux. Avec quel mépris ne regarde-t-on
pas les *illustrations de la*
gaule de Jean Le Maire , qui fait
descendre les françois des princes fugitifs
de Troye ? Le moine Hunebaud ;
les *chroniques de S. Denis* ;
Nicole, Gilles ; le pere Jourdan,
jesuite ; et tant d' autres mauvais historiens
de la nation, n' ont pas mérité
un meilleur sort, et ont été un
objet de mépris pour tous ceux qui
ont l' amour du vrai gravé dans le
coeur.

p8

Mais pour en venir à des exemples
plus modernes, on sait comme
on a traité le Sieur De Varillas,
l' un de nos plus fabuleux ecrivains.
Tous les savans se sont fait
un mérite de l' attaquer, soit par des
livres faits exprès, soit par ces traits

vifs que s'attirent ordinairement ceux qui de propos délibéré s'écartent de la vérité.

Peut-on rien voir, par exemple, de plus singulier que ce qu'il dit dans son histoire du roi Henri lii pag. 13 15 et 16 de l'édition in 40. Il assure donc qu'en 1574, ce prince ayant appris en Pologne la mort du roi Charles Ix son frère, il assembla son conseil dans lequel il fait parler les Sieurs Despeisses, et Villequier ; après quoi il rapporte les raisons de Carnavalet opposées à celles de Villequier. Mais comment ose-t-il introduire dans ce conseil Carnavalet, qui étoit mort trois ans auparavant, savoir, en 1571 ? On ne sauroit dire que ç'ait été son fils, puisqu'il n'en avoit pas laissé en âge d'assister à des conseils. C'est ce qu'on peut voir dans les

p9

mémoires de Castelnau, aux pages 817 et 818 du tome li de l'ancienne édition.

La suite de toute cette histoire n'est pas moins extraordinaire ; Varillas marque donc qu'après ce prétendu conseil, le roi Henri lii partit de Pologne à la fin du mois de may 1574. Mais par malheur pour la scrupuleuse exactitude de cet historien, Charles Ix ne mourut que le 30 de ce mois, et le roi Henri n'en reçut la nouvelle que vers la mi-juin, et ne partit de Cracovie, que le 18 après y avoir confirmé trois jours auparavant la régence de la reine Catherine sa mère. Continuons le même sujet : avec quelle constance le même auteur fait-il demeurer M De Pibrac dix-sept heures dans l'eau, et dans la bourbe jusques au col ? Encore dit-il, qu'il falloit qu'il enfonçât très-souvent la tête pour éviter les coups qu'on lui tiroit. On laisse à juger à tout homme de bon sens, s'il est possible de résister à cette fatigue.

Exagérations fabuleuses ausquelles
Varillas n' étoit que trop sujet !

p10

Toutes ces choses peuvent passer
dans le roman, où comme dans le
poème epique, on étend la vie des
hommes au-de-là de ses véritables
bornes ; où l' on change et renverse
l' ordre des tems, sans qu' on y trouve
à redire ; où l' on met même ses
héros dans des situations périlleuses,
pour attirer sur eux l' affection des
hommes, qui ont le coeur trop sensible
et trop tendre pour ne pas
compatir aux disgraces des malheureux.
Mais il n' en est pas de même
en histoire, l' amour du vrai doit
l' emporter sur toute autre considération ;
la vérité en est l' ame et la
base, et qui manque à cette partie
essentielle manque à tout, et se fait
regarder comme un trompeur.
C' est-là cependant cet homme qui
dans l' epître dédicatoire qu' il met à
la tête de cette même histoire de
Henri Iii menace le feu roi Louïs
Xiv que si on n' a pas soin de lui
payer exactement la pension que ce
grand prince lui avoit accordée, il
va priver le public de plus de 50
volumes qui sont prêts à paroître.
N' est-ce point là une grande perte

p11

pour la république, et n' avons-nous
pas bien souffert de n' avoir pas
ce grand nombre de romans, qui
pourrissent actuellement dans la poussière
de quelque cabinet, malgré
les offres que l' on en a faites à différens
libraires ?
Qu' on ne dise point que ce sont
des fautes échappées à la foiblesse
humaine. Varillas s' étoit familiarisé
avec ces sortes de traits romanesques :
et quand on lui en demandoit
la preuve, il citoit en général
un manuscrit de la bibliotheque
du roi. Y avoit-il ame assez

hardie pour oser compulser huit ou dix mille volumes manuscrits qui regardent les matieres de l' histoire moderne, pour vérifier des faits de cette nature ?

Je ne puis m' empêcher de dire ici ce que j' ai appris de M Bourgeois Du Chastenet, neveu de M De Varillas. Ce dernier travailloit à son livre de la *pratique de l' education des princes* , qui regarde la jeunesse du célèbre empereur Charles-Quint. Il en avoit fait deux beaux volumes in 4 mais avant que de les publier, il

p12

pria M Bourgeois son neveu de voir en quel tems étoit mort le cardinal Ximenès. M Bourgeois obéït, et vint lui rapporter que ce grand homme étoit mort en 1517. Comme cette datte dérangoit entièrement l' économie du second volume de M De Varillas, il ne pardonna jamais à son neveu de lui avoir découvert cette vérité chronologique : et ce neveu homme droit et ingénu, me disoit en riant qu' il n' avoit pu obtenir sa grace, pas même à la mort de son oncle ; comme si je lui avois fait l' affront, me disoit-il, de lui voler un volume de son ouvrage. Ce sont ces sortes de fables, qui ont attiré à Varillas le mépris dans lequel il est tombé malgré sa manière d' écrire insinuante, et assez agréable pour un homme qui étoit presque toujours resté dans la poussiere du cabinet, sans aucun usage du monde : tant on est persuadé qu' il n' y a que la vérité qui puisse et qui doive toucher en histoire comme en toute autre science. Cet amour du vrai est tellement

p13

gravé dans l' esprit et dans le

coeur, que c' est à la faveur des véritez
historiques et théologiques, que
les fables anciennes ont été autrefois
reçues. On appréhendoit de révoquer
en doute des traits d' histoire
dans lesquels on expliquoit la doctrine
si nécessaire de la soumission de
l' homme à l' etre souverain, et du
culte qui lui est du. On étoit persuadé
qu' il y avoit eu un Jupiter qui
étoit, disoit-on, le pere et le maître
des dieux, et par conséquent
des hommes. On se persuadoit qu' on
devoit craindre et addoucir sa colere
irritée, qu' on devoit même lui
témoigner de la reconnoissance pour
les bienfaits dont il comble l' humanité.
Ces véritez sagement prises et
méditées engageoient les hommes à
soutenir qu' il y avoit un Jupiter vangeur,
qui lançoit ses foudres sur le
mécréant, et qui faisoit tourmenter
les coupables dans l' autre vie ; comme
il étoit rémunérateur en récompensant
l' homme de bien. On fermoit
les yeux sur tous les vices que
l' on attribuoit à ces fausses divinitez,
de peur qu' il ne parût qu' en

p14

attaquant leurs égaremens, on ne
voulût également attaquer l' existence
et le culte de l' etre suprême.
Et ceux d' entre les anciens qui
regardoient avec un mépris toutes
les fables antiques des fausses divinitez,
ne laissoient pas d' admettre un
souverain etre, et un culte
religieux, qui lui étoit du nécessairement.
D' ailleurs ils rejettoient
ce cerbere à trois têtes, ce
passage de l' Acheron, cette inflexibilité
de Minos, et de Rhadamanthe,
cette punition rigoureuse de Tantale
et de Sisyphe, ce mariage des
dieux si contraire à leur état de

p15

félicité, et cette habitation criminelle
avec les hommes : chimères,
qui n'avoient été imaginées par les
poètes, et les peintres que pour rendre
les véritez de la religion palpables
aux yeux d'une populace ignorante
qu'on doit vaincre, qu'on doit
même étonner par des images sensibles.
Il falloit aux anciens peuples
des dieux visibles : ils donnoient
tout aux yeux et à l'imagination et
rien à l'esprit ni au coeur. *fac nobis
deos, qui nos proecedant* : c'est ce
que les israélites mêmes demandent
au grand-prêtre Aaron. Ce fut-là
sans doute le motif qui porta un
célèbre historien à dire que les fables
anciennes touchant les
dieux, ne doivent pas être examinées
trop curieusement. Il craignoit
qu'à force de recherches on ne connût
enfin l'imperfection de ces prétendues
divinités.
Ne se conduit-on pas de même envers
les rois, et les souverains, ou
si vous voulez même envers ceux de

p16

qui nous tenons la naissance ? On sait
l'exacte et juste dépendance, dans laquelle
nous devons être non-seulement
à leur égard, mais encore pour
tout ce qui les représente. Si par malheur
les uns et les autres se trouvent
chargez de quelques vices, il y auroit
une témérité condamnable de
leur reprocher publiquement ;
alors il faut gémir, il faut prier dans
le secret : mais il faut éloigner tout
reproche, de peur que les foibles
n'abusent de ce vain prétexte pour
leur refuser l'obéissance et la soumission,
qui fait le partage de l'humanité.
On a donc toujours été persuadé
qu'il n'y a point d'ancienne fable qui
ne contienne quelque vérité ; et
c'est ce qui leur a donné cours. Un
savant et judicieux écrivain
l'a fait connoître dans son excellent
ouvrage de l'*explication des fables*, où

l' on trouve que tout en est fondé sur
l' histoire des anciens peuples, ou
même sur celle des premiers rois
d' Egypte, comme l' a marqué un auteur,

p17

qui n' est pas moins habile.
Ce qui paroît aussi vraisemblable que
le sentiment du célèbre Bochart, de
M Huet, du révérend pere Tournemine
jésuite, l' une des plus
grandes lumières de la littérature, et
de plusieurs autres qui rapportent à
l' histoire sainte, l' origine des fables
anciennes. Mais de quelque manière
qu' on le prenne, ils conviennent
tous également, qu' il n' y a point de
fable qui ne soit appuyée sur quelque
vérité.

Le roman même qu' on regarde avant
que de le lire, comme un amas
de chimeres et d' imaginations, n' est
recevable, qu' autant qu' il imite
l' histoire. C' est de la vraisemblance
et du rapport qu' il peut avoir avec
les vérités historiques qu' il tire son
mérite principal. C' est pourquoi on
a rejeté toutes les merveilles qui

p18

sortent du cours ordinaire de la nature.
On est rebuté de ces
prouesses de chevaleries, etc.
C' est ce que le célèbre M De La Nouë,

p19

cet homme si vertueux,
et si brave, disoit au seizième siècle
au sujet des amadis, et des autres
romans de chevalerie, qui ont amusé
si long-tems l' oisiveté des courtisans.
Pouvons-nous aujourd' hui
parler un autre langage ? Les romans
sont-ils depuis ce temps-là devenus
plus parfaits, et l' histoire plus

informe, et moins véridique ?
C' est même par la vérité des moeurs
que le roman le plus sage se soutient
auprès des personnes sensées, et raisonnables.
Dès qu' il manque à ce
point, quelque bien écrit qu' il soit
d' ailleurs, on le regarde comme un
livre qui se proscrit de lui-même,
et qui devient ou pernicieux ou du
moins inutile. Tant on est persuadé
que le vrai seul peut soutenir un ouvrage
d' esprit, ne seroit-ce qu' un
ouvrage de satire, de curiosité, ou
de pur amusement.

ARTICLE 3

p20

vérité et certitude de l' histoire.
quand je parle de la vérité, et de
la certitude de l' histoire, il
s' agit uniquement de la certitude
humaine, tirée du témoignage,
et du rapport d' hommes sages et
sincères. Ainsi il n' est pas question
de l' histoire sainte de l' ancien, et
du nouveau testament : elle est
dans un tout autre genre. Nous ne
saurions lui appliquer ce que nous
appellons communément certitude
historique. Comme elle part d' une
autorité divine, elle va jusqu' à l' infailibilité,
dont elle a tous les caractères,
soit par le témoignage constant
des nations, soit par l' assurance
ferme et invariable de tous les
siècles, soit enfin par la maniere simple,
mais instructive, dont elle est
écrite. Elle éclaire l' esprit tout autrement
que l' histoire des nations :
elle donne peu à la curiosité, et tout

p21

au coeur, elle ne cherche point à
éblouir l' imagination ; elle se contente

de donner des maximes de doctrine
et des règles de conduite : caractères
qui ne se rencontrent en
aucun autre genre d' histoire.
Parlons à présent de la vérité, et
de la certitude historique, telles qu' elles
conviennent aux histoires qui
sont uniquement émanées de la main
des hommes ; mais cependant de
ces hommes sages, éclairez, véridiques,
dont la providence ne nous a
jamais laissé manquer dans tous les
siècles : je dis qu' alors la vérité et
la certitude conviennent à l' histoire.
C' est la règle que donne Cicéron
lorsqu' il dit que la première loi doit
être la sincérité, pour en écarter
jusqu' aux soupçons de la fausseté, en
y joignant cependant le courage nécessaire
pour ne point cacher la vérité
connue ; et par-là se mettre à

p22

couvert de la flatterie pour les uns,
et de basse jalousie pour les autres.
C' est ce que Strabon confirme après
Cicéron. C' est ce que *polybe*
même plus ancien que l' un et l' autre
explique d' une manière plus
efficace, lorsqu' il compare le défaut
de la vérité avec l' aveuglement où
l' on tomberoit. Retranchez la vérité
des faits, dit ce judicieux écrivain,
et vous ôtez à l' histoire tout ce qu' elle
a d' utile et d' instructif.
Les anciens mêmes aidés des lumières
seules de la nature, ont poussé si loin
cet amour de la vérité, qu' ils en ont
fait une puissante divinité, qui malgré

p23

les affectations et les dehors séduisants
du mensonge, savoit se faire
jour, et pénétrer jusqu' à l' esprit, où
enfin elle établissoit son empire, et
triomphoit seule par sa propre présence
de tout ce que l' erreur lui

opposoit de forces étrangères.
Qu' auroient-ils pensé ? Qu' auroient-ils
dit, avec ses louables dispositions,
s' ils avoient été particulièrement
éclairés des lumières de la
vérité incréée ? Cet amour du vrai
engagea Thucydide à consulter les
deux partis, pour ne point favoriser
les uns au préjudice des autres dans
le cours de son histoire. Ce même
amour de la vérité porta Polybe à
parcourir les Gaules, les Alpes, et
l' Espagne, pour ne rien dire de Scipion,
qu' avec une connoissance exacte des
lieux et du terrain, chose
nécessaire dans la description des
guerres, des sièges et des batailles.
Et il ne fit pas difficulté par une nouveauté
inconnue jusques alors aux

p24

grecs, et aux romains, de se risquer
sur l' océan pour ne rien
marquer de fabuleux sur les expéditions
d' Annibal.
Ce n' est point assez de dire que la
vérité doit être la base et le fondement
de l' histoire, il faut à présent
faire l' application de cette maxime,
et montrer que les plus habiles écrivains
renferment cette vérité historique.
Qui dit histoire dit un narré fidèle,
un récit exact et sincère des événements,
appuyé sur le témoignage
de ses propres yeux, sur des actes
certains et indubitables, ou sur le
rapport de personnes dignes de foi.
C' est-là ce qui fait la certitude des
vérités historiques. C' est même ce
qui forme une démonstration à laquelle
tout homme sage ne sauroit
s' opposer avec raison. Ainsi que Gustave
Adolphe ait fait trembler l' Allemagne ;
qu' il ait porté la terreur
de son nom jusque aux extrémités de
l' Europe, qu' il n' ait pas été moins
grand par lui-même que par son principal
ministre, le chancelier Oxenstiern,

p25

qu' il soit mort victorieux en
1632 à la bataille de Lutzen, personne
d' entre nous ne l' a vu, cependant
on ne sauroit en disconvenir.
Que Cromwel, homme de néant,
homme sans honneur, se soit fait respecter
et rechercher par les puissances
les plus altieres, que par sa tyrannie
il les ait obligées à ramper devant
lui : que les princes de la maison
de Stuart, si sages, si vertueux,
si bien alliez dans l' Europe, ayent
été errans et fugitifs, manquant quelquefois
du nécessaire, souvent inconnus,
et presque toûjours méprisez
des autres souverains, tant qu' ils
furent dans le malheur : est-il quelqu' un
qui puisse en douter ? Cependant
nous n' en sommes informez que
par des témoignages purement humains,
qui étant pris nuement sont
fautifs et faillibles, mais qui étant
considerez avec les circonstances qui
les accompagnent, ne deviennent
pas moins certains que si nous-mêmes
les avons vus, ou si ces tristes
événemens s' étoient passez de nos
jours.
Ces faits importans sont réputez

p26

incontestables, parce qu' ils sont rapportez
et soutenus par des écrivains
dignes de foi, qui n' ont pu nous tromper,
quand même ils auroient eu la
volonté de le faire. Ainsi on se croit
obligé d' y déférer comme à des vérités
historiques, dont la certitude
est du premier ordre. Suivons la
même route pour les autres faits, remontons
à des tems plus reculez ;
plaçons nous aussi près des anciennes
histoires, que nous le sommes
de celles que je viens de rapporter,
et nous verrons que les plus illustres
événemens de l' histoire se trouvent
appuyés sur des témoins d' une égale
considération. C' est pour cette raison
qu' il y auroit de la folie à douter
que Charlemagne est devenu

empereur d' occident, qu' il a fait la conquête de la saxe, qu' il a délivré Rome et l' Italie du joug tyrannique des Lombards ; que vraiment grand dans la paix, et dans la guerre, il a gouverné ses états avec toute la dignité des plus illustres empereurs de l' ancienne Rome, ou même des plus grands rois du monde ; que son fils Louis Le Débonnaire, aussi sage, mais

p27

moins habile et moins heureux a été le jouet de la fortune ; que tantôt chassé, tantôt rétabli, il s' est vu dans une vicissitude continuelle de biens et de maux, de bonheurs et de malheurs.

Pourquoi faut-il admettre tous ces faits comme vrais et comme certains, quoiqu' aucun de nous ne les ait pu voir ? C' est que nous savons qu' ils sont appuyez de deux ou de plusieurs écrivains dignes de foi.

Il faut aller plus avant, et pousser jusques à César, à Alexandre et à Cyrus.

N' est-il pas certain sur le témoignage des historiens que le premier a fait la conquête des Gaules, et qu' après s' être rendu le maître absolu de Rome, il a été poignardé dans le sénat : qu' Alexandre a défait Darius en plusieurs batailles, et s' est enfin emparé de la plus grande partie de l' Asie : que Cyrus après la conquête de beaucoup de royaumes, a le premier établi l' empire des perses dans l' Asie supérieure.

Voilà donc un grand nombre de vérités que nous connoissons par l' histoire, c' est-à-dire par le seul

p28

témoignage des historiens. Quoiqu' on puisse dire que chacun d' eux en particulier est sujet à l' erreur, et peut nous tromper ; cependant leur

accord mutuel les met à cet égard hors de tout soupçon : et il n' y auroit pas moins d' extravagance à rejeter des faits historiques, aussi bien certifiez, que si l' on révoquoit en doute que Louïs Xv Charles Vi Philippe V et George li regnent aujourd' hui dans l' Europe, ou si l' on doutoit de la vérité de ce que nous voyons, et de ce qui se passe journellement à nos yeux. Nous ne sommes pas plus certains de ce qui arrive tous les jours, que de tant de faits suffisamment appuyez et autorisez. C' est ce qui forme une démonstration à laquelle tout homme de bon sens est obligé de se rendre. Ainsi il y a dans l' histoire un très-grand nombre de faits vrais et certains : et leur vérité aussi-bien que leur certitude est appuyée et prouvée par le témoignage des historiens, de ceux au moins qui sont dignes de foi. C' est ce que j' avois dessein d' établir dans ce chapitre.

p29

Mais pour arriver au même but, je prens encore la chose d' un autre côté. Que pratique-t-on dans le cours ordinaire de la justice ? N' ajoute-t-on pas foi à des actes et à des titres particuliers, qu' un seigneur, ou qu' une communauté produisent pour rentrer dans des biens dont ils ont été autrefois en possession, et qui leur appartiennent légitimement ? Dès qu' on a examiné ces titres ; dès qu' on est certain de leur vérité ; dès qu' ils ne sont pas détruits par des actes contraires, ne dépouille-t-on pas l' usurpateur de ces biens et de ces domaines, pour en revêtir celui que l' acte fait reconnoître comme véritable titulaire. Cependant c' est le sentiment des plus savans hommes, qu' il y a moins de certitude dans les actes tirez des archives particulieres des maisons et des communautez,

p30

qu' il n' y en a dans l' histoire
et dans les plus fidèles historiens.
Les archives et les titres des
particuliers, ceux mêmes des princes
sont quelquefois confiez à la garde
de gens obscurs, dont la fidélité
n' est pas toujours reconnue. Au lieu
que les titres et les témoignages certains
de l' histoire, sont confiez à la
garde du public, jaloux de la vérité,
qu' il a soin de maintenir autant qu' il
est en lui.

Je dis plus, la déposition de deux
témoins dignes de foi, qui ont vu
commettre un crime, est une preuve
suffisante pour ôter tous les jours
aux hommes, les biens, la vie et
l' honneur. Et une déposition de pareil
nombre de témoins ne justifie
t' elle pas celui qui est prévenu de
crimes, lorsque des témoins d' une
égale considération certifient que
l' accusé étoit éloigné du lieu du
délit, dans le temps même qu' il a été
commis ? Ces actes si importants et
si terribles dans l' ordre de la vie civile
sont-ils appuyez sur des preuves
plus certaines que le témoignage des
historiens contemporains ? Pourquoi

p31

donc ne feroit-on pas en matière
historique ce qui se pratique tous
les jours dans l' exercice de la juridiction.
Quoi que souvent l' autorité d' un
seul témoin oculaire soit recevable
pour connoître quelque vérité ;
cependant je sai que ce témoin unique
de quelque qualité qu' il soit,
ou dans quelque poste éminent qu' il
soit placé, ne suffit pas dans le droit
pour asseoir un jugement juridique.
Il en faut deux au moins : etc.
C' est la règle que prescrit
la loi divine : la loi des hommes
n' a pu s' empêcher de s' y conformer.

p32

Les faits historiques sont appuyés sur les mêmes fondements : pourquoi donc ne seraient-ils pas regardés comme également vrais, comme également certains ?

Que doit-on naturellement conclure de la vérité et de la certitude de l'histoire, et des historiens, telle que je viens de l'établir, si non que c'est la plus grande consolation que puisse avoir l'homme d'esprit, de penser que quand il s'applique à l'histoire, il peut compter au moins sur la vérité et la certitude des faits qui sont l'objet de ses recherches. Son esprit est satisfait, parce qu'il trouve le vrai dans les historiens. Alors les règles de conduite qu'il puise dans ses lectures, ne sont pas chimériques, puisqu'on les voit appuyées sur des vérités certaines, et qu'elles peuvent aujourd'hui être pratiquées comme elles l'ont été autrefois.

Mais peut-on tirer la même conséquence du roman, et dire : plusieurs auteurs distingués, ont fait un détail particulier, et très-circonscrit des actions héroïques d'Amadis De Gaule, d'Esplandian, de Lisuarte,

p33

de Perion, d'Amadis De Grece, de Florisel De Niquée ; ainsi ces actions sont certaines et incontestables.

D'illustres écrivains nous assurent que Merlin a été un célèbre enchanteur, et Artus un roi sage, religieux, plein de courage ; ainsi je puis compter sur leur témoignage.

Les règles de morale et de conduite qu'on rencontre même dans ces auteurs, sont-elles dans le cours ordinaire de la nature ? Et se peut-on dire à soi-même, Renaud De Montauban, Roland, Ogier Le Danois, Guerin Mesquin, Maugis D'Aigremont et Vivian ont fait des actions surprenantes de valeur ; ainsi je les dois imiter. Je doute qu'un homme raisonnable puisse tenir un semblable

discours.

La vérité et la certitude des faits, est donc une satisfaction réelle pour les amateurs de l'histoire : et cette satisfaction manque aux lecteurs des romans.

Il faut en venir à une règle essentielle, qui assure la vérité de l'histoire et la certitude des historiens. Elle est simple et conforme aux maximes

p35

du droit, de la raison et de l'équité. Je l'exprime en ces termes.

toute histoire, ... etc.

quatre conditions sont nécessaires pour assurer cette certitude : 1 que l'auteur ait eu par lui-même connoissance du fait qu'il rapporte, qu'il en ait été instruit par des témoins oculaires, personnes éclairées et d'une probité connue. 2 que le fait soit expliqué clairement avec les circonstances nécessaires du temps et des lieux. 3 que le fait soit rapporté de manière qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner qu'il soit déguisé par la haine ou fardé par la faveur, ou la prévention de l'historien. 4 que la narration du fait soit exacte et fidèle, en termes clairs, et telle qu'on le peut exiger d'un écrivain sincère. Dès qu'une histoire sera revêtue de toutes ces circonstances comme il s'en trouve une infinité dans nos livres, et dans nos auteurs, on peut être assuré de la vérité et de la certitude d'un fait, ou d'une relation historique.

ARTICLE 4

p36

l'histoire est nécessaire pour éclaircir la religion, et pour la parfaite connoissance de la morale.

ce n' est point assez d' avoir montré
que la vérité se trouve dans
l' histoire, et la certitude dans le
témoignage des historiens ; il faut
prouver encore combien l' histoire
est nécessaire pour les connoissances
les plus essentielles de la vie.
La religion doit aller avant tout.
Quel secours ne tire-t-elle pas de
l' histoire profane pour l' explication
des saintes lettres, soit pour
la réfutation de l' erreur, soit pour
l' établissement des principes fondamentaux
de notre créance, soit même
pour l' affermissement particulier
de nos dogmes ?
N' est-ce point par des lumières
purement historiques que l' on éclaircit
les prophéties, d' où l' on tire les
preuves les plus sensibles, et les plus

p37

convainquantes de la religion chrétienne ?
Que l' on parcoure nos plus
sages et nos plus savans interprètes,
n' y verra-t-on point avec combien
de raison S Augustin a dit que
la science de l' histoire, ou cette érudition
profane peu considérable
par elle-même nous est d' un grand
secours pour l' intelligence des livres
saints. Il suffit pour en être persuadé
de jeter les yeux sur S Jérôme,
Theodoret, Bonfrerius, Pererius,
Maldonat, et sur tant d' autres qui
font l' ornement de nos bibliothèques,
et qui sont la base de la littérature
sacrée. C' est pourquoi l' histoire
de Cyrus, d' Assuerus, de Nabuchodonosor,
d' Artaxerxès bien développée,
éclaircit l' histoire sainte.
Elle la confirme même dans l' esprit
du mécréant ; qui souvent, par
la plus étrange de toutes les bizarreries,
refuse d' ajouter foi aux livres
saints, s' ils ne sont confirmés

p38

par l' histoire d' Herodote, et de Xenophon ;
au lieu qu' ils devroient rejeter
le témoignage de ces derniers,
pour peu qu' ils ne convinssent point
avec les livres sacrez.

Mais que de preuves les anciens
peres n' ont-ils pas tirées de l' histoire
prophane pour confondre les erreurs
du paganisme ? Que l' on examine
les apologies de S Justin, d' Athenagoras,
d' Origene, d' Eusebe De Césarée,
de S Clement D' Alexandrie,
de Tertullien, d' Arnobe, de Lactance,
de S Augustin, et de tous les illustres
défenseurs de notre sainte religion,
et l' on verra avec quelle force
ils ont démontré par les monumens
de l' histoire prophane, que
toutes ces prétendues divinitez étoient
des hommes plus connus par
leurs desordres, et leurs égaremens
criminels, que par leurs grandes actions ?
Que comme on savoit le lieu
de leur naissance, on n' ignoroit pas
aussi celui de leur sépulture, preuve
certaine de leur mortalité.

p39

Une histoire plus noble et plus
lumineuse, quoique sortie de la main
des hommes, nous fait trouver dans
les actes des martyrs des témoignages
certains de la grandeur de la religion
chrétienne, qui engage des
hommes foibles et sans appui visible
à braver par leur constance le
pouvoir des princes les plus redoutables.
On y voit la fureur des grands
s' anéantir à l' aspect d' une vierge,
qui n' a pour se défendre et se soutenir
dans les tourmens les plus affreux
que son amour pour la vérité : effet
sensible d' une grace intérieure, mais
inconnue aux persécuteurs. On remarque
même par l' histoire toutes les
impiétez des tyrans, ces hommes barbares,
qui ont fait honneur à la religion,
en se déclarant les ennemis des ames
les plus sages et les plus vertueuses.
Enfin découvre-t-on par d' autres

p40

voyez que par l'histoire, cette succession constante et invariable, cette tradition perpétuelle qui fait arriver jusques à nous les dogmes de la religion chrétienne ? Où en seroit-on si l'on ne savoit distinguer par l'histoire le temps des conciles, la naissance, le progrès et la chute des hérésies ; et si par le même moyen l'on ne connoissoit tous les travaux entrepris par les défenseurs de la vérité ? Quelle confusion régneroit alors dans les esprits, si nous étions privés de cette preuve historique de la doctrine orthodoxe ?

Je ne prétens pas demander si l'on trouve dans le roman tous ces avantages essentiels à la religion ; comme il n'y a point de réponse sensée à faire à cette question, il ne seroit pas raisonnable de la proposer. Cependant quand je parle de la créance que l'on doit avoir pour l'histoire des dogmes, et de la doctrine de l'église, qu'on ne s'imagine pas que je veuille adopter indifféremment tout ce qui se publie de pieux, et de saint en matière historique. Il faut que les faits où la religion

p41

se trouve intéressée, soient examinés plus sévèrement que s'il étoit question de quelque science purement humaine. La religion est d'elle-même assez forte et assez puissante, pour n'avoir pas besoin de l'erreur ou de preuves équivoques. Je veux bien en apporter quelques faits qui serviront d'exceptions convenables aux maximes que nous avons établies. Il y avoit dans un monastère, dit Césarius, etc.

p43

Césarius a soin de nous avertir que la Sainte Vierge avoit pris dans le couvent, la ressemblance de Beatrix, pour lui sauver sans doute la honte qu' une telle conduite lui auroit infailliblement attirée.

à considérer ce fait par la seule possibilité, ou par la confiance si louable et si utile que l' on cherche à nous inspirer pour la Sainte Vierge, il est certain qu' absolument il pouvoit arriver : mais ce n' est pas ce qui suffit en matière historique ; au lieu qu' à l' examiner par les circonstances qui l' accompagnent, il n' y a point d' ame, quelque timorée qu' elle soit, qui puisse y ajouter foi.

p44

Peut-on croire que la Sainte Vierge, qui est la pureté même, et le plus parfait modèle de la chasteté, ait ainsi coopéré aux desordres d' une religieuse, qui s' étoit vouée particulièrement à cette admirable vertu, grace que Dieu fait aux ames les plus privilégiées ? Et quoi que le moine Césarius ne rapporte ce fait qu' avec une intention droite, peut-on dire que son zèle ne soit pas préjudiciable à la religion, puisqu' il rend la Sainte Vierge complice, et protectrice des plus affreux dérèglements. S' il s' étoit borné à montrer que la mere de Dieu avoit obtenu pour cette religieuse la grace de résister constamment aux tentations et aux troubles dont elle étoit agitée, alors ce fait auroit pu servir de preuve pour la dévotion à la sainte vierge ; et peut-être même n' auroit-on pas eu de moyens suffisans pour le rejeter dès qu' il auroit été attesté par des auteurs dignes de foi. Mais le dirai-je ? Ce sont là de ces écarts, où tombe l' historien, lorsqu' abandonnant les règles les plus exactes de la vérité historique, il se livre à un

p45

zèle inconsidéré, et se prive par son peu d' attention, de la créance qu' il pourroit mériter de la part de ses lecteurs, et de la certitude que devoit produire son témoignage.

On auroit peut-être ajouté foi au moine Césarius, s' il s' étoit contenté de rapporter des faits indifférens, qui font honneur à son ordre, sans préjudicier aux autres : dire par exemple ; qu' un religieux de Cîteaux etc.

p46

Ils sentoient par-là que le bonheur dont ils jouissoient, les suivroit dans la bienheureuse éternité.

Personne n' auroit lieu de se formaliser de ce fait, dès qu' il seroit revêtu de témoignages suffisans : il n' y auroit tout au plus que les religieux

p47

mendians, et quelques autres ordres, qui pourroient s' inscrire en faux, sur l' omission affectée de ce détail, qui ne laisse entrevoir dans la gloire céleste aucun de leurs religieux. Mais comme heureusement messieurs de Cîteaux ne sont pas sévères, on trouveroit sans doute des tempéramens pour les accorder avec tous les autres.

D' autres faits rapportez par d' habiles écrivains, toujours cependant en matière doctrinale, peuvent également servir d' exception aux maximes que j' ai établies sur la certitude de l' histoire. Par-là elles assurent la vérité de ce que nous en avons dit. Car on sait que toute exception confirme la règle. C' est l' usage en matière de critique. Ce sont des faits que je tire d' un auteur espagnol qui a publié un livre

assez considérable en faveur du rosaire.
Du tems que Saint Dominique etc.

p52

Le fait qui suit, rapporté par le même auteur, n' est pas moins considérable.

En 1251, dit-il, etc.

Ce sont là de ces faits que le manque de témoins suffisans doit empêcher d' admettre. Il n' y a point d' homme sage, il n' y a point de fidèle éclairé, qui ne s' écrie à leur lecture, que ce sont des fables plus

p53

dangereuses pour les moeurs, que tout ce qui a paru jusqu' ici sous le nom de contes. Ils marqueront même, que malgré les bonnes intentions de leurs historiens, il y a de l' impiété à faire paroître la Sainte Vierge comme protectrice des desordres les plus criminels, et de l' impénitence finale ; en quoi je ne puis me dispenser de les approuver.

Mais si l' on s' avise d' attaquer devant le peuple ces faux miracles, et ces visions extravagantes ; à l' instant se souleve contre vous une troupe d' ignorans, qui faute de discernement et de lumieres, vous regardent comme un homme sans religion ; parce que vous attaquez une prétendue merveille, qui n' a été inventée que pour appuyer une pratique de piété. Le peuple saisit presque toûjours le faux, et ne distingue pas la vérité du fait historique d' avec la vérité de la doctrine ou de la pratique de piété, qui est reçue indépendamment du prétendu miracle. On a beau dire et protester, que l' on admet tout ce qui peut aider et soutenir la piété des fidèles, l' ignorance n' est

point satisfaite ; elle prétend à la faveur d' une doctrine religieuse faire passer tout ce qui peut y tenir vrai ou faux. Tel est l' égarement d' un peuple sans instructions, aussi-bien que de ces autres gens qui n' ont en partage qu' un zèle aveugle, appuyé sur une profonde ignorance de la doctrine de l' eglise. C' est-ce qui n' arrive que trop souvent à la honte de la religion, que l' on rendroit méprisable par ces sortes de faits apocryphes, si une main toute-puissante n' avoit soin en écartant ces traits fabuleux, de lui conserver le lustre qui lui est dû, et que l' on trouve marqué d' une maniere si sensible dans tout ce que l' histoire nous rapporte de plus certain sur la religion. Ainsi je rentre dans la maxime déjà établie, que l' histoire et les faits historiques sont nécessaires pour appuyer et soutenir la religion. Mais pour en tirer quelque avantage, il faut que leur vérité soit constante et bien établie : elle ne peut être regardée comme telle, que sur le témoignage clair et précis de plusieurs

historiens dignes de foi. Tout ce qui n' est point conforme à cette règle, en est une exception ; et ne peut mériter tout au plus qu' un léger degré de vrai-semblance, et non la certitude seule nécessaire en matière historique, sur-tout dans ce qui interesse la religion. Il en sera de même de tous ces faits miraculeux, et de ces prodiges qui ne sont point appuyez sur des témoignages suffisans. Dans la règle ordinaire, il faut pour ajoûter foi à une vérité historique, qu' elle soit certifiée par des historiens accreditez, qui ayent assez de lumières pour ne se pas laisser tromper, et assez de bonne foi pour ne nous

pas tromper eux-mêmes. Mais dès que ce fait excède le pouvoir de la nature, dès qu'il est merveilleux et miraculeux, il faut pour qu'il fasse toute son impression, que les témoignages en soient encore plus précis, parce qu'il a besoin d'une plus grande autorité, y ayant beaucoup à risquer si l'on y étoit trompé. C'est ce qui se pratique à Rome dans la canonisation des ss. Les

p56

témoignages uniques et singuliers, ne suffisent pas pour y faire reconnoître un miracle. On veut une foule de témoins irréprochables, et la vérité n'en est reconnue qu'après une information exacte et juridique, faite selon les règles du droit, de la raison, et de la religion. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si un fait miraculeux qui a souffert un examen rigoureux, est reçu et avoué dans toute l'église. Les faits qui n'ont pas été mis à cette épreuve, fussent-ils même rapportés dans les décrets des souverains pontifes, sans une assurance positive de leur certitude ou de l'examen qu'on en auroit fait, restent toujours dans les degrés inférieurs de la vrai-semblance. C'est le sentiment de Melchior Cano, évêque des Canaries, l'un des plus célèbres théologiens du concile de

p57

Trente, et des plus grandes lumières de l'église d'Espagne. L'histoire n'est pas moins nécessaire pour la morale, que pour le fond de la religion : il s'agit seulement de s'expliquer. Qu'on ne s'imagine pas que l'historien qui veut inspirer des mœurs, soit obligé de faire un traité dogmatique de morale, ou de donner comme *strada*,

des maximes assommantes et ennuyeuses,
qui font un corps étranger
à l'histoire où elles sont cousues.
Donner des moeurs en matière historique,
c'est peindre la vertu et le
vice, l'honnête-homme et le scelerat,
avec les couleurs qui leur conviennent,
c'est par un mot seul qui paroît
souvent essentiel au fait, donner
lieu à son lecteur, de faire sur
soi des retours utiles et intéressans :
c'est l'engager en le conduisant dans
les secrets sentiers de l'histoire, à
devenir homme de bien sans qu'il
s'aperçoive qu'on a dessein de le

p58

faire. C'est le porter à vaincre ses
désirs, en lui faisant connoître la
haute estime qu'ont acquis ceux qui
se sont surmontés eux-mêmes, et
le mépris où sont tombées ces âmes
basses, aveuglément livrées à leurs
folles passions.
Inspirer des moeurs dans l'histoire,
c'est représenter Denis, chassé
de la Sicile qu'il avoit tyrannisée par
ses débauches, ses rapines et ses meurtres,
pour aller faire dans Athènes,
dont il étoit le jouet, la vile fonction
de maître d'école ; c'est montrer
néron, souillé de toutes sortes de
crimes, qui se voit contraint de mettre
le comble à ses forfaits, en portant
sur soi cette main meurtrière
qu'il avoit fait sentir à tout ce qu'il
connoissoit de gens d'honneur à Rome
et dans l'empire : c'est faire voir
Louis XI roi de France, rongé par
les mêmes inquiétudes dont il vouloit
traverser le gouvernement de
ses voisins : c'est le voir pris aux
mêmes pièges qu'il tend pour surprendre
les autres.
Enfin, si l'on me permet de continuer
le tableau par des traits opposés

p59

à ceux que je viens de rapporter,
je dirai que donner des moeurs dans
l' histoire ; c' est représenter *auguste* ,
qui malgré les embarras du gouvernement,
au milieu du tumulte des
affaires du plus grand empire que
l' on ait vû, sait se procurer dans son
palais une sage retraite, où il s' occupe
à lire les histoires de l' une
et de l' autre langue, pour y puiser
des maximes de douceur, de
clémence et de générosité, aussi utiles
pour sa propre instruction, que
pour conduire sagement les autres :
c' est montrer Louïs Ix toûjours
vertueux, et cependant toûjours roi :
c' est faire voir Louïs XII époux attentif,
ami fidèle, pere d' un peuple,
qu' il regarde comme sa propre
famille, toûjours également grand,
soit au dedans, soit au dehors : c' est
représenter Louïs XIV qui par des
vertus qui paroisoient inspirées, sait
se faire tendrement aimer dans l' intérieur
de sa famille, respecter par
ses peuples, craindre et redouter par
tout l' univers, et qui meurt, enfin,

p60

l' admiration de tous les ennemis, qu' il
avoit fait trembler pendant le cours
du regne le plus long et le plus glorieux
que la France ait connu : c' est
montrer ce grand roi ennemi des
vices qui deshonnent l' humanité,
le mensonge et l' ivrognerie : c' est le
faire voir tranquile et résigné aux
ordres de la providence au milieu
des afflictions les plus sensibles à l' humanité ;
lorsque la mort lui enleva
dans son fils et ses petits-fils, ce qu' il
y avoit de plus précieux et de plus
consolant pour lui en ce monde : c' est
enfin faire sentir cette équité naturelle
qui lui fait rejeter avec indignation
les offres qui lui furent faites
d' aller bombarder Lisbonne, et
rompre les digues de la Hollande ;
parce que les etats généraux pressoient
vivement une guerre où la

gloire de ce prince n' étoit pas moins
intéressée que celle de Philippe V
son petit-fils ; et parce que le feu
roi de Portugal, s' étoit vu contraint
par des conjonctures inévitables,
d' embrasser le parti des ennemis de
la France. Inspirer des moeurs dans
l' histoire, c' est représenter une providence

p61

particulière attachée à soutenir,
à retirer même du péril, et du
précipice le sage empereur Leopold,
pour récompenser l' éminence de ses
vertus, dignes de l' éternité.
Il y a long-tems que d' excellens
hommes ont témoigné que tel étoit
l' avantage de l' histoire.
C' est par l' histoire, dit le pere
Mabillon, etc.

p62

C' est en quoi le pere Mabillon avoit
suivi le savant évêque de Meaux,
cette incomparable lumière de l' eglise
de France. Il n' y a pas de
meilleur moyen etc.

p63

C' est donc à tort que l' auteur de
l' usage des romans , prétend que
l' histoire donne de terribles assauts
aux bonnes moeurs. A-t-on vu un
historien louer le tyran et l' usurpateur,
blâmer les grands rois, approuver
les desordres et les déreglemens
des princes ? Remarque-t-on
que par des maximes pernicieuses ou
par des retours affectés, ils cherchent
à dénigrer la vertu et à faire triompher
le vice ?
C' est néanmoins ce que pratique
le roman, dont la morale est fautive,
contraire à la religion, et même à

la philosophie ; je parle d' une philosophie purement humaine. On n' est pas étonné de lire dans *la fontaine* , tout ce qui peut favoriser la passion, et dégouter de la vertu, lorsqu' il dit : chez les amis, etc.

p64

Mais peut-on voir, sans indignation, la sainteté de l' amour conjugale avilie par une personne du sexe, telle que Madame De Villedieu. *bonne raison*, dit-elle, *comme si les maris étoient faits pour être aimez ?* je lui demanderois volontiers, pourquoi donc sont-ils faits ? Est-ce pour être haïs ? *que les larmes etc.* ne pousse-t-elle pas cette corruption beaucoup plus loin, lorsqu' elle marque que *ce n' est pas un crime etc.* .

p65

Ainsi on ne doit pas s' étonner de voir qu' elle se glorifie elle-même de ses propres foiblesses par ces paroles : je ne me défens point etc. C' est donc avec raison qu' un homme du monde, mais rempli de probité et d' honneur, a dit ; que ces sortes de livres ne sont propres qu' à faire abuser des amours licites, et à pratiquer les illicites. Se trouve-t' il de semblables écarts dans les historiens ? Et ne pouvons-nous

p66

pas dire que le vraisemblable qui se rencontre dans les romans, est uniquement destiné à la volupté ? La passion n' y est exposée que pour séduire le coeur, au lieu que la vérité historique est entièrement occupée de l' utilité publique et particulière. N' est-on pas confirmé dans la juste obéissance

que l' on doit au souverain,
lorsqu' on voit après la mort fatale de
Henri Iv les Ducs De Mayenne et
De Guise autrefois si inquiets, qu' ils
ne pouvoient se résoudre à reconnoître
pour maître le véritable successeur
de la couronne, devenir cependant
sages, modérez et soumis
à un roi mineur, qui ne commence
à régner que par le plus triste accident
qui soit arrivé à ce royaume,
où les esprits mêmes n' étoient pas
encore bien affermis dans la paix, et
la tranquillité. J' explique donc en
deux mots la différence de l' histoire
et du roman par rapport aux moeurs.
La passion se nourrit, s' entretient,
et se satisfait dans le roman, et la
vertu se soutient, se fortifie, et se
perfectionne par l' histoire. C' est ce
qu' il y a de plus grand et de plus consolant
pour le coeur.

p67

L' histoire n' est point une morale
purement spéculative, sèche, et sans
une juste application, telle qu' on l' enseigne
dans les ecoles : c' est une morale
d' usage et de pratique ; au lieu
que le roman en est la corruption.
Il est difficile d' apprendre la morale
par les règles ; il est aisé de la connoître,
et de s' y rendre habile par
l' histoire etc.

Il y a plus, on peut avoir des moeurs
sans élévation ; mais pour peu qu' on
ait de génie, on prend outre les
moeurs, des sentimens dans l' histoire,
qu' on ne sauroit prendre dans l' étude
d' aucune autre science. Que
l' on définisse le courage et la générosité
dans un traité de morale, ou
dans un discours dogmatique, que
l' on prouve même combien ces vertus
sont nécessaires, on n' en deviendra
ni plus courageux, ni plus généreux.
Au lieu que quand un prince
de la maison de Lorraine lira les
actions héroïques du grand duc de Guise
sous Henri li ou du Comte D' Harcourt

sous nos deux derniers rois, il
doit naturellement se dire à lui-même ;
mais ne suis-je pas du sang de
ces grands hommes, l' honneur de
leur tems et de ma maison ? Pourquoi
donc ne les imiterai-je pas dans
ce qu' ils ont fait de grand ? Quand
un seigneur de la maison de Montmorenci
verra le connétable qui
meurt à la bataille de Saint Denis
avec une noble et généreuse tranquillité,
seule digne des grandes ames,
pourra-t-il se dispenser de souhaiter
une mort aussi glorieuse, pourvû
qu' elle ait été précédée par des actions
aussi héroïques ?
N' est-ce pas même ce qui fit prononcer
à S Augustin cette belle
parole, lorsqu' il eut écouté la vie de
S Antoine ? *sera-t-il dit etc.*
je sais néanmoins que l' histoire ne
fait ni les grands coeurs, ni les grands
hommes ; mais elle aide et fortifie

les principes de la nature : elle apprend
à ceux qui ont naturellement
de la grandeur, ce qu' ils doivent faire,
pour être véritablement grands.
Elle détermine les tems, les actions
et les circonstances ; car il n' y a pas
moins de danger d' être grand et
courageux hors de propos, que d' être
lâche quand il faut témoigner de la
valeur.
L' histoire renferme encore un avantage
plus étendu par rapport au
reste de l' humanité. Si l' on apprend
par l' histoire à connoître la grandeur
de l' homme, on apprend encore
mieux à se convaincre du peu que
l' on vaut, et combien nous sommes
peu de chose. Que l' on rappelle à sa
mémoire tout ce qu' il y a eu de
grands rois, et ce qui a paru d' hommes
illustres dans les différentes monarchies,
dont ils ont été le soutien
et l' ornement : trouve-t-on que le

monde ait manqué, parce que ces
arcboutans de l' univers ont été renversez.
Josué, Samson et David, ont-ils
entraîné avec eux la chute du
peuple d' Israël ? L' empire des perses
s' est-il anéanti à la mort de Cyrus

p70

son fondateur ? Philippe-Auguste a-t' il
emporté avec lui tout le bonheur
de la France, et Philippe li celui
de l' Espagne ? Et pour venir à des
objets du second ordre : Du Guesclin,
Clisson, et Gaston de Foix ont disparu,
sans que le royaume, dont ils étoient
l' ornement, ait été perdu ou
affoibli. Richelieu grand ministre,
et Turenne général incomparable,
n' ont point entraîné avec eux la
chute de cette monarchie. Preuve
certaine que cet univers, et que ces
royaumes n' ont pas été faits pour
eux ; mais qu' eux-mêmes n' y ont été
placez, que pour contribuer en leur
manière à l' ordre de l' univers.
Que devons-nous donc penser de
nous autres particuliers, qui nous
trouvons dans un ordre très-inférieur,
et qui ne faisons aucune figure dans
le monde, qui ne contribuons en
rien à sa grandeur, qui souvent même
ne sommes pas connus hors de
notre famille, ou d' un petit cercle
d' amis ? Si la mort de tout ce qu' il
y a de grand et d' illustre n' apporte
aucun préjudice à l' économie de l' univers,
il faut avouer que tout ce

p71

qu' il y a de considérable est bien peu
de chose, et que nous autres sommes
encore beaucoup moins. Il n' y a
qu' une main invisible qui règle, qui
arrange et qui détermine tout ce qui
se passe à nos yeux. Il n' y a que
cette main par conséquent qui soit
grande parce qu' elle seule distribue

les véritables grandeurs. Ce sont-là les sages et utiles réflexions, où la lecture de l'histoire nous doit porter.

Mais trouve-t-on ces avantages dans le roman ? Loin d'y apprendre des vérités si sensibles, on se persuade qu'on est grand, qu'on est des objets bien importants, que tout ce qui se passe dans le monde n'est fait que pour nous, et que tout tend ou doit tendre à satisfaire notre passion.

ARTICLE 5

l'histoire nécessaire pour la politique, le droit public, et le droit des gens.
je serai beaucoup moins diffus sur cet article que sur le précédent ; parce que les maximes que j'y

p72

traite ont été suffisamment éclaircies par d'habiles écrivains. Il n'est personne qui ne sache que la *prudence* se forme plus par l'expérience que par les préceptes. Tous les hommes, ceux mêmes qui sont le plus livrés aux affaires, ne peuvent par eux-mêmes avoir qu'une expérience commune, qui n'est pas capable de suffire à tout. Ils sont donc obligés de profiter de l'expérience des autres hommes : ce qu'ils ne sauroient faire que par l'histoire.

Par-là ils découvrent la conduite qu'ils doivent tenir dans le monde. Ils appuient par les exemples, les règles que la saine morale leur a prescrites : ils peuvent même y apporter les exceptions convenables. Ceci ne regarde à la vérité que la prudence particulière et personnelle.

Mais l'histoire a bien d'autres avantages dès qu'il s'agit de se former dans cette prudence générale et publique que l'on appelle *politique*. On sait qu'elle consiste dans l'art etc.

p73

C'est l'idée que l'on doit avoir de la véritable politique. L'histoire la guide et la conduit comme par la main : elle lui montre non seulement les causes des grands événements, elle fait même apercevoir ce qui retarde ou ce qui fait avancer leur succès. Et quoique les conjonctures des affaires ne soient pas toujours les mêmes : ou si elles sont les mêmes pour le fond elles se différencient par des accidens inopinez, ou si l'on veut par les différens caractères des hommes. Ainsi l'on peut prendre des moyens convenables pour ne pas tomber dans les inconvéniens qu'il faut éviter. Alors l'histoire tient lieu de précepte : c'est une règle vivante pour la politique. Tel est le sentiment des personnes les plus habiles, qui prescrivent pour lecture principale en politique celle de l'histoire,

p74

non pas à la vérité de ces histoires sèches et décharnées, où l'on trouve à peine la substance nécessaire pour nourrir l'esprit, mais de celles qui expliquent les motifs secrets des grands événements, qui font voir avec quelles précautions il a fallu se conduire pour y réussir, aussi bien que les fautes, et les imprudences qui les ont fait manquer. Il est vrai qu'il est peu d'histoires de ce caractère : mais c'est un bien pour les personnes qui ont besoin de ces lectures. Elles sont dispensées de lire beaucoup moins, mais en même tems elles sont obligées de méditer avec plus de soin et d'attention. Le *droit public*, qui est une des

p75

plus nobles parties de la politique,
ne se connoît parfaitement que par
l' histoire. On sait que ce droit etc.
Mais souvent ces loix ne sont pas
écrites, ou elles sont peu connues,
ou enfin elles ne le sont que par l' usage.
C' est par l' histoire que l' on connoît
que peu de tems après la chute
de la maison de Charlemagne, c' est-à-dire
depuis le Xi siècle, la couronne
imperiale est devenue élective.
L' on sait par la même voye,

p76

que sous Louïs De Bavière, l' un des
plus grands princes de son siècle, le
défenseur et le restaurateur de la
liberté germanique, on fit un décret
qui porte qu' à l' avenir on
n' élèvera plus à la dignité impériale
aucun prince de la maison d' Autriche :
décret même renouvelé par
l' empereur Charles Iv l' an 1362 et
qui fut exactement observé jusques
en 1438 qu' Albert li de la maison
d' Autriche fut élu empereur. Que
depuis ce tems-là, cette auguste
maison a possédé l' empire sans interruption
jusques à mettre tout en oeuvre
pour le rendre héréditaire. L' histoire
ne nous fait-elle pas connoître le
changement que l' empereur Maximilien I
vouloit apporter au droit
public de l' empire jusques à offrir
même au roi de France Charles Viii
de lui céder tous les droits qu' il avoit
en Italie, pourvu que Charles lui donnât

p77

de grandes sommes d' argent, et
des forces suffisantes pour subjuguier
les princes d' Allemagne. Mais ce
projet étant venu à leur connoissance,
ils s' y opposèrent avec succès ;
et obligèrent l' empereur à reconnoître,
par un acte publié l' an 1495
que *les etats de l' empire etc.* .

Et s' il faut parler du droit public
du royaume de France : n' est-ce
point par le témoignage des historiens,
soit françois, soit étrangers,
que nous remarquons la constance avec
laquelle on a régulièrement observé
cette loi, de n' admettre à la
couronne que les seuls mâles, non
par droit héréditaire, comme s' il étoit
question d' un domaine patrimonial,
mais par un droit successif, établi
par toute la nation. Droit même,
pour parler avec un de nos écrivains,
qui est plutôt établi

p78

pour le bien et la tranquillité des peuples,
que pour l' avantage des souverains :
puisque par là ces derniers
voient détruire dans les femelles, qui
sont exclues de la couronne, la moitié
de leur sang et de leur postérité,
en quoi ils sont traités moins favorablement
que leurs sujets : au lieu que
le peuple en tire tout l' avantage,
puisque au moyen de cette loi, il
n' est point exposé à se voir gouverné
par des étrangers, comme il n' arrive
que trop souvent à ceux qui ne

p79

suivent pas la même disposition.
Enfin les maximes du droit des
gens si nécessaires, si essentielles en
elles-mêmes, sont-elles connues par
d' autres voyes que par l' histoire ?
Ce droit dont les principes sont gravés
dans le coeur de tous les peuples,
renferme les loix etc.
Ces loix n' étant pas ordinairement
établies par des actes publics, mais
seulement certifiées par des faits notoires,
il n' y a que l' histoire qui
puisse nous en instruire.
Que conclure, quand on voit David
qui fait mourir le meurtrier de
Saül, son ennemi ? Alexandre qui

poursuit lui-même les assassins de Darius ;
Vitellius ceux de Galba : l' empereur
Sévère, ceux de Pertinax ?
Et ce qui frappe encore plus, de lire
que Bajazet li empereur des
turcs, envoie au supplice Bernard
Bandini, pour avoir massacré Julien

p80

De Medicis ; quoique le meurtrier,
pour se soustraire à l' indignation publique,
eût abandonné sa patrie et
l' Europe même, cherchant une retraite
assurée jusques dans le fond de
l' Asie ?
N' est-ce pas nous faire entendre
que le sang des souverains et des princes,
même ennemis, dans quelques
veines qu' il coule, est toujours respectable ?
N' est-ce pas nous dire
que de semblables forfaits intéressent
toutes les têtes couronnées,
dont il seroit également honteux
et pernicieux de ne pas tirer vengeance ;
en quoi l' honnêteté publique
s' accorde avec la justice immuable
de toutes les nations. Un exemple
sensible de cette conduite, seule approuvée,
seule équitable, s' est passé sous
nos yeux, et d' autres que moi en sont
informés. Le brave et vertueux maréchal
De Boufflers ayant appris pendant

p81

le siège de l' isle, en 1708, qu' un de
ses partisans avoit dit que le prince
Eugène de Savoye passoit tous les
jours à la portée de son fusil, et qu' il
pouvoit aisément le tuer ; il le fit
paroître devant lui, pour lui marquer
qu' il lui feroit sa fortune, s' il
pouvoit lui amener ce prince prisonnier :
mais que s' il s' avoisoit d' attenter
à sa vie, il lui déclaroit qu' il n' y
auroit, pour un aussi grand crime,
aucune grace à esperer pour lui, et
que s' il soupçonnoit même qu' il en

eût eu la pensée, il le feroit dès à présent enfermer dans une étroite prison, pour le reste de ses jours. Si la personne d' un prince ennemi est sacrée pour tous les hommes, que doit-on penser du souverain qui est le chef, l' ame, et le protecteur de l' etat, qui est le défenseur de ses sujets et de la patrie ? Est-il permis de le regarder avec d' autres yeux que nous regardons nos peres ? On devient criminel, je ne dis pas seulement quand on l' attaque en sa personne, mais même dès qu' on se livre contre lui à des médisances, à des

p82

reproches, ou à des paroles outrageantes. C' est la loi même que le S Esprit a dictée : *ne médites point du roi ; n' en pensez point mal* . Ce que je dis des rois, se doit étendre à tous les chefs des gouvernemens monarchiques, mixtes ou républicains. L' histoire nous montre même que cette maxime du droit des gens s' étend beaucoup plus loin, puisqu' elle n' exempt pas du crime de léze-majesté, ceux qui sans y consentir, n' ont eu qu' une simple connoissance des attentats formés contre le prince, ou la patrie. N' est-ce pas ce qui fit condamner à une prison perpétuelle Julien Girolami, parce qu' il n' avoit pas révélé en 1559 la conspiration de Pucci et de Cavalcanti contre le Duc De Florence, Cosme De Medicis, quoi qu' il l' eût toujours desaprouvée, etc.

p83

N' est-ce pas ce qui fait dire au même historien, qu' un officier des troupes de Henri Iv étoit coupable du crime de leze-majesté, pour n' avoir pas découvert la conspiration que le chartreux Pierre De Laval avoit tramée contre ce prince ?

N' est-ce pas ce qui obligea encore le pere Jean Garnet, jésuite, à confesser lui-même au roi Jacques d' Angleterre, qu' il étoit coupable pour n' avoir pas révélé la conspiration des poudres, qui lui avoit été communiquée : etc. C' est à dessein que je m' attache à rapporter tous ces traits tirés de

p84

Monsieur De Thou, l' un de nos plus célèbres écrivains, et qui joignoit aux lumieres historiques une profonde connoissance de toute la jurisprudence. L' on voit par ces témoignages également historiques et domestiques, que M De Thou, son fils, étoit coupable de n' avoir pas découvert la conspiration que M De Saint-Mars lui avoit confiée, pour laquelle il étoit punissable, non seulement par les maximes incontestables du droit des gens, mais encore par l' edit du roi Louis Xi du 22 décembre 1447, qui porte, que toutes personnes etc.

p86

Loi si certaine, que les plus célèbres jurisconsultes n' ont pu s' empêcher d' en reconnoître la justice. C' est donc à tort que M Dupuy a prétendu justifier dans son apologie manuscrite, la conduite de M De Thou, et attaquer l' edit de Louis Xi. Il accorde trop à l' amitié, et point assez à la sûreté de l' etat. C' est à tort que Guy Patin, et quelques autres frondeurs ont voulu dire que M De Thou n' avoit été condamné qu' en haine de Jacques-Auguste De Thou, son pere, qui avoit marqué dans son histoire, des choses peu avantageuses à la mémoire d' Antoine De Richelieu, grand prévôt de France, pere du cardinal. On ne sauroit disconvenir cependant

qu' il ne soit triste à un homme
d' honneur de se voir dépositaire d' un
semblable secret. Alors il a lieu de
se dire souvent avec Philotas dans
Quinte-Curse ; que devons-nous etc.

p87

Une seule réponse décide la question,
on doit faire son devoir, puisque
les théologiens même les plus
exacts obligent le confesseur à découvrir
la nature du crime ; mais
non pas le criminel, tant on est
persuadé que le salut du prince et
la sûreté de l' état, sont la première
loi du gouvernement ; c' est ce
que le cardinal Bellarmin a marqué
à Rome, Suarez en Espagne,

p88

Gobat en Allemagne, et le pere Alexandre
en France.

Ce que je dis des princes et des
chefs du gouvernement, s' étend
jusques aux ministres, on sait qu' ils
font partie de la souveraineté ; c' est
un même corps avec le souverain,
dont ils sont la langue, les
yeux et l' oreille, et qu' attaquer le
ministre, c' est attaquer le roi
même.

L' homme inquiet et turbulent ne
connoît pas d' autre supercherie ; il
n' outrage Richelieu, Mazarin et
Colbert, que parce qu' il n' ose outrager
de front le souverain legitime.

p89

Un ancien apologiste de la
religion chrétienne a donc eu raison
de placer immédiatement après
le crime commis contre le prince,
l' insulte qui seroit faite à son ministre
ou aux magistrats publics etc.

Alors le prince doit avoir soin de la dignité
et de la sûreté de son ministre, puisque
le ministre est chargé par le
prince, du soin et de la direction
de ses affaires et de celles du gouvernement ;
il y a un moyen sûr
de réduire les ministres, et de les
mettre à la raison ; c' est la voye des
remontrances sages et respectueuses :
qui leur font connoître à quel point
ils sont trompez par les subalternes ;
ils ont trop d' équité pour s' opposer
au bien général ; et trop de discernement
pour rejeter des vérités
connues : ou même on peut les renvoyer

p90

à l' histoire. Eux et les personnes
qu' ils employent, trouveront
dans la conduite des bons et des
mauvais ministres plus de secours
qu' il ne faut pour imiter les actions
louables des uns, et pour éviter les
démarches odieuses des autres.
Que d' avantages essentiels ne tire-t-on
pas de l' histoire pour se former
et s' affermir dans ces maximes si importantes,
pour la vie civile et si
nécessaires pour le bien de tous les
gouvernemens ! Peut-on dire qu' on
remarque les mêmes principes dans
la lecture des romans ? Il est vrai
que le nouvel auteur nous dit, qu' on
ne doit attaquer dans les romans,
ni la religion, ni les rois ni les
princes de leur sang, ni même les
ministres ou les personnes en place ;
mais on ne trouve point dans ces livres
fabuleux l' établissement de la
loi, ni la punition de ceux qui ont
la témérité d' y contrevenir ; on n' y
voit même aucun de ces faits interessans
qu' on trouve dans Wicquefort,
et dans presque tous nos bons
historiens, qui nous conservent la
pratique constante des maximes inviolables

p91

du droit des gens, et quand on les y trouveroit, on auroit honte de les citer, comme tirez d' un ouvrage fabuleux ; il n' y a donc que l' histoire qui étant revêtue de la vérité des faits, puisse assurer en même tems la vérité des loix.

ARTICLE 6

incertitudes de l' histoire. D' où naissent ces incertitudes.

c' est ici que le nouvel auteur de *l' usage des romans* prétend élever un trophée en faveur de sa cause. Il objecte continuellement les incertitudes de l' histoire ; foible ressource pour faire valoir son amour pour ces sortes de livres fabuleux. Quoiqu' il y ait de l' incertitude dans l' histoire, s' ensuit-il qu' il faut lui préférer les romans, c' est-à-dire, un genre de livres qui n' est inventé que pour détruire ou déguiser la vérité ; au lieu que l' histoire est uniquement destinée à l' enseigner, et

p92

à la faire triompher de l' injure du tems et de l' oubli des hommes. L' histoire contient un grand nombre de véritez ; elle renferme beaucoup de faits certains et incontestables, tant pour le fond que pour les circonstances ; c' est ce que j' ai suffisamment établi ci-dessus : mais il ne faut pas croire que tout soit également vrai dans les historiens même les plus sinceres et les plus véridiques. Quelque bonne intention qu' ils ayent, ils ne sauroient tout voir par eux-mêmes, obligez de s' en rapporter à des témoignages étrangers, sont-ils toûjours à l' abri de la tromperie, ou de la foiblesse des autres hommes ? Quoique les historiens fabuleux fassent un grand tort à l' histoire, cela ne doit pas empêcher

d'ajouter foi aux vérités historiques,
quand on a pris les mesures nécessaires
pour n'être pas trompé ; c'est-à-dire
quand les faits sont suffisamment
attestés par le témoignage d'écrivains
sages et désintéressés. Ainsi
quand je lis ce que Camden écrit de
la reine Elisabeth, j'ai lieu de croire
que je lis une histoire véritable ;

p93

je dis la même chose de celle de M De Thou ;
le parti même que ces habiles
écrivains ont pris de ne pas
donner eux-mêmes la suite de leur
histoire ; mais de l'envoyer à quelque
ami discret, pour la publier
après leur mort, me fait croire que
la prudence ne leur permettoit pas
de divulguer de leur vivant toutes
les vérités qu'ils y avoient mises,
pour ne pas révolter les esprits qui
n'aiment que des vérités éloignées,
et qui redoutent des vérités trop voisines
de leur temps, dans la crainte
de s'y voir impliqués, eux, leurs
proches, ou leurs amis : car c'est
souvent l'intérêt propre qui décide
dans la lecture aussi-bien que dans la
composition de l'histoire.
Ainsi quoique M De Thou ait
pris tant de soin pour ne nous pas
tromper, il n'a pu néanmoins éviter

p94

d'être trompé lui-même : en effet,
ne lisons-nous pas à la fin des lettres
de Camden, une liste des fautes que
cet habile écrivain a faites sur les
troubles d'Ecosse, sous le règne de
Marie Stuart.
Ne lisons-nous pas que le même
historien accuse Diane De Poitiers
de s'être servi de maléfices pour séduire
et retenir si long-temps le
cœur de Henri II en quoi il a été
suivi par Mezerai, qui dit bonnement,

qu' il y en eut etc.
Cet historien, naturellement dur et austère, ne fait gueres d' honneur à la délicatesse de Henri li. Mais Brantôme, auteur contemporain, et

p95

beaucoup mieux instruit, en parle tout autrement. J' ai vu, dit-il, etc. Ces maléfices étoient donc une extrême beauté, jointe à beaucoup d' agrémens dans l' esprit et dans les manières : maléfices même qui auroient séduit tout autre que le roi Henri li.
M De Thou n' a-t-il pas encore été trompé, lorsqu' il dit que le fameux astrologue Luc Gauric avoit prédit le tems et le genre de mort dont devoit finir le même roi Henri li. Cependant le célèbre

p96

Gassendi, rapporte lui-même la prédiction de Gauric, qui porte que si ce prince pouvoit surmonter les périls dont il étoit menacé la 63 et 64 année de son âge il vivroit heureux jusqu' à 69 ans, dix mois. Cependant ce prince est mort à quarante ans. C' est ainsi que les plus habiles historiens ne sont point à l' abri des foiblesses, qui leur sont communes avec tous les autres hommes. Mais malgré ces écarts, qui sont de peu de conséquence, et que le tems nous fait découvrir aisément, M De Thou aura le sort de tous les grands historiens ; il sera toûjours regardé comme un de nos plus judicieux ecrivains, des mieux instruits, des plus exacts et des plus sincères : ainsi je trouve trop de sévérité dans la maxime établie par un de nos plus habiles critiques : si j' en étois

p97

cru, etc.

Où en serions-nous, si l' on suivait cette règle ? Nous nous trouverions réduits uniquement aux romans.

Il ne faut pas, pour des fautes d' inadvertance, rejeter un habile

p98

historien ; il suffit de plaindre la fragilité humaine, qui ne sauroit éviter tous les pièges où elle peut tomber ; on doit examiner et vérifier les faits par les pièces originales, et par d' autres historiens contemporains, et dire avec un ancien ; il est triste qu' il n' y ait pas d' habile homme qui ne soit exposé, comme malgré soi, à produire quelquefois des faussetez, et à jeter des incertitudes dans l' esprit des lecteurs etc.

p99

Mais pour nous mettre en état de juger de ces incertitudes, examinons ce qui les a produites ou occasionnées. Elles ont des causes générales ou particulières ; les unes se trouvent dans le fond même de l' histoire, d' autres se tirent de la direction de la providence ; d' autres enfin naissent du caractère singulier des hommes, de ceux mêmes qui se sont adonnés à ce genre de littérature. Les anciens peuples n' écrivoient pas ; ils ne conservoient la suite de leurs souverains, et même les actions des grands hommes, que

p100

par une tradition orale. Je ne parle point ici des livres saints ; je répète

de rechef la protestation que j' ai faite
au commencement de l' article lii.
Les premiers qui ont écrit l' histoire,
sont les poètes ; ils l' ont fait
pour donner lieu de retenir plus facilement
les faits héroïques
des grands hommes : parce que la
poésie ayant une mesure plus serrée,
plus précise et plus harmonieuse que
la prose, elle s' imprime aisément
dans l' esprit et dans la mémoire. Elle
se chantoit même très-souvent,
soit pour amuser l' oisiveté des peuples,
soit pour dissiper les hommes
et les soulager dans leurs travaux.
D' ailleurs les poètes, pour enfler leur
poésie, se sont crus en droit d' enfler
souvent les actions des héros et
des premiers rois, de déranger l' ordre
des tems, de se jeter même

p101

quelquefois dans le merveilleux pour
donner plus d' agrément à leurs discours ;
c' est ce qui a fait dire à quelques
ecrivains que l' histoire étoit
une poésie libre, et dégagée seulement
de la mesure des vers où
l' on trouvoit les descriptions des lieux
et des personnes, des figures hardies,
des discours persuasifs, quelquefois
même de l' enthousiasme ;
mais toujours de la force et une égale
instruction dans l' histoire, aussi
bien que dans la poésie a fait tort à
l' histoire.
J' estime que les tragiques, dit
un auteur moderne, etc.

p102

Mais que l' on fasse attention que
tout ceci ne regarde que les peuples
les plus anciens, ou même la première
origine des nations connues.
Que peut-on trouver de grand ou
d' instructif dans ces premiers tems ;
tems obscurs et embarrassés, où les

peuples occupés des nécessités de la vie, ou de la sûreté de leurs personnes, ne s'appliquaient à rien de grand, ni qui méritât de passer à la postérité ? C'est à peu près l'idée que Thucydide nous a donnée du premier état de la Grèce ; on n'y trouvoit anciennement, etc.

p103

Et dans les temps postérieurs, Zozime a eu soin de nous avertir que depuis l'expédition de Troie, jusqu'à

p104

la journée de Marathon, les Grecs n'avoient rien fait de considérable ; il en est à peu près de même des autres nations. S'il n'y avoit rien de grand, s'il n'y avoit rien qui méritât d'être connu, pourquoi vouloit-on que l'on écrivît ? Seroit-ce pour nous dire que les hommes étoient alors errans et vagabonds dans les campagnes, qu'ils cherchoient à soutenir une vie misérable contre les bêtes féroces. Il étoit inutile d'en faire un grand détail : on ne le sent que trop par ce que l'antiquité nous en a fait connoître. C'est-là précisément ce qui montre qu'il y a dans l'histoire beaucoup moins d'incertitudes que l'on ne s' imagine ; on n'a pas écrit, quand il n'y avoit rien qui fût digne de passer à la postérité, et l'on s'est mis à écrire dès que l'humanité tranquille sur les besoins de la vie, a commencé à s'élever à des objets nobles qui méritent d'être imités ou admirés. La conduite de la providence me fournit une *troisième cause des incertitudes*, qui se trouvent dans quelques

p105

parties de l' histoire. Peut-on s' imaginer que cette providence, toujours attentive au bien de l' humanité, n' auroit pas pu conserver tous les historiens anciens avec le même soin qu' elle a conservé les livres sacrez, si elle avoit cru qu' ils fussent également nécessaires ? Mais elle a eu égard à la foiblesse de l' esprit humain, déjà chargé d' un nombre infini de connoissances utiles qu' il lui faut acquérir ; auroit-il pu retenir tout ce qui se trouveroit écrit, si tous les monumens historiques étoient arrivez jusqu' à nous ? C' est une science assez étendue de connoître les seuls titres des livres d' histoire, que nous avons aujourd' hui ; où en serions-nous si Dieu n' avoit laissé périr tous ceux qu' il a cru inutiles pour notre instruction ? Il y en a plus qu' il ne faut pour nous conduire sagement ; le reste seroit uniquement destiné à l' usage de notre vanité, et nous seroit peut-être nuisible en nous faisant perdre de vue des connoissances absolument nécessaires. Aussi je croi que nous devons remercier la providence d' avoir

p106

laissé périr cette nombreuse bibliothèque d' Alexandrie, celle de Pergame, les livres des égyptiens, aussi bien que ceux des orientaux, dont le nombre étoit encore plus grand que celui des européens. D' autres livres ont pris leur place et même à quelque genre de science que nous soyons appellés, nous sommes obligez d' en mettre un très-grand nombre en oubli pour ne point accabler nos études par des lectures fatigantes, ou inutiles. La providence permet encore ces incertitudes, pour nous apprendre que nous ne sommes pas nez pour être géographes, historiens et critiques : elle nous a destinez à de plus grands et de plus nobles emplois.

Nous posséder nous-mêmes,
pour parvenir un jour à la possession
de l' être suprême ; voilà quelle
est notre destination. Nous devons
le posséder par les deux facultez
de notre ame, l' entendement
et la volonté ; c' est-à-dire, par la
connoissance et par l' amour. La
foi et la charité, sont seules nécessaires
pour y parvenir. Mais l' histoire

p107

peut par ses lumières aider et
soutenir nos connoissances ; c' est au
moyen de l' histoire que nous sommes
en état de rendre au mécréant
raison de notre foi et de notre doctrine.
Elle peut nous apprendre par
les divers événemens dont elle est
remplie, que nous pouvons faire
aujourd' hui dans la morale ce qu' une
infinité d' autres ont fait avant nous,
sans avoir des secours aussi puissans
que ceux qui nous sont destinez par
la divinité.
Enfin, la providence permet encore
ces incertitudes, pour accomplir
cette parole, *mundum tradidit
disputationi eorum* . Tout est
abandonné aux disputes des hommes :
une seule chose n' y est pas
soumise ; c' est la connoissance de
nous-mêmes, et celle de l' être souverain.
C' est-là que doit être le
centre et l' objet de toutes nos recherches.
Pourquoi l' histoire auroit-elle
plus de prérogatives que
toutes les autres sciences, qui malgré
les lumières qu' elles renferment,

p108

ne laissent pas de contenir beaucoup
d' incertitudes : mais incertitudes utiles
à qui les sait bien considérer.
*Une quatrième source des incertitudes
historiques* vient du caractère des
hommes qui étudient l' histoire ou

qui la composent : c' est ou pyrrhonisme
dans les uns, ou esprit de singularité
dans les autres : quelquefois
trop, quelquefois trop peu de réflexion,
flatterie dans quelques-uns,
et souvent une manière différente de
considérer le même objet : c' est ce
qu' il est bon d' éclaircir en peu de
mots.

Tous les caractères d' esprit ne
sont pas les mêmes ; la différence et
la singularité y sont encore plus grandes
que dans les visages : chacun veut
se distinguer des hommes de son tems.
On croit avoir beaucoup fait, on
s' imagine avoir tout gagné, quand
on est parvenu à ne point penser
comme les autres, et à force de contraindre
le naturel de son esprit,
pour le tourner du côté de la singularité,
ou si vous voulez même de
la bizarrerie, l' esprit à la fin devient
bizarre et singulier, on s' en forme

p109

une habitude, dont il est rare qu' on
revienne, c' est un foible auquel d' abord
on s' abandonne volontairement
pour trop raisonner, ou peut-être
pour n' être pas trompé. Mais à la
fin on s' y livre comme malgré soi.
Isaac Vossius formé par un pere sage,
éclairé, et d' un esprit droit et
modéré, fut transplanté d' Hollande
en Angleterre, où les génies qui sont
forts et vigoureux, ne sont pas quelquefois
exempts de singularitez : il
voulut se contraindre, pour imiter
les nationaux dans la manière de
penser. Il avoit peine à croire en
Dieu ; mais comme le foible de l' humanité
se déclare toujours par quelqu' endroit,
il adoptoit aveuglément
tout ce qu' on lui rapportoit de singulier,
d' extraordinaire, et même
d' extravagant des pais étrangers.
La Mothe Le Vayer qui ne pouvoit
rien croire de tout ce que les plus
fidèles ecrivains nous assurent en
matière historique, n' avoit pas cependant
la force de révoquer en doute

les plus étranges relations des voyageurs les moins certains. Il en a rempli ses ouvrages ; et l' on dit

p110

même que le fameux Bernier le venant voir au lit de la mort, il revint d' une espèce d' assoupissement, ouvrit les yeux et lui dit : *eh bien, mon ami, quelles nouvelles du Mogol ?* c' étoit là justement le tems d' une pareille demande ! Et ne voyons-nous pas encore devant nos yeux ce que produit la bizarrerie de l' esprit, lorsqu' un pyrrhonisme historique le fait sortir des bornes de la sage humanité ? On sait que le R P Hardouin de la compagnie de Jesus, étoit extrêmement doux dans le commerce de la vie civile ; il joignoit à un savoir immense une conversation liante, qui le faisoit aimer de tous ceux qui l' approchoient. Mais la crainte d' être trompé lui fit prendre des mesures excessives. Il parvint enfin à s' imaginer, qu' à l' exception de six auteurs profanes, et de la bible vulgate, tout ce que nous avons de monumens anciens étoient autant de supercheres inventées par des misérables

p111

et des fripons des Xiii et Xiv siècles, qui vouloient détruire la religion. Ces auteurs étoient Homère, Hérodote, Plaute, Pline l' ancien, et quelques parties de Virgile et d' Horace. à force de ruminer sur ce plan, il le crut si bien, que malgré la rétractation de ces chimériques idées, qui fut prudemment exigée de lui par ses supérieurs, il ne put s' empêcher avant de mourir, de remettre entre les mains d' un de ses amis les traités, où il s' abandonne aux

déréglemens et à la séduction de son esprit.

Mais comme le P Hardouin ne vouloit pas nous laisser sans histoire, qu' avoit-il donc la bonté de substituer aux thucydides, aux xénophons, aux diodores de Sicile, aux plutarques, aux tite-lives, aux césars, aux tacites, et à tant de grands historiens qu' il avoit impitoyablement dégradés ? Il nous donnoit des romans, qui avoient pris naissance dans

p112

son imagination : telle est l' histoire sainte qu' on lit dans sa chronologie sacrée, contraire même à la vulgate qu' il daignoit néanmoins conserver : telle est l' histoire des medes, des perses, d' Aléxandre et des rois de Syrie, qu' on lit dans cette même chronologie sacrée, supprimée par ordre du feu roi, dès qu' elle eut commencé à paroître ; réimprimée depuis dans ses *opera selecta* , et adoptée enfin par l' un de ses disciples, qui a bien voulu mettre en françois ce que le P Hardouin a mis en latin dans ce livre, aussi-bien que dans ses *opera varia* , où l' on voit une histoire romaine, tirée toute de son propre fond, et dans laquelle il fait la grâce au roi Louïs XIV par une généalogie très-singulière, de le faire descendre en droite ligne du grand Pompée.

Le P Berruyer, qui est ce disciple si fidèle du P Hardouin, ne s' est pas contenté de suivre dans son histoire du peuple de Dieu les imaginations de son confrère, il a même renouvelé, à la vue de tous les fidèles allarmés, la méthode toute profane de

p113

Grotius, d' interpréter les prophéties de l' ancien testament : celles principalement

qui regardent le messie.
Méthode contraire, je ne dis pas seulement
aux sentimens si orthodoxes
des plus célèbres jésuites anciens et
modernes, qui ont travaillé avec
tant de succès sur les saintes ecritures,
mais encore opposée à l' esprit de
la religion catholique et de toutes
les communions vraiment chrétiennes.
Me permet-on de rapporter ici un
fait singulier à ce sujet ? D' autres que
moi en sont également instruits. Le
pere Le Brun de l' oratoire, homme
vertueux, connu par des ouvrages
savans et instructifs, me fit un jour
la relation d' un entretien qu' il avoit
eu avec le P Hardouin, qui lui expliquoit
tout le sens de son système imaginaire.
Outre les auteurs dont
nous venons de parler, il faisoit encore
la grace à S Justin, par une prédilection
singulière de reconnoître
que le dialogue avec Tryphon étoit
de cet ancien pere. Mais, lui dit le
pere Le Brun, si vous admettez le
dialogue avec Tryphon, il faut admettre

p114

encore l' apologie de S Justin,
qui est citée et rappelée dans ce
dialogue : le P Hardouin qui craignoit
d' accorder à l' antiquité un ouvrage
de plus que ce qu' il avoit résolu,
dit au P Le Brun (je m' en souviens :)
hé bien puisque cela est, le dialogue
avec Tryphon est supposé comme
les autres.
Après avoir expliqué tout le détail
de ce système, il dit au pere Le Brun,
je suis si persuadé de tout ce que j' avance,
que je suis résolu de laisser
les dissertations que j' ai faites à ce sujet,
pour être imprimées après ma
mort. Mais dit le P Hardouin, je
n' y mettrai pas encore les raisons
les plus décisives. Sans doute
qu' elles le seroient beaucoup moins
que les douze impossibilités de son
système que le R P Tournemine
proposa dès l' an 1702 au pere Hardouin
lui-même. Je ferai mon possible

pour recouvrer et publier cet écrit
curieux et savant.
Le pere Hardouin travailloit à l' édition
des conciles, et le pere le
Brun ne put s' empêcher de lui dire,
mais mon pere, vous travaillez donc

p115

aujourd' hui bien infructueusement,
puisque dans votre édition des conciles,
vous allez publier un recueil
de faussetez, de fourberies et d' impostures,
qui n' ont été fabriquées
que pour détruire la religion. Le
pere Hardouin garda quelque moment
le silence, et par une espèce d' enthousiasme,
il s' écria : mon pere, il
n' y a que Dieu et moi qui sache la
force de l' objection que vous me faites
ici. Enfin ce livre fatal a paru
par les soins de quelque demi-savant,
malgré les précautions que la sage
compagnie dont étoit le pere Hardouin,
avoit prises pour supprimer
des paradoxes si extravagants ; et
c' est avec raison qu' elle déclame avec
force et contre le livre et contre l' editeur.
Mais on voit par-là que
souvent les incertitudes viennent
moins du fond de l' histoire, que
du caractère de ceux qui la lisent.
Il est surprenant de voir le nombre
d' ecrivains qui se sont abandonnez
à cet esprit de singularité. Je
n' en rapporterai plus qu' un exemple
tiré d' un auteur célèbre du Xvi siècle.
C' est M Du Belley Langey, qui prétend

p116

jetter quelques incertitudes sur
un des plus grands événemens de
notre histoire au Xv siècle.
Il s' avise donc de révoquer en doute
ce fait extraordinaire et merveilleux
de la pucelle d' Orléans : cette
héroïne incomparable, qui a relevé,
si l' on peut ainsi parler, cette monarchie

chancelante, et qui lui a rendu
le lustre dont elle étoit déchuë
par la molesse du roi Charles Vii.
Je le rapporte d' autant plus volontiers
qu' il me donne lieu de faire connoître
la belle et solide réflexion
d' un auteur qui n' a pas toûjours pensé
aussi juste. Guillaume Postel dit donc
que le livre *de l' art militaire* (attribué
à M De Langey) récitant les
origines etc.

p118

Cette réflexion sage et sensée doit
nous faire connoître que ce n' est point
à l' histoire qu' il faut s' en prendre,

p119

si elle renferme quelques incertitudes ;
mais à la bizarrerie de ceux qui
auroient honte de penser et de parler
comme le reste des hommes. Ils
veulent du singulier et de l' extraordinaire,
devroit-il en coûter quelque
chose à leur réputation : ils ne sont
touchez que de ces sortes de distinctions.
S' ils ne faisoient tort qu' à eux-mêmes,
on leur passeroit aisément
cet esprit de singularité ; mais par
malheur ils font tort à l' histoire,
dont ils tâchent d' altérer la vérité.
Qu' on ne s' imagine pas cependant
qu' en approuvant Postel dans ce raisonnement,
je le veuille suivre dans
ceux qu' il a faits sur le même sujet,
lorsqu' il dit ; comme ainsi
soit etc.

p120

On voit par-là que l' amour
des véritez historiques fait
quelquefois tomber dans l' excès.
Et pour continuer le même sujet,
je dirai que le trop de réflexions ne

jette pas moins dans l'incertitude,
que le manque de réflexions. La
chose est égale de part et d'autre.
Varillas nous en fournit encore un
exemple célèbre à la page 90 et 91
de la *pratique de l'éducation des
princes*, exemple brillant et admiré
de tous ceux qui n'en ont pas connu
la fausseté. C'est à l'occasion de la
mort du prince de Castille.
Il dit donc qu'on en apprit la nouvelle
à la princesse son épouse, avec si
peu de précaution, que la douleur
excessive, dont elle fut pénétrée, la
fit accoucher avant terme d'une fille
morte. Il suppose ensuite que Ferdinand
le catholique, roi d'Arragon,
père du jeune prince, en supporta
la perte avec une constance, qui approchoit
de l'insensibilité. Mais quoique
persuadé de la fermeté de la reine

p121

Isabelle de Castille, sa femme, il
crut cependant qu'elle n'apprendrait
pas sans mourir ce triste événement.
Ainsi quoique Ferdinand n'eût pas
d'autre philosophie que celle qu'on
puise dans la nature, quoique la douleur
violente, dont il étoit saisi fût
la première de cette sorte qu'il eût
éprouvée, il ne laissa pas de concevoir
que quand même on annoncerait
par degré à la reine Isabelle, la
mort de l'infant, la tendresse d'une
mère blessée par un accident si subit
et si funeste, pourrait produire en
elle une révolution générale, qui mettrait
l'âme hors d'état d'exercer ses
fonctions principales, et la contraindrait
peut-être d'abandonner le
corps. Au lieu que si cette âme étoit
susceptible de deux passions excessives,
elle ne le seroit pas d'une
troisième. Enfin que si les fonctions
de l'âme s'affoiblissoient dans trois
exercices violents et de même force,
elles s'affoibliraient bien moins

p122

lorsque ces exercices seroient différens
et contraires : parce que la
distance seroit plus grande, et que les
obstacles seroient moins difficiles
à surmonter. De ces trois principes
le roi d' Arragon conclut, qu' il falloit
causer à sa femme une extrême
douleur sur un sujet faux et controuvé,
pour la faire passer ensuite
de l' extrémité de la tristesse à celle
de la joie ; et enfin que la personne
qui lui étoit plus chere après ce
fils, viendroit lui dire que Dieu en
avoit disposé.

Le roi catholique ayant pris, selon
Varillas, de si justes mesures, que
la reine sa femme ne pût être informée
que par lui de la mort de
l' infant : il lui fit dire que le roi
son mari étoit mort subitement, il la
laissa environ une heure dans sa tristesse :
les premiers transports en étant
à peine passez, il lui causa

p123

une grande joie en se montrant tout
d' un coup à elle : et environ une
heure après, il lui apprit, par des
adoucissemens fort étudiés, qu' ils n' avoient
plus de fils.

Je laisse à juger aux plus habiles
philosophes si des raisonnemens aussi
subits et des réflexions aussi raffinées
sont l' effet d' une philosophie purement
naturelle. Mais Varillas auroit
pu s' épargner la peine de ce récit,
puisqu' il n' y a aucune vérité dans les
faits sur lesquels il est fondé.

On n' apprit pas durement à la princesse
de Castille que son mari étoit
mort, au contraire, ce prince étant
à Salamanque y tomba malade, et
pendant tout le tems de sa maladie,
qui dura treize jours, la princesse sa
femme ne l' abandonna pas ; et ce
prince étant mort le 6 octobre 1497
la princesse sa veuve n' en avorta pas
de douleur, puisqu' elle n' accoucha
qu' au mois de juin 1498 c' est-à-dire
huit mois après la mort de son

mari.

p124

Le roi d' Arragon Ferdinand ne se servit aussi d' aucune des précautions que Varillas lui fait prendre ici. Il étoit allé avec la reine Isabelle De Castille sa femme, conduire leur fille aînée Elizabeth, qu' ils avoient mariée au roi de Portugal. Le roi d' Arragon ayant appris à Valence D' Alcantara le danger où étoit son fils, en partit seul pour le venir visiter ; et ce jeune prince étant mort, le roi Ferdinand en apprit la nouvelle à la reine de Castille, non pas comme Varillas le raconte ; mais par les lettres qu' il lui écrivit pour l' en consoler. Il étoit facile à Varillas, de nous en apprendre les circonstances véritables, qu' il auroit trouvées dans les 176, 182, et 192 lettres de Pierre Martyr, témoin oculaire, et connu de Varillas lui-même, puisqu' il en parle dans son histoire de Louis XII. Et il auroit mieux fait de rapporter ce qu' en dit cet auteur, que d' amuser le public par des réflexions remplies de subtilité, et par des raisonnemens formés sur des faits imaginaires,

p125

qui pourroient faire douter de la certitude de l' histoire, si Varillas lui-même n' avoit pas donné lieu plus d' une fois de douter de sa sincérité. Mais, le dirai-je, la beauté de la réflexion a séduit Varillas, et l' a porté à manquer à ce qu' il devoit à la vérité. D' un autre côté, le manque de réflexions jette également dans l' incertitude historique, lorsque nos auteurs donnent inconsidérément dans les bruits populaires, ou dans les traditions incertaines. C' est ce qui a occasionné ces merveilles de la sainte ampoule, et des fleurs de lis,

l' une et l' autre apportées du ciel :
merveilles inconnues à nos premiers
ecrivains : mais très-célèbres dans
les médiocres auteurs des derniers
tems. Jusques-là même que Postel,
que nous venons d' entendre raisonner
si sagement, ne peut s' empêcher
de déclamer avec plus de pétulance
que de force contre Paul Emile :
parce que cet ecrivain n' avoit point
parlé de ce double miracle dans son
histoire de France. Le saint huile,

p127

dit Postel, etc.
Qui ne croiroit que tout est perdu,
parce que Paul Emile ne parle
point de ces merveilles, qu' il n' osoit
marquer, de peur de faire tort, sans
doute, à l' idée que l' on pourroit avoir
de son jugement. Il avoit pu
remarquer dans les chroniques de
Saint Denis tout ce qui s' est dit à ce

p128

sujet ; mais il ne l' avoit pas lu dans
les anciens, et sa réflexion l' a porté
à passer sous silence des merveilles
inconnues aux premiers ecrivains de
la nation.
Autre cause des incertitudes où
nous jettent les historiens, c' est leur
basse flatterie pour les princes. Quelques
auteurs du tems n' ont pas seulement
accusé les templiers des
crimes les plus énormes, ils ont dit
encore que ces crimes, l' horreur de
l' humanité, étoient communs à tout
l' ordre et faisoient même partie de
leurs voeux et de leurs constitutions.
Ils n' ont pas considéré que ces
chevaliers étoient devenus odieux aux
princes par des hauteurs qui ne leur
convenoit pas et qu' ils n' étoient
suspects que par d' immenses richesses
dont on les vouloit dépouiller :
par-là tous étoient criminels dans

l' esprit des princes avides, qui
vouloient profiter de leurs dépouilles,
et s' ils sont condamnez par Volaterran
Platine, et M Dupuy, ils sont

p129

justifiez par Saint Antonin, Naucler,
Sabellicus, Jean Hérold, Henri
Pantaleo, Papire Masson, et le pere
Jaques Dubreuil.

Cela n' empêche pas néanmoins
qu' il n' y ait eu des desordres dans
quelques particuliers, comme il
arrive souvent aux personnes religieuses
trop liées dans le monde, dont
elles prennent bien plus facilement
les vices, que le peuple n' imite leurs
vertus ; c' est encore le même excès
de flatterie qui a porté quelques
auteurs contemporains à justifier Charles
VII sur ses amours avec Agnès
Sorel. Tous les généalogistes nous
assurent que deux filles, fruit de
l' amitié criminelle que ce prince avoit
pour cette belle personne, furent mariées,
l' une nommée Charlotte, avec

p130

Jacques De Brezé, et Marie, qui étoit
la seconde, avec Olivier De Coitivi,
senéchal de Guienne, et frère de
l' amiral de ce nom.

Cependant avec quelle confiance
la chronique de Saint Denis, ouvrage
du tems même, ne marque-t-elle
pas combien cette liaison fut chaste
et hors de tout soupçon.

Moi chroniqueur (ce sont ses
paroles) etc.

p131

Et Monstrelet dit à peu près la même
chose, mais en beaucoup moins
de paroles " d' autant, dit cet ecrivain,

etc. "

croira-t-on que Charles VII prince voluptueux s' en soit tenu avec la belle Agnès Sorel dans les bornes d' une amitié sage et modeste, dès que nous voyons les fruits de son amour se répandre dans le monde et décorer des familles illustres, qui ont toujours fait gloire de descendre par-là de ce grand monarque.

p132

Enfin je mets pour neuvième cause de l' incertitude de l' histoire l' animosité et l' esprit de parti qui régnent quelquefois dans la plûpart des écrivains. On a beau dire qu' *un historien ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni parenté* : où est, dira-t-on, cet homme si désintéressé ? Selon le parti que l' on a pris, on se croit autorisé à parler mal de son ennemi ; on le fait souvent sans y penser, parce que la prévention nous représente les objets tout autres qu' ils ne sont. Un homme de parti ne sauroit se cacher, il ne trouve de grandeur que parmi les siens ; il ne connoît de lumières et de vertus que dans sa communion. Tous les autres sont, selon lui, dans un étrange aveuglement d' esprit et de coeur. L' histoire de De Serres est partielle etc. Ce qu' on dit de De Serres

p133

se peut appliquer aussi à Sleidan, à la Popelinière et à Beze pour les protestans : et l' on pourroit peut-être former la même accusation contre Surius, *le frere*, et Florimond De Remond, parmi nous. Mais des exemples éclairciront beaucoup mieux cette maxime. Je demande à Tacite le caractère de Sejanus : c' étoit, dit-il, un ambitieux, qui en vouloit au trône

de son maître ; c' étoit un tyran,
un empoisonneur, un adultère
public ; un homme enfin que
l' ingratitude, ce vice si détesté, mais
si commun, avoit porté jusqu' à le
rendre ennemi de Tibère, qui l' avoit
élevé à un point de grandeur,
qu' à peine le prince étoit quelquefois
au-dessus de son favori.
Je consulte Paterculus, il me dit
au contraire que Sejanus joignoit

p134

à un talent extraordinaire pour les
affaires une vie douce et liante, une
conversation agréable, s' estimant
beaucoup moins lui-même, que les
courtisans ne l' estimoient, venant
à bout de tout, avec d' autant plus
de facilité, qu' il ne cherchoit point
à primer, ni à l' emporter sur les autres :
et malgré son activité et sa scrupuleuse
exactitude sur ses devoirs,
il conservoit un air tranquile et
serain, qui ne déceloit jamais le fond
de ses actions : qu' il étoit devenu
odieux par une fatalité inévitable,
attachée à la faveur et à l' accroissement
de fortune, dont les favoris
même les plus sages n' ont pu se
défendre.
D' où partent des jugemens si opposez ?
C' est que la prévention de
Tacite, qui lui peignoit les hommes
beaucoup plus méchans qu' ils ne sont,
ne lui faisoit voir Sejanus que du
mauvais côté. Paterculus prévenu

p135

tout autrement, parce qu' il écrivoit
sous le règne de ce favori, ne le
regardoit que du bon côté. Tacite en
a peut-être jugé par l' événement,
parce que Tibère fit poignarder son
favori : mais il est assez ordinaire
que l' homme de bien soit accablé par
un prince soupçonneux et jaloux.

Jeanne D' Albret est-elle morte
empoisonnée par des gands que lui
avoit vendu un scélérat de parfumeur
du Milanois, nommé René,
comme le prétend M De L' Estoile,
dans ses *mémoires pour l' histoire
de France* ? M De Thou laisse la
chose en doute. Mais Claude Regin,
evêque d' Oleron, dans un journal
manuscrit de cette illustre reine,
loin d' en parler, ne donne même
aucun lieu d' en former le moindre
soupçon : il dit seulement qu' elle mourut
le 9 de juin 1572 d' une pleurésie
qu' elle avoit gagnée le 3 du même

p136

mois, par les mouvemens extraordinaires
qu' elle s' étoit donné dans
l' achat des habits de nêces pour le
mariage de son fils Henri avec
Marguerite De Valois. Charles Ix roi
de France voulut que son corps fût
ouvert. On n' y trouva aucun indice
du poison ; mais on y remarqua
la cause certaine de sa mort dans un
abscès au côté que la pleurésie avoit
formé : ce qui dispensa de faire
l' ouverture de la tête.

Pourquoi un crime si horrible est-il
attribué à une nation qui n' a jamais
été accusée de semblables
forfaits ? La reine Jeanne mourut dans
un tems extraordinairement critique :
tems agité par des factions de religion,
toûjours odieuses, et aussi
dangereuses pour la tranquillité de
l' etat, que pour le bien de l' eglise.
Elle étoit à la tête d' un parti considérable ;

p137

et ce parti chagrin de perdre
son chef, a publié moins sur la
vérité du fait, que sur les conjonctures
du tems, qu' elle n' étoit pas
morte sans un secours étranger.
Est-il vrai que *notre roi* Henri Iii

a dépêché Bellievre vers Elisabeth reine d' Angleterre, pour empêcher en apparence l' exécution de l' arrêt contre la reine d' Ecosse , l' infortunée Marie Stuart, quoique ceux de la ligue eussent opinion que ce voyage étoit pour hâter ou presser la mort de cette princesse ? C' est ce que dit M De L' Estoile. M De Thou, qui étoit ami de Bellievre, a cru sérieusement que Henri n' avoit pas d' autre dessein que de sauver la reine d' Ecosse sa belle-soeur. Il y étoit intéressé pour l' honneur de la couronne qu' il portoit. Mais il survient un troisième auteur qui se mêle de la partie, et qui marque " j' ai oui-dire à mon

p139

pere, etc. "
cette conduite artificieuse ne tenoit rien du caractère de Henri lii il n' étoit pas sans vices, ni sans beaucoup de foiblesses ; mais il avoit de la droiture : il lui étoit difficile de se déguiser à ce point. Disons mieux, il étoit devenu odieux à la ligue, qui lui attribuoit tous les crimes auxquels il n' avoit jamais pensé. Moins il y avoit de vraisemblance, plus on s' attachoit à les lui imputer : et dans cette occasion le témoignage de M Du Maurier, qui sent un peu trop les bruits populaires des ligueurs, doit le céder au silence décisif de M De Thou, qui étoit bien informé, et qui n' auroit pas manqué de laisser entrevoir quelque doute, si la conduite du roi Henri lii y avoit donné lieu. Elisabeth étoit vindicative : la beauté de Marie Stuart l' avoit beaucoup plus outragée que ses intrigues politiques. Ainsi dès qu' on vouloit qu' elle se défit de la reine d' Ecosse, il n' y avoit qu' à laisser agir sa jalousie. D' ailleurs comme cette reine étoit captive depuis 18 ans, elle n' avoit aucune occasion

p140

de se déclarer ennemie de la personne et du royaume de Henri : elle n' étoit pas dans une situation à être gouvernée par messieurs De Guise, et ne pouvoit leur donner aucun secours actuel contre le roi Henri Iii.

D' ailleurs ce prince n' étoit pas capable de prévoir les malheurs de si loin. Enfin M De Bellievre auroit-il eu l' imprudence de découvrir à M Du Maurier un secret aussi important, qu' il auroit caché à M De Thou son ami ?

Un fait beaucoup plus moderne m' a toujours extrêmement frappé. Il est de la nature de ceux que l' ennemi croit pouvoir hazarder quelquefois pour rendre odieux le parti contraire. Je lis dans un auteur ces paroles remarquables. *l' étoile fatale à tous ceux etc.*

p141

quelle triste et funeste idée ces paroles ne font-elles pas naître ? Ceux néanmoins qui ont connu le vertueux empereur Leopold, savent qu' il étoit incapable, et par religion, et par probité, de se servir d' aucun moyen odieux. Jamais prince n' a eu de plus grands principes d' honneur et de vertu ; je ne parle point de sa piété, elle ne s' est jamais démentie. Mais pour le justifier, je rapporterai deux faits décisifs : l' un et l' autre connus à la cour de Bavière, où je les ai appris. Le prince electoral mourut effectivement de faim. Une légère indisposition l' ayant attaqué, les médecins crurent le pouvoir guérir par la diete ; elle fut poussée trop loin ; et quoiqu' il demandât continuellement que l' on soulageât sa faim, la médecine fut inexorable à ce sujet, et il lui fallut périr d' inanition dans le sein de l' abondance : ce fut au mois de février

p142

1699. L' ouverture même de son corps fit voir qu' il n' y avoit en lui que cette cause de mort.
L' autre fait justificatif est que le sérénissime electeur de Bavière, sur ce que l' empereur Léopold lui en fit parler, désavoua lui-même cet écrit, qui contenoit beaucoup de choses essentielles. Le manuscrit qu' on en avoit envoyé à l' electeur pour l' examiner, fut pris dans ses équipages après la fatale journée d' Hochstet en 1704. C' est ce que j' ai su du feu Baron De Karg, abbé du Mont Saint Michel, grand chancelier, et premier ministre du sérénissime electeur de Cologne. On ne l' a jamais accusé de basse flaterie pour la maison d' Autriche, qui l' avoit mis au ban de l' empire ; mais il avoit trop d' équité pour ne la pas justifier sur un crime aussi atroce.
Enfin, je mets dans la même classe ceux qui ont des mécontentemens vrais ou imaginaires des souverains, ou de quelqu' autre personne que ce soit. L' homme mécontent devient irréconciliable : il se croit attaqué dans son mérite, son amour propre

p143

est offensé : ainsi il s' embarrasse moins de rendre témoignage à la vérité que de satisfaire son ressentiment : c' est de ce nombre qu' étoit Guillaume Postel, même par rapport à un fait qui le regarde personnellement. Le quart propos, dit-il, etc.
Mais dès qu' on veut approfondir ce qui regarde la sortie de cet homme célèbre hors de la compagnie de Jésus, on en trouve les véritables

p144

raisons. Ce fût en 1545 qu' il fut obligé de se retirer. Saint Ignace ne put souffrir dans sa société naissante, un homme qui avoit à la vérité de grands talens pour les mathématiques, et pour les langues savantes ; mais qui cachoit des erreurs intolérables sous le spécieux prétexte du don de prophétie, dont il se prétendoit favorisé. Le saint patriarche vouloit des hommes sages, utiles à l' eglise, capables d' édifier : et non de ces hommes extraordinaires, qui cherchent à se faire valoir eux-mêmes par des caractères singuliers, plus éclatans que profitables.

Ainsi je n' ai jamais pu croire l' accusation de Postel, sur-tout depuis que j' ai vu les jésuites s' expliquer eux-mêmes en ces termes : que les plus signalez de leur compagnie etc.

p145

Ces vérités sont d' autant plus certaines, que les membres que je connois de cette illustre compagnie, sont à ce sujet dans le sentiment de l' eglise de France. Tout ce qu' on vient de lire dans cet article doit nous apprendre à respecter l' histoire, sans nous attacher à la détruire par de fausses accusations.

p146

Les hommes sont plus coupables que l' histoire même, ou de ne la pas écrire conformément aux règles, ou de la lire sans l' esprit d' équité qu' ils apportent dans la plupart des autres lectures, ou de n' y employer pas le discernement qu' ils ont pour les affaires les plus ordinaires, ou enfin de ne pas chercher à profiter des doutes et des incertitudes qui sont inévitables à tout ce

qui part de la main des hommes.
C' est à l' explication de cette dernière
réflexion que je destine l' article
suivant.

ARTICLE 7

*utilitez et usage des incertitudes de
l' histoire.*

commençons par des maximes
générales. Dès que je vois des
contradictions dans les meilleurs
historiens, également amateurs de la
vérité ; dès que je sens qu' il y a,
ou qu' il doit y avoir des doutes ou

p147

de l' incertitude dans l' histoire, c' en
est assez pour me convaincre de la
foiblesse et de la fragilité de mon
esprit. Je me persuade par-là du
peu d' étendue de mes connaissances,
puisqu' un trait d' histoire, puisque
la moindre circonstance m' arrête,
jusqu' au point de me trouver
quelquefois dans l' impossibilité d' asseoir
un jugement ferme et décisif sur un
fait, ou sur ses dépendances principales.
Mais malgré ces sujets d' humiliation,
je trouve quelque chose de
consolant, et je me dis à moi-même :
cet endroit est obscur, ainsi il n' est
instructif que pour m' apprendre que
je sais peu de chose. Attachons-nous
uniquement à ce qui est clair, ou à
ce qui est incontestable, et je
trouverai plus de vérité qu' il ne faut
pour mon instruction. Si la providence
avoit daigné m' instruire par
le fond certain de cette histoire,
elle n' auroit pas permis qu' elle fût
couverte d' obscurité. C' est là l' usage
le plus raisonnable que je fais
de ces incertitudes.
Mais allons plus avant, et ne

p148

craignons pas d' entrer dans le détail,
pour nous convaincre que les incertitudes
historiques, prises en particulier, ne
sont pas moins utiles, que
quand on les regarde en général.
Ces incertitudes se réduisent à cinq
chefs.

1 ou elles regnent sur des corps
généraux d' histoire.

2 ou sur des faits particuliers.

3 ou sur les circonstances des faits.

4 ou sur les causes et les motifs
d' une entreprise.

5 ou enfin sur les caractères des
princes et des grands hommes
qui sont marquez dans l' histoire.

I.

Je trouve une incertitude presque
insurmontable dans les premiers tems
de l' histoire de Babylone, d' Assyrie
et d' Egypte, et même dans tout
ce qui concerne le royaume de Sycione.

Les anciens ne me fixent pas
plus que les modernes ; ils ne font
que me confirmer dans mes doutes.
Cependant je vois Babylone établie

p149

peu de siècles après le déluge ; je vois
Ninive, ville capitale, mais
très-grande et très-célèbre, qui brille
avant Moïse. Néanmoins jusques
à un certain tems ; tems à la vérité
postérieur et fort éloigné de l' origine
de ces empires, je n' y remarque
pas de succession bien établie. Je
trouve encore bien plus de doutes
dans ce qui regarde l' histoire d' Egypte,
soit par rapport à son ancienneté,
quoique très-grande, soit
par rapport à la division collatérale
de ses royaumes et des princes qui
les ont gouvernez. Ainsi je dois me
dire à moi-même : ces histoires ne
me sont pas nécessaires, autrement
Dieu en auroit perpétué la clarté
jusques à nos jours.

Mais je ne laisserai pas de les considérer
par les instructions qu' elles
peuvent me fournir. Ces histoires

sont obscures, elles s' anéantissent
pour ainsi dire, et ne laissent paroître
que le seul peuple qui est dépositaire
du vrai culte de la religion et
de la véritable doctrine des moeurs :
je ne dois donc pas m' obstiner à percer
cette obscurité, si ce n' est pour

p150

me convaincre du peu de considération
où étoient ces premiers hommes
auprès de Dieu en comparaison de
cette race choisie qu' il me présente
continuellement, pour montrer que
sa lumière et que sa vérité s' est fait
connoître dans tous les tems, et
qu' elle s' est perpétuée de siècle en
siècle pour notre édification.

Je vois néanmoins ces peuples,
je veux dire les égyptiens et les
babyloniens, qui paroissent et qui se
font jour enfin dans des tems moins
reculez ; mais je les vois paroître
comme persécuteurs de ce peuple
choisi, parce que ces derniers n' ayant
pas dignement répondu aux faveurs
dont la providence les avoit accablés,
elle se sert pour châtier l' ingratitude
de son peuple de ces mêmes
hommes qui devoient être regardés
comme des nations obscures et peu
considérables par rapport à la vérité.
Ce sont les fleaux, ce sont
les verges dont la divinité se sert
pour punir les crimes de son peuple ;
par-là ils sont redoutables ;
quoique méprisables d' ailleurs, si on
les considère par des vues plus sublimes

p151

et plus relevées. Ils ne servent
que pour faire éclater davantage
la vérité de la religion. Le peuple
de Dieu se soumet-il ? Revient-il
à des sentimens de pénitence ? Sur
le champ le persecuteur est humilié,
au lieu qu' il reprend le dessus, dès

que le peuple de Dieu retourne à ses premiers égarements. Si je trouve néanmoins des instructions morales et politiques chez les égyptiens et les babyloniens, Dieu nous en a conservé la mémoire pour nous apprendre ce que nous devons faire avec son secours, puisque des hommes, abandonnez, pour ainsi dire, à eux-mêmes, ont porté si loin le caractère des mœurs et la sagesse du gouvernement civil.

Sycione ne m'embarrasse point : ses rois vrais ou imaginaires ne figurent pas dans l'histoire ancienne de la Grèce, ainsi ils deviennent inutiles ; et si l'on a conservé la mémoire de leurs noms, il faut dire que ce sont de ces inutilités savantes, propres à satisfaire uniquement l'amour propre et qui sont quelquefois une pierre d'achoppement dans

p152

l'étude de l'histoire, quand on veut aller plus loin qu'il ne faut pour une sage instruction.

li.

Les incertitudes des faits historiques ne sont pas moins utiles, si l'on sait les tourner du bon côté. Les faits, quoique douteux, quoique faux, sont susceptibles d'une grande diversité de réflexions, toutes également sages et instructives. J'en ai déjà donné quelques exemples dans le chapitre

Lxi de la méthode pour étudier

l'histoire ; mais un plus grand

détail ne sera pas inutile, et fera naître de nouvelles observations.

Quand je lis dans Tite-Live ce nombre considérable de prodiges qu'il s'est cru obligé de rapporter, je ne puis m'empêcher de le plaindre.

Une vestale, à ce qu'il dit, faussement accusée d'avoir manqué à son devoir, tire seule pour se justifier un grand navire contre le courant de l'eau. Des boeufs, des ânes, des moutons et des veaux ont parlé, si on l'en croit : est-ce à dire

qu' il fût persuadé lui-même de tous ces faits extraordinaires ? J' en doute ; mais il étoit obligé de les écrire, puisque la superstition des romains les rendoit respectables. En ce cas, je plains le malheur de son siècle, et peut-être de beaucoup d' autres, de n' oser découvrir la vérité, parce qu' elle déplaisoit aux peuples aveuglez et séduits. Auroit-on pu dans certains siècles du christianisme révoquer en doute les épreuves du fer chaud, sans se faire regarder comme un impie ? Cependant avec quelle indifférence ne traite-t-on pas aujourd' hui ces prétendus prodiges ? Auroit-on pu même chez les protestans des Sevens et d' Angleterre, rejeter il y a quelques années, leurs enthousiasmes, leurs prophéties, et leurs mouvemens extraordinaires, sans s' exposer visiblement à la fureur d' un peuple abusé par l' esprit de séduction ? Les plus sages protestans ne se sont hazardés à se déclarer contre ces enchantement qu' après que les imaginations moins échauffées ont laissé reparoître cette tranquillité naturelle, qui fait regarder

les objets selon leur état véritable. Je ne veux pas nier cependant qu' il ne soit arrivé des choses merveilleuses chez les payens, soit que la providence l' ait ainsi voulu, pour maintenir la considération que l' on doit avoir pour les vertus morales, soit pour récompenser les hommes des bonnes oeuvres qu' ils auroient pu faire par des vues louables. Saint Augustin nous avertit au moins que Dieu a favorisé les romains de prospérité temporelle pour les vertus qu' ils avoient pratiquées. Les vertus sont toujours divines dans leur origine : c' est pourquoi Dieu les récompense : elles ne deviennent

vicieuses que par le défaut de l'humanité.
Et la providence ne se croit
pas obligée de reconnoître des
actions louables en elles-mêmes ; mais
qui partent d' un mauvais principe.
Je n' ose par exemple révoquer la
vérité de ce fait, rapporté par
Plutarque. J' y trouve une preuve du
soin que la providence veut bien

p155

prendre de l'humanité. Pendant
une nuit obscure, dit Plutarque, etc.
Combien trouve-t-on dans l'histoire

p156

prophane d' autres faits, que
d' un côté la prudence empêche d' exposer
derechef aux yeux des hommes,
et que de l' autre la critique
n' ose rejeter avec fondement. Il
suffiroit pour les admettre d' y
remarquer des preuves sensibles des
secours extraordinaires, dont la
divinité veut bien favoriser les hommes
en particulier, comme elle
favorise les états et les royaumes,
pour opérer en eux ses desseins sur
l' ordre et l' économie de l' univers.
On s' est élevé néanmoins dans la
religion même contre des faits,
qu' une dévotion mal entendue avoit
présentés à l' esprit des fidèles. Si
la vérité de la légende des
onze mille vierges a été fortement
soutenue dans le dernier siècle ; elle a
été regardée long-tems auparavant,
c' est-à-dire, dans le quatorzième,
comme une fable et une imagination

p157

qui n' avoit aucune réalité. Il a
toujours été permis d' attaquer des
faits aussi peu vraisemblables, pour

nous apprendre que dans la religion il n' y a point de prescription contre la vérité.

Dans quelles incertitudes l' histoire ne nous tient-elle pas sur la naissance de Dom Juan d' Autriche, fils naturel de Charles-Quint : et quel étrange sujet de réflexions, soit pour les princes, soit pour des lecteurs ordinaires ? On a dit que cet illustre prince, digne de l' empereur son pere, étoit né de Barbe Blomberg, demoiselle d' Augsbourg. Cependant le même auteur, qui nous en assure, c' est le célèbre Strada, l' un des plus grands écrivains de la compagnie de Jesus, ne cherche-t-il pas lui-même à nous jeter dans le doute et dans l' incertitude sur la mere de ce prince. Il ne faut pas néanmoins, dit cet historien, etc.

p159

Que d' attention les princes les plus sages ne doivent-ils pas avoir pour vivre avec tant de retenue, qu' ils n' ayent rien à craindre de la part de leurs confidens ; ou s' ils ont des secrets à déposer, de le faire au moins en des mains sûres, incapables de les divulguer ! S' il ne s' agissoit que d' eux seuls, ils seroient les maîtres de faire connoître à leurs amis leurs pensées les plus secrettes. Mais dès qu' une personne tierce s' y trouve intéressée, alors il n' y a point d' amis, il n' y a point de confidens, qui doive être informé de leurs démarches cachées. Et d' ailleurs, ne faut-il pas avouer que les hommes sont bien malheureux de ne pouvoir pas renfermer en eux-mêmes ce qui regarde leur propre personne, ou d' avoir besoin de pareils dépositaires, qui loin de les consoler, où de les soutenir, sont prêts à chaque instant à dévoiler les sentimens de leur coeur, et à les perdre de réputation ? N' en a-t-on pas la preuve dans cette occasion essentielle, où l' on a

p160

voulu percer dans cette obscurité et lever le doute en tournant ses vues du côté d' un des plus grands crimes qui se puisse commettre ? Voilà, dit un auteur moderne, etc.

C' est ce que

je ne croirai jamais d' un prince aussi religieux que Charles-Quint : j' aurois bien de la peine à le croire d' aucun autre.

Et pour finir cette remarque par des faits qui regardent notre histoire, je ne ferai que rapporter les paroles d' un de nos écrivains. Je ne vois jamais du Haillan et De Serres etc.

p161

Rien ne nous doit donc tenir dans une si grande réserve que des incertitudes de ce genre. Preuve certaine que pour bien examiner ce qui regarde la vérité historique, il faut toujours recourir aux auteurs originaux, sans s' arrêter aux réflexions brillantes et spécieuses que les modernes ont voulu substituer de leur propre fond aux anciens monumens de l' histoire.

lii.

Je continue mes observations sur l' utilité qu' on peut tirer des incertitudes historiques, par l' examen des circonstances qui accompagnent les faits principaux, ou par les motifs

p162

qui les ont fait entreprendre. Souvent le fait est vrai, et la plupart des circonstances sont fausses ou douteuses. Il est certain, par exemple, que Sémiramis a été une grande reine, qu' elle a fait beaucoup de conquêtes, et a rendu son nom célèbre dans tout

l'orient. On sait par l'histoire, que Xerxès est venu dans la Grèce avec une armée considérable ; que peu s'en est fallu qu'il n'en ait fait la conquête, ou même qu'il ne l'ait entièrement détruite. Cependant il est constant qu'il en fut honteusement chassé, moins par les forces que par la prudence et la sage conduite des grecs. Mais les circonstances de leur histoire ne la rendent-elles pas douteuse ? Auroit-on pu, comme l'on prétend, trouver dans leurs armées plus de deux millions de soldats ? Y voit-on dix-sept cents mille chevaux, cent mille chariots armés et attelés, trois cents mille chameaux et trois mille vaisseaux ? Ce qui n'auroit pas fait moins de huit millions de bouches, en y comprenant néanmoins celles qui n'étoient pas destinées au combat. Voilà les circonstances dont on

p163

a douté en des tems moins critiques et moins difficiles que le nôtre. Louis XII l'un de nos plus illustres rois, se faisant, il y a plus de deux cents ans, expliquer ce qui regarde l'histoire ancienne, y trouvoit-il de l'impossibilité ? Il savoit mieux qu'un autre comment on pouvoit conduire et faire subsister des armées ; et il avoit raison de rejeter cet immense assemblage d'hommes, de chariots, de chevaux et de chameaux qui font peu d'honneur au génie de l'historien, qui du moins devroit savoir que ce qui est

p164

praticable sur le papier devient impossible sur le terrain.

Les batailles de Marignan et de Pavie, toutes deux si glorieuses pour la valeur de François I quoiqu'avec des succès bien différens pour la

nation françoise, sont-elles aujourd' hui plus éclaircies par l' histoire qu' elles ne l' étoient du tems de nos peres ? En apperçoit-on mieux le dénouement après bien des recherches et des discussions sur les contrariétés des historiens ? Non sans doute. Il faut s' en tenir à des faits généraux et abandonner le reste aux historiens qui rapportent des circonstances qu' on ne sauroit concilier, ou bien il faut recourir aux témoignages du tems quand on en peut avoir. François I lui-même qui parut comme un héros à ces deux grandes journées, en a fait la rélation, dont l' une imprimée ou absorbée, pour ainsi dire, dans l' épaisseur d' un livre obscur et peu recherché, reparoît à la fin de cette dissertation : l' autre tirée d' un manuscrit de la bibliothèque du roi, se verra ici pour la

p165

première fois : ce sont des pièces essentielles qui font connoître exactement l' histoire de ces deux grandes journées.

C' est ainsi qu' il faut se conduire quand on le peut dans l' examen des doutes historiques, qui font vaciller un fait par des circonstances différentes. On doit alors recourir aux témoignages certains, que le tems même peut avoir conservé : et si l' on ne peut arriver à une entière certitude, il faut se retrancher sur les circonstances dont on convient, et donner pour douteuses celles dont la vérité ne pourroit être éclaircie. C' est peut-être là ce qui m' engageroit à suivre cette maxime d' un auteur que j' ai déjà cité plus d' une fois. Il seroit désirable, dit-il, etc.

lv.

L' incertitude qui se trouve presque toujours dans les motifs d' un fait ou d' une entreprise nous doit porter à une extrême défiance des historiens, qui ne doutent jamais des causes secrettes d' une guerre ou d' un

événement ; c' est par-là que Davila et Varillas se sont rendus suspects ; on diroit à les entendre qu' ils ont été du conseil de tous les princes dont ils font l' histoire ; tout est dévoilé à leurs yeux : il n' y a rien d' obscur dans leurs histoires. Qui ne croiroit que le coeur des rois n' a pas été déposé entre leurs mains ? Cependant pour parler avec un ecrivain du dernier siècle : etc.

p169

C' est donc envain que l' on recherche curieusement si Charles-Magne a fait la guerre aux saxons, ou pour étendre ses conquêtes, ou par principe de religion. Henri Viii a-t-il eu quelque raison de faire couper la tête à Anne De Boulen ; ou l' a-t-il fait par une aveugle fureur, dont il a été si souvent accusé ? Les desseins de Charles-Quint tendoient-ils à chasser le turc hors de l' Europe, et

p170

rendre l' empire héréditaire dans sa maison, comme on l' en a soupçonné ; ou vouloit-il seulement soutenir la religion, comme il paroît n' avoir pas eu d' autre vue, soit par le don qu' il fit de l' Isle De Malthe aux chevaliers de Rhodes, soit par la fin si louable de ses jours, remplie, non d' une superstition extraordinaire et bizarre, qui ne s' attache qu' à la minutie ; mais de cette piété noble et solide, qui seule convient aux grands princes ? Il savoit concilier une saine politique, avec une vertu austère ; mais qui n' étoit importune ni à ses sujets, ni aux princes ses alliez, ou à ses voisins. Y avoit-il quelque juste fondement dans la conduite rigoureuse que Philippe li a tenue à l' égard de son fils Don Carlos ?

Ce sont là de ces incertitudes de motifs très-difficiles à dévoiler. Mais dans ces cas douteux, il faut toujours juger en faveur des princes, et croire qu' ils agissent pas des vues louables. Par-là on fait honneur, non seulement aux souverains dont on juge favorablement ; mais on se fait encore beaucoup plus d' honneur à soi-même. L' homme de bien tourne toujours les vues des supérieurs du côté de la probité et de la vertu ; au lieu que le scélérat porte tout au mal, il n' y a chez lui que des vues criminelles, il ne connoît point d' actions vertueuses dans la conduite des princes et des ministres.

V.

Mais, continue l' auteur de l' usage des romans, *les caractères sont équivoques dans l' histoire* ; c' est encore un des vices qu' il a soin de lui reprocher. A-t-il raison ? C' est ce que nous allons examiner.

Les caractères ou les portraits des princes ou des grands hommes font partie de l' histoire et doivent être

forment sur une suite d' actions bonnes ou mauvaises ; un seul trait ne sauroit peindre un prince, un ministre ou un général. L' esprit et le coeur sont quelquefois trop cachés pour être dévoilés au premier coup d' oeil ; il ne faut pas même négliger l' extérieur, l' air, le port, la taille et sur-tout le visage, qui est presque toujours un portrait fidèle de l' ame. On veut connoître à fond ceux que l' on voit figurer dignement dans l' histoire. On doit prendre garde néanmoins d' entrer dans le détail de minuties où est tombé Strada qui parlant de Marguerite D' Autriche,

fille naturelle de Charles-Quint, et
gouvernante de Pays-Bas, va jusques
à dire dans le portrait long et ennuyeux
qu' il en fait, que cette princesse
avoit un peu de barbe au menton
et à la lèvre supérieure, ce qui
marquoit, dit-il, qu' à une beauté

p173

mâle, elle joignoit l' autorité nécessaire
dans le gouvernement.
Il y a long-tems qu' on se plaint que
les historiens modernes n' ont pas le
talent de peindre les hommes. Ils ne
sauront les distinguer par ces traits
expressifs et vigoureux que l' on trouve
dans les anciens, qui savent si
bien caractériser les héros qu' ils semblent
être présens à nos yeux ; dans
la plûpart des modernes, tous les
portraits se ressemblent. Le caractère
de l' héroïsme n' y est point assez
distingué ; au lieu que chez les anciens,
" chaque vice, ou chaque vertu etc. "

p174

mais ce n' est point à dire que nos
auteurs n' atteignent pas la ressemblance
des hommes : elle n' est point
parfaite ; mais on sait du moins les
y reconnoître. Ne croyez pas que
l' histoire représente Louïs Le Débonnaire,
comme un roi plein de courage
et de fermeté. Louïs Ix quoique saint,
toujours prosterné dans un oratoire :
Louïs Xi comme un
prince tranquille, insinuant et sincère :
c' est ce que les historiens ne
feront jamais.
Ainsi on ne trouvera point d' incertitudes

p175

à ce sujet : la ressemblance
sera toujours gardée, quoique les

coups de pinceau ne soient pas touchés
avec la délicatesse qu' exigent
les plus grands maîtres. Ce sera
donc toujours un portrait marqué par
de grands traits, quoiqu' ils ne soient
ni assez recherchés, ni assez finis.
Peut-être aussi que les modernes se
sont un peu trop étendus sur des détails
qui ne disent rien : c' est ce que
marque un de nos plus habiles critiques.
" les portraits embellissent bien
une histoire etc. "

p176

Strada m' ennuye par un détail languissant,
ce sont plutôt des oraisons
funèbres que des caractères ; je consens
néanmoins qu' après m' avoir fait
connoître l' esprit fourbe, cauteleux,
altier et vindicatif de Granvelle, il
me dise qu' il se comporte dans sa viceroyauté
de Naples avec beaucoup
moins de chasteté qu' il ne convient
à un vieillard et même à un vieillard
décoré de la pourpre romaine.
Cela me suffit, parce qu' il entre dans
les moeurs et caractérise le coeur fier
et voluptueux de ce cardinal. Maimbourg

p177

a fait des portraits d' imagination.
Ce sont, ou ses amis, ou ses
ennemis qu' il a représentés, soit en
bien, soit en mal dans toutes ses histoires.
C' est ce qu' on lui a reproché
il y a long-tems. Nous ne manquons
pas cependant de grands maîtres,
qui ont su peindre les hommes.
M De Thou le fait ordinairement avec
des traits vifs et serrez. Nos
mémoires particuliers sont remplis
de ces caractères, écrits avec assez
de force ; mais de quelque part qu' ils
viennent, ils sont tous sujets à un
sevère examen. Je veux et je dois
pour me déterminer, connoître le
caractère de celui qui me peint un

grand homme : avant que de le croire,
je me demande à moi-même s' il étoit
en état de le bien connoître ; s' il
avoit assez de génie pour le bien développer ;
s' il n' y a point en lui de
passion, de haine, ou d' intérêt particulier,
qui l' ait fait pencher d' un
côté plutôt que de l' autre. Alors j' y
ajoute foi, si je trouve en lui tous
les talens nécessaires pour peindre
d' après nature.
C' est ce qui fait que je ne crois

p178

pas toujours Clarendon, quoiqu' habile,
quand il me parle des deux rois
d' Angleterre Charles I et II. Il étoit
ministre favori de ce dernier ; et
je ne fais pas néanmoins difficulté de
souscrire à la justice qu' il sait rendre
à Cromwel avec tant de modération.
Il est, dit-il, etc.

p182

Ainsi, quoiqu' en dise l' auteur de
l' usage des romans, ce portrait si
sage, si modéré, aussi-bien que beaucoup
d' autres rapportez dans nos plus
grands écrivains, montre bien qu' il
y a dans l' histoire des caractères
vrais et certains, qui vont de pair
avec les faits héroïques. Je les crois

p183

même moins équivoques, parce
qu' ils sont fondés sur des actions
réelles ; il ne s' agit que du plus ou
du moins d' habileté dans le peintre.
Mais dans le doute nous pouvons
dire hardiment que les actions caractérisent
le souverain et son ministère.
Les portraits sont gracieux quand
les actions sont louables ; au lieu qu' ils
sont désagréables quand elles sont injustes.

Il est seulement question de saisir précisément le degré de vertu ou de vice qui régnent en eux ; mais toujours cependant avoir l'attention de ne jamais rendre les chefs plus coupables qu'ils ne sont, ou qu'ils ne paroissent : le contraire est la marque d'un mauvais cœur et d'un esprit dangereux.

Les princes n'ignorent pas qu'ils ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu seul ; mais que la postérité ne laissera pas néanmoins de juger de leur caractère d'une manière désintéressée : c'est un tribunal qu'ils ne sauroient éviter, quelque habiles qu'ils soient. Mais n'est-il pas juste au moins de les traiter aussi favorablement que les criminels sont traités

p184

en justice, quand il n'y a pas de preuve contre eux ? Les loix et les hommes sont trop équitables pour les condamner. Et pourquoi sur de simples préjugés un historien voudroit-il ôter l'honneur aux souverains, dès qu'il n'y a pas lieu de les déclarer coupables ?

Mais quand les portraits sont vrais, quand ils sont traités avec lumière et discrétion, ils nous montrent ce qu'on doit fuir, ou ce qu'on doit imiter. C'est l'usage que nous en devons faire pour notre instruction ; et c'est la vue qu'ont eue les historiens en nous les présentant. Inde etc., dit un ancien autrement ils feroient languir la narration, et ne serviroient qu'à nous retarder dans la lecture de l'histoire. L'on ne doit pas pour cette raison en être prodigue, il ne faut peindre que les principaux acteurs de la scène historique, de peur d'accabler par des portraits ceux qui veulent être instruits par le récit des faits.

p185

Mais le roman, dit-on, ne contient pas toutes ces incertitudes. Non, sans doute, comme en le lisant on sait, ou du moins l' on doit savoir, que tout en est faux, il ne doit y avoir aucune incertitude. L' incertitude est un vice qui attaque seulement la vérité : la fausseté n' est point exposée à ce défaut, tout est incertain chez-elle. Le vrai sait néanmoins s' en préserver quand il tombe en des mains sages et discrettes.

ARTICLE 8

réponse aux principales difficultez du livre de l' usage des romans.

deux difficultez essentielles feront l' objet de cet article : on verra par les réponses que nous y ferons, les sophismes et les erreurs palpables du livre de l' usage des romans.

p186

Premiere difficulté.

les femmes paroissent à peine dans l' histoire.

je suis étonné que l' auteur ayant à parler des femmes, n' ait pas dit ce qu' elles ont fait de grand dans tous les gouvernemens, et que par des saillies et des échappées peu convenables, il ait donné seulement quelques remarques générales, qui ne lui font pas plus d' honneur, qu' il en fait lui-même au sexe qu' il prétend louer. S' imagine-t-il qu' on l' en croira sur sa parole, lorsqu' il dit, que l' histoire est en défaut sur leurs grandes actions, et qu' on le voit cependant marquer lui-même ce qu' elles ont fait anciennement dans la Grèce, ou ce qu' elles ont opéré dans les révolutions des etats ? Si l' histoire n' en parle pas, d' où a-t-il su ce qu' il en rapporte ? N' est-ce pas une contradiction manifeste, d' avancer que

l'histoire ne dit rien des femmes, et rapporter néanmoins le témoignage des historiens, qui marquent avec

p187

quelle prudence et quelle discrétion elles se sont comportées dans les plus grandes affaires ? N'est-ce pas un pur sophisme d'attaquer l'histoire en général, au lieu d'attaquer les mauvais historiens ; et par une erreur beaucoup moins supportable, de ne parler que de quelques femmes, ou notoirement mauvaises, ou du moins très-équivoques ? Est-ce faire honneur au sexe que de le louer par les méchantes actions des plus méchantes femmes ?

Je n'ai pas le talent de faire de semblables éloges : c'est ce qui me porte à prendre la chose dans le sens le plus honorable et le plus respectueux. Il est bon de montrer à l'auteur par des faits certains que l'histoire a toujours parlé dignement des femmes illustres, quand elles ont fait des actions louables et vertueuses ; et qu'elle n'a point entièrement caché les égarements de celles qui en ont eu pour apprendre aux personnes qui peuvent figurer dans le monde la conduite qu'elles doivent tenir pour se conserver une réputation, à laquelle elles ont toujours

p188

été beaucoup plus attachées que les hommes.

I.

Pour aller d'ordre, je parlerai d'abord des princesses qui ont régné de leur chef. Semiramis est trop illustre dans l'ancienne histoire, pour ne la pas mettre à la tête de toutes les reines dont le nom doit passer avec honneur à la postérité. Je sais qu'il se trouve plusieurs princesses

de ce nom ; mais je ne parle ici que de celle qui a été sage et vertueuse, qui a porté ses armes jusqu' aux extrémités des Indes, qui a fait de si grandes choses à Babylone, qu' elle a mérité d' en être regardée comme la fondatrice. " il faut que le règne de cette princesse, etc. "

p189

peut-on faire un plus grand éloge ?
Zénobie, reine de Palmyre en Asie, fut un autre prodige de valeur. Sortie du sang illustre des Ptolomées, elle fut mariée avec Odenat, qui se fit déclarer empereur, dans le tems que les trente tyrans vexoient et partageoient l' empire au troisième siècle. Elle n' étoit pas seulement l' épouse fidèle de ce prince ; elle avoit encore le plaisir de l' accompagner dans les exercices pénibles de la chasse et de la guerre. Egalement formée dans les lettres et dans les armes, elle faisoit ses délices de l' histoire, qu' elle lisoit dans les originaux des différentes langues. La mort d' Odenat son mari, ne l' empêcha point de prendre et de soutenir après lui la dignité d' impératrice ; de déclarer la guerre aux romains, et de se rendre maîtresse de plusieurs provinces qu' elle leur enleva : mais le sort des armes ne lui fut pas toujours favorable, elle se rendit enfin prisonnière à l' empereur Aurelien et fut conduite en triomphe. Cependant, quoique vaincue,

p190

elle ne laissa point d' être respectée, et l' on prétend que l' empereur épousa sa fille ; l' on assure même que sa postérité s' est fort distinguée à Rome ; sa beauté peu commune, selon les historiens, ne fut flétrie

par aucun vice, et sa vertu la
soutint toujours avec une égale dignité.
On ne sauroit faire un plus
digne éloge de cette reine, que de
rapporter ce que l' empereur Aurelien
écrivit lui-même au sénat pour
répondre à ceux qui le blâmoient
d' avoir tourné ses armes contre
Zénobie. Je sai, dit-il, que l' on me
reproche d' avoir fait une action
peu digne d' un homme, etc.

p191

Pulcherie eut en partage la piété,
la prudence et la valeur. Elle avoit
eu soin de l' éducation du jeune
Théodose son frere, qui fut l' amour et
les délices de l' empire, tant qu' il se
gouverna par les conseils de cette
vertueuse princesse. La disgrâce de
Pulcherie et sa retraite de la cour
la rendit à elle-même ; mais les
sujets s' apperçurent bien-tôt du tort
que leur faisoit son absence : enfin,
justifiée des calomnies qui avoient
attaqué sa réputation, elle revint à la
cour après sept ans de retraite, et
rétablit les affaires de l' empire, qui
étoient presque desespérées. Elle fut
déclarée auguste, c' est-à-dire, impératrice ;
et pour engager Théodose,
prince indolent et paresseux, à ne

p192

se pas livrer aussi aveuglément qu' il
faisoit à ses ministres ; mais à se
porter lui-même au travail, si nécessaire
dans le gouvernement, elle usa
d' une innocente tromperie. Parmi
les requêtes qu' elle eut soin de lui
faire présenter, il y en avoit une
qui permettoit à Pulcherie de retenir
comme esclave Eudocie, femme
de Théodose même. Il la signa ainsi
que bien d' autres, sans savoir de quoi
il s' agissoit. Eudocie resta donc
auprès de Pulcherie. L' empereur demanda

inutilement l' impératrice son
épouse. Pulcherie répondit que de
droit elle étoit son esclave, et qu' elle
devoit la garder ; et en même tems
elle fit voir à Théodose sa propre
signature. Mais ce fut en vain qu' elle
voulut porter au travail un prince
qui croupissoit dans une molle
oisiveté ; le poids des affaires
retomba sur Pulcherie, et sur les ministres.
Enfin, Théodose mourut sans
laisser de postérité. Pulcherie tint
la mort de l' empereur son frere la
plus secrète qu' elle put ; et fit venir
Marcien, homme de fortune,
mais brave officier, qui joignoit une

p193

grande prudence aux talens qu' il
avoit pour la guerre. Il n' étoit
cependant que tribun, c' est-à-dire,
colonel d' un régiment. Alors
l' impératrice Pulcherie lui dit, je vous
ai choisi sur tous les autres pour
vous mettre en main la souveraine
puissance ; mais à condition que vous
consentirez que je garde à Dieu la
virginité que je lui ai vouée. Marcien
y consentit et à l' heure même
la princesse lui remit le diadême impérial,
en présence du patriarche et
du sénat. Elle porta toutes ses vues
au bonheur des peuples et à l' avancement
de la religion. Pulcherie
mourut l' an 453 pleine de gloire,
et d' une manière digne de sa piété,
ordonnant qu' après sa mort on
distribueroit tout son bien aux pauvres.
Venda, reine de Pologne, au huitième
siècle fut un exemple du plus
sage gouvernement, au milieu même
du paganisme, qui régnoit encore
dans ces vastes contrées. Elle
dut au mérite de son pere Cracus,
et à ses propres talens l' honneur

p194

que lui firent les polonois de la
choisir pour reine. Il ne tint qu' à
elle de trouver dans les princes
étrangers un mari digne d' elle et
capable de commander à cette nation
guerriere. Un prince des plus puissans
de l' Allemagne la fit demander
en mariage par ses ambassadeurs.
Mais pleine de ce noble courage, qui
fait les grandes ames, elle répondit
qu' elle aimoit mieux être souveraine,
que femme d' un souverain. Ce
fut inutilement que le prince
allemand joignit les menaces aux
prières, et par une bizarrerie qui ne peut
monter que dans la tête d' un homme
aveuglé par l' amour, il marcha sur
les frontières de Pologne avec une
puissante armée. Venda ne l' attendit
point et fut au-devant de lui
à la tête de ses troupes, prête de
tout sacrifier pour défendre sa liberté.
Les ambassadeurs du prince allemand
ne firent qu' irriter ses desirs,
en lui faisant le portrait de Venda,
comme de la plus belle princesse
qu' il y eût au monde ; mais que
comme elle étoit plus disposée à se
battre qu' à se marier, ils lui conseillèrent

p195

de ne pas risquer son honneur
et son armée pour une folle passion,
et lui déclarèrent que s' il n' abandonnoit
le projet extravagant d' obliger
cette princesse à se donner à lui, ils
étoient résolus de le quitter, et de
se retirer chez eux, en se licentiant
eux-mêmes. L' amour de Ritiger
(c' est le nom du prince allemand)
étoit si violent, que de rage de se
voir vaincu par la sagesse et la
résolution d' une femme, il se donna
la mort. Les allemands, par
estime pour une princesse d' un aussi
grand courage, firent alliance avec
elle, et quittèrent les frontières de
la Pologne. Ce triomphe tout glorieux
qu' il étoit pour Venda, lui
fit penser aux périls où sa couronne
l' exposoit ; elle se voua donc

aux dieux, et pour éviter de nouvelles poursuites, elle se précipita dans la Vistule, et fut enterrée avec honneur à un mille de la ville.

Le nord produit encore dans Marguerite, reine de Dannemark, de Norwege et de Suède, un autre modèle d' un gouvernement aussi prudent que courageux. Elevée par sa

p196

naissance au royaume de Dannemarck, qu' elle tenoit de Waldemar, son pere, à celui de Norwege par son alliance avec Haquinus, son mari ; elle obtint par les armes celui de Suède sur Albert De Mekelbourg, son compétiteur, qu' elle vainquit et fit prisonnier, et qu' elle obligea même de renoncer à la couronne. Elle mourut comblée de gloire et de prospérité l' an 1412 après un règne de 37 ans.

Isabelle, reine de Castille, sut en son tems renouveler l' idée des plus grandes et des plus illustres reines. La piété dont elle fut un parfait modèle, ne l' empêcha point de gouverner avec dignité le royaume de Castille, qu' elle avoit su se procurer après la mort de Henri son frere, surnommé l' *impuissant* . Sa cour fut l' école de la sagesse et de la vertu ; mais de cette vertu mâle, qui ne convient qu' aux grandes ames. C' est de là que sont sorties tant de dames illustres, qui ont fait l' ornement de

p197

l' Espagne. Fernand Gonzalve, surnommé le grand capitaine, puisa l' héroïsme auprès de cette princesse : on lui doit toute la grandeur du cardinal Ximenès. Elle fit bien voir que si les grands ministres caractérisent le regne des plus grands princes c' est qu' ordinairement il n' appartient

qu' aux grands princes de former
eux-mêmes les grands ministres.
Cette princesse, qui, par son mariage
avec Ferdinand roi d' Arragon, s' étoit
réservée la conduite du royaume
de Castille, n' avoit pas moins
de courage que de religion. Elle
alloit à la tête des armées quelquefois
seule ; mais plus souvent avec
le roi son epoux, et on l' y appelloit
la mere des armées. Elle termina
seule la guerre de Portugal,
travailla à la conquête de Grenade,
et joignit à l' Espagne les isles des
Canaries. C' est à ses soins et à sa
pénétration que l' on doit la découverte
du nouveau monde, par
l' accueil favorable qu' elle fit à
Christophe Colomb, dont elle sut
goûter les raisons ; et par le secours
qu' elle lui donna pour cette importante

p198

expédition. Ferdinand étoit
un prince attentif et soigneux, capable
de conserver le patrimoine de ses
peres : mais incapable de l' augmenter
sans le secours de la reine son
epouse. Isabelle, tout autre que
Ferdinand, avoit de la grandeur
d' ame, des vues étendues, et une
constance que rien n' étoit capable
d' ébranler. On peut la proposer comme
le plus parfait modèle du plus
sage gouvernement. Sa mort
arrivée le 26 novembre 1504 après un
régne de trente ans, a été regardée
comme le plus grand malheur
qui soit arrivé à l' Espagne.
Elizabeth d' Angleterre, ne lui
cède que dans la pureté de la foi et la
pratique de la vraie religion. Elle
eut tous les talens des plus grands
princes, et n' eut que très-peu de
défauts. Sa vie, qui est entre les mains
de tout le monde, fait voir une prudence
consommée, et montre que
l' Angleterre a été heureuse et tranquille
sous une si grande reine. Elle
a étendu la gloire de la nation
britannique, non seulement dans l' Europe ;

mais encore jusqu' aux extrémités

p199

de l' univers. Et comme on appelloit Ferdinand et Isabelle les rois, ou même les rois catholiques ; on a fait aussi la justice à Elizabeth de lui donner le titre de roi, et à son successeur celui de reine Jacques.

Ce n' est ici qu' un léger crayon de tout ce qu' on pourroit rapporter d' illustres reines qui ont gouverné dans les différens royaumes : mais pour ne pas pousser trop loin le détail de cet article, je me renferme dans une maxime incontestable, qui est que dans le peu de reines qui ont régné de leur chef, il y en a eu à proportion un plus grand nombre d' illustres, qu' il n' y a eu de grands rois.

C' est une maxime qu' il seroit aisé de prouver, s' il étoit nécessaire.

li.

Mais si nous venons aux régences, nous en verrons un grand nombre entre les mains des femmes ; quand nous ne parlerions même que de notre France, elle en fourniroit plusieurs qui ont été la gloire de leur

p200

sexe, et le salut de cette couronne. Telles sont Bathilde, sous Clotaire lii l' an 665. Blanche De Castille, mere de Saint Louis, l' an 1225. Jeanne épouse de Philippe-Le-Bel en 1294. Catherine De Médicis, qui l' a été quatre fois dans le seizième siècle, et Anne D' Autriche en 1643. On sait avec quelle sage dextérité la reine Blanche a dissipé les intrigues des princes et des seigneurs liguez contre l' autorité naissante et chancelante du roi Louis IX. Il a fallu à Catherine De Medicis plus de force et de vigueur, parce qu' elle

avoit à terrasser un parti formé,
d' autant plus dangereux, qu' il tâchoit
de sapper en même tems les
fondemens de la religion de l' etat
et de la royauté. Elle a cherché,
ne pouvant détruire entièrement les
chefs, à les tenir dans l' équilibre.
Elle les a divisez, et les a combattus
les uns par les autres : mais pouvoit-elle
faire autre chose dans les fâcheuses
extrémitez où elle s' est vue réduite ?
Je sai ce qu' on dit contre elle :
on l' accuse de tous les forfaits
qui furent employez par les différens

p201

partis qui se formèrent alors.
Peut-être sont-ils moins grands que
les protestans, animez contre sa
catholicité, ne l' ont publié. Mais
toutes les personnes sensées qui ont
examiné le caractère des différens
gouvernemens, conviendront que
souvent ce sont les méchancetez des
peuples qui rendent les princes durs
et méchans. Avec quelle fermeté la
reine Anne D' Autriche, malgré les
troubles du royaume, n' a-t-elle pas
su maintenir l' autorité royale, et
mettre les etats du roi son fils à
couvert des insultes de l' étranger ?
N' a-t-elle pas même étendu ses limites
du côté de l' Allemagne. Enfin
que de dignité n' a-t-elle pas inspiré
à ce prince, l' un des plus grands
que la nation ait porté, et seul
digne d' être mis en parallele avec
Clovis, et avec Charlemagne.
C' est là sans doute ce qui a porté
le célèbre M Dupuy à marquer
comme un axiome du droit public
du royaume que le mauvais ménage

p202

et les dangereux déportemens etc.
lii.
Si nous voulions marquer ici toutes

les reines ou les princesses dont les sages conseils ont été utiles à toutes les monarchies, ce seroient des listes et des livres immenses. Que n' a point fait Ester, pour sauver un peuple captif, que la malignité d' un ministre furieux alloit entièrement détruire ? Que ne doit pas l' empire à Helene pour avoir formé aux vertus le grand Constantin, qui est devenu le protecteur de la religion et de l' episcopat ? Amalasuante et

p203

Theodolinde ont soutenu la dignité de l' Italie renaissante. La Russie doit une partie de son lustre à la princesse Olga. Le royaume de Kent en Angleterre à la reine Adilberge, du sang des merovingiens. Que d' actions de graces la Pologne et la Lithuanie ne doivent-elles pas rendre à leur reine Hedwige, du sang royal de Hugues Capet.

Mais pour nous renfermer dans notre histoire, ou dans les événemens qui se sont passez du tems de nos peres : n' est-ce point aux pieuses sollicitations de Clotilde, que nos rois doivent ce titre glorieux de rois très-chrétiens, et la nation entière, cette constante et perpétuelle tranquillité dans la religion véritable où elle a vécu depuis le règne de Clovis.

Charles V ce roi sage et vertueux ne se faisoit-il pas honneur de recevoir les conseils salutaires de la reine Jeanne De Bourbon son epouse, jusques à la mener même au parlement, où elle siégeoit à côté du roi ? Pour montrer sans doute à ses peuples l' estime qu' ils devoient faire

p204

à son exemple d' une épouse éclairée et prudente. Anne De Bretagne si

ferme et si courageuse, n' étoit-elle pas consultée par les rois Charles Viii et Louïs Xii. Ne doit-on pas même à son zèle la fin de la guerre que Louïs Xii s' étoit vu contraint de déclarer au pape Jule li et je ne puis m' empêcher de rapporter ici l' éloge qu' un ecrivain du Xvi siècle fait de cette grande reine. La reine Anne duchesse de Bretagne, dit-il, etc.

p205

Enfin si je voulois continuer il faudroit mettre toutes nos histoires en lambeaux, pour rapporter ici ce que les princesses ont fait d' utile et de salutaire dans toutes les monarchies. Et ceux qui voudroient s' en instruire pourroient lire l' ouvrage du pere Hilarion De Coste, où l' on trouve l' éloge de la plûpart des dames illustres qui ont paru pendant le cours d' environ deux siècles.

lv.

Mais comme la plûpart des hommes prétendent que le courage et la valeur sont leur patrimoine et la mollesse celui du sexe, il est bon pour les détromper de ces flateuses imaginations de les promener dans les différens siècles et dans les divers pays, pour leur montrer qu' il n' y a peut-être que la seule éducation qui mette de la différence entre le courage des femmes et celui des hommes.

L' histoire sainte nous marque les grandes actions de Debora, de Jahel, de Judith, de *la mere des Maccabées* ,

p206

et de beaucoup d' autres. Pourquoi faut-il que la conduite des armées soit confiée à la premiere pour tirer le peuple juif de la dure captivité d' Aod ? Pourquoi les deux

autres par des actions hardies et
entreprenantes délivrent-elles Israël de
leurs plus redoutables ennemis ? Et
que la mère des Maccabées témoigne
cette noble constance, qu' il est
rare de trouver dans une mère pleine
de tendresse et de sentiments, exposée
néanmoins aux plus rudes
épreuves, en voyant massacrer
devant elle ce qu' elle avoit de plus
précieux et de plus cher au monde ?
N' est-ce pas pour nous apprendre
que les femmes ne sont pas moins
capables que les hommes de se trouver
à la tête du gouvernement ou
des armées, ou même qu' elles
peuvent dans le besoin faire de ces
coups d' éclat où la résolution n' est
pas moins nécessaire que la prudence ?
Enfin n' est-ce pas nous montrer
que la constance et la générosité est
également le partage des deux sexes ?

p207

On dira sans doute que ces saintes
femmes étoient inspirées. Je le sai ;
mais c' est là précisément ce qui
assure la vérité de la maxime. Dieu
pouvoit pour ces grandes actions
inspirer des hommes, comme il a
inspiré ces saintes et courageuses femmes.
Les *amazones* , ces prodiges de
valeur, n' ont-elles pas fait trembler
l' Asie et la Grèce même, toute
militaire qu' elle étoit ? Et je crois que
l' on ne s' imaginera pas que leur
histoire soit une fable, après ce que
j' en dis dans *le supplément ou cinquième
volume de la méthode pour étudier
l' histoire* , où je montre ce que
l' histoire nous a conservé de leurs
grandes actions.
Les dames *lacedémoniennes*
avoient-elles moins de courage que
leurs maris ? Plutarque nous rappelle
plusieurs de ces actions, et de ces
discours énergiques qu' elles tenoient
pour les engager à ne point déroger
de cette noblesse martiale, qui
faisoit la base de leur gouvernement ;
et l' éducation des filles n' y étoit pas

moins militaire que celle des garçons

p208

comme le témoignent Plutarque,
Xénophon et Cicéron.
Plutarque lui-même a donné un
traité des actions héroïques de plusieurs
femmes de l' antiquité qu' il
faudrait ici rapporter tout entier.
Mais il n' a fait lui-même qu' effleurer
cette matière si abondante.
L' amour de la patrie m' engage
néanmoins à ne pas omettre ce qu' il dit
à la gloire des dames gauloises.
Avant que les gaulois, dit-il, etc.

p210

Rome si courageuse et si guerrière,
ne nous présente-t-elle pas la valeur
de Clelie et de Valeria dans le premier
tems de la république ; et
Cornelia mere des Gracches ne joignoit-elle
pas ce courage extrême qu' elle
avoit inspiré à ses deux fils, avec une
éloquence supérieure à tout ce qu' on
en avoit vu jusques à cette illustre
dame ; éloquence même qui engagea
Rome à lui élever une statue.
L' histoire de l' empire romain ne
fournit pas moins de femmes courageuses,
que celle de la république.
Mais descendons à des faits plus
interessans pour nous. Quel prodige
de conduite et de courage
n' admire-t-on pas dans *la comtesse de
Montfort* ; (c' étoit Jeanne De Flandres.)

p211

Jean De Montfort duc de Bretagne
son mari ayant été fait prisonnier au
siège de Nantes en 1341 la comtesse
De Montfort se mit elle-même à
la tête de son parti, et le soutint
avec autant d' honneur qu' auroit pu

faire le comte De Montfort lui-même. Outre le courage qui est une vertu de réflexion, cette princesse avoit encore la valeur et toutes les autres vertus militaires, qui ne s'acquièrent qu'avec une grande expérience. Il y avoit peu d'hommes qui se tinssent mieux à cheval, et dans les occasions elle savoit asseoir des coups aussi pesans que les guerriers les plus vigoureux et les plus endurcis. Les adversitez qui accabloient tous les autres, n'étoient point capables de l'ébranler, et jamais elle ne perdoit l'esperance. Son esprit vif et pénétrant ne lui permettoit pas de prendre le change dans les négociations, non plus que dans la guerre. Cette illustre princesse étoit à Rennes avec son fils, encore enfant, lorsque le comte son mari fut fait prisonnier à Nantes : à cette triste nouvelle elle reprit des forces pour soutenir

p212

son parti chancelant. Elle prit son fils et le montrant aux seigneurs qui s'étoient armez pour le comte De Montfort ; ah ! Seigneurs, s'écria-t-elle, ne vous étonnez pas de monseigneur que nous avons perdu. Ce n'étoit qu'un homme et voici mon fils, qui sera, s'il plaît à Dieu, son restaurateur et qui vous fera du bien suffisamment ; d'ailleurs j'ai beaucoup de richesses, que je vous distribuerai, et je vous chercherai un capitaine capable de vous soutenir. Après quoi elle se transporta dans toutes les places qui tenoient pour elle, et y montra ce même fils, pour exciter la tendresse de ses sujets ; mais elle ne négligeoit pas de renforcer les garnisons, et de récompenser largement tous les officiers qui étoient dans ses intérêts. Elle vint à Hennebont où elle passa l'hyver : delà elle envoyoit sans cesse visiter ses places pour exhorter ceux de son parti à lui être toujours fidèles. Et pour montrer que la prison de son mari n'avoit diminué, ni les

forces, ni l' affection de ses partisans,
elle assembla des troupes qu' elle envoya
sous des capitaines expérimentez

p213

pour faire des conquêtes sur Charles
De Blois, compétiteur de Jean De
Montfort son mari. Le roi de France
Philippe De Valois, qui voyoit
que la captivité du comte De Montfort
ne terminoit pas la guerre, voulut
l' an 1342 employer la négociation
pour engager la comtesse à
remettre toute la Bretagne en sequestre
entre les mains de sa majesté, pour
en disposer en faveur de celui dont
le droit paroîtroit le meilleur.

La comtesse qui sentit le piège
qu' on lui tendoit, se servit de cette
conjoncture pour obtenir une trêve,
qui étoit nécessaire à l' affermissement
de ses affaires. Elle dépêcha donc
en Angleterre Amauri De Clisson pour
demander un secours, qu' elle obtint
du roi Edouard : mais avant l' arrivée
du secours la comtesse fut assiégée
dans Hennebont, où elle s' enferma
avec son fils. Charles De Blois
croyoit qu' il termineroit la guerre, s' il
prenoit la mere et le fils. Mais la princesse
qui sentit ranimer son courage,
étoit continuellement à cheval pour
exciter tout le monde à la défense ;
elle obligea même autant par son

p214

exemple, que par ses discours, toutes
les dames qualifiées et autres, à
démolir les bâtimens inutiles, et à porter
des pierres aux ramparts pour accabler
les ennemis ; et pour tout voir
par elle-même, elle monta sur une
tour fort élevée, d' où elle apperçut que
le camp ennemi étoit sans
défense du côté opposé à l' attaque.
Sur le champ elle descendit de la
tour et remonta sur son cheval, se fit

suivre par trois cens hommes, et alla mettre le feu aux tentes du quartier qui n' étoit gardé que par des valets. Les seigneurs qui virent leurs tentes en feu accoururent de ce côté-là. La comtesse qui les vit venir, rallia ses troupes, et n' espérant pas de pouvoir rentrer à Hennebont, elle prit le parti de se retirer du côté d' Auray, qui en est à quatre lieues. Ce fut inutilement qu' on la suivit, elle eut le tems de mettre son monde à couvert et de rassembler même une nouvelle troupe de cinq ou six cens hommes, avec lesquels quelques jours après elle força un quartier du camp, et rentra victorieuse dans Hennebont au bruit des trompettes et des timbales. Heureusement

p215

le secours arriva d' Angleterre, et la comtesse obligea Charles De Blois à lever le siège d' Hennebont, pour s' attacher à quelqu' autre place. Cette femme courageuse s' inquiéta peu de la prise de Guerande, d' Auray, de Vannes et de Carhais, elle eut encore le courage de faire lever une seconde fois le siège d' Hennebont que Charles y étoit venu mettre vers le milieu de l' année 1342. La comtesse passa elle-même en Angleterre, pour presser un nouveau secours. Mais à son retour elle fût attaquée par l' armée navale des genoïs, très-puissans alors sur la mer. Par sa valeur et par ses discours elle animoit elle-même les angloïs au combat, dont elle sortit avec honneur et conduisit le secours avec lequel on reprit Vannes et quelques autres places. Le Comte De Montfort trouva moyen de s' évader de sa prison en 1345 mais il mourut la même année, et Jean Iv son fils lui succéda au duché de Bretagne. Instruit par une mere aussi courageuse, il a mérité le surnom de conquérant, et se vit affermi dans le duché de Bretagne par la mort de

p216

Charles De Blois, arrivée en 1364.
La *pucelle d'Orléans*, ce prodige de conduite et de valeur, fera voir à jamais dans l'histoire ce que peut le courage d'une fille pour la conservation d'un état humilié. Je n'entre point ici dans la question, si elle étoit inspirée ou non. Pour ne point rebuter les incrédules ; je m'accommoderai même à leur manière de penser, et je parlerai quelques momens comme eux. Il y eut une jeune fille, dit l'un d'entre eux, native de Vaucouleur, (ou plutôt du village de Dompremy, paroisse de Greux sur la rivière de Meuse, frontière de Champagne et de Lorraine, au ressort de la prévôté d'Andelot, bailliage de Chaumont En Bassigni, election de Langres et diocèse de Toul) elle se nommoit Jeanne D'Arc etc.

p221

S'il est vrai que ce ne soit pas un miracle, mais une imposture utile, et une politique mystérieuse, peut-on s'empêcher de louer le courage, et la résolution si prudente et si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée et nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons : fille simple, mais toujours sage dans sa conduite et dans ses réponses, sans se démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avoit paru devant le roi en 1429 avec une fermeté et une résolution extraordinaire ; mais toujours

p222

cependant, avec une modestie convenable à son sexe et à son âge. Elle lui promit de délivrer la ville

d' Orléans, et de le conduire à Reims pour y être sacré : ce qu' elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. Et c' est avec raison que la ville d' Orléans lui a élevé une statue, qui perpetue à jamais la mémoire de son courage et de sa conduite. Il suffit de dire à sa gloire, qu' elle a soutenu le trône chancelant de nos rois contre l' injustice et l' usurpation des anglois, dont les affaires allerent en décadence depuis qu' elle eut paru dans nos armées. Ce fut en vain que les anglois la firent brûler à Rouen le 30 mai 1431 un an et cinq jours après qu' elle fut prise devant Compiègne. Cette procedure injuste, digne de la passion de ceux qui la jugerent et qui l' exécuterent, ne rétablit pas leurs affaires. Inutilement Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, fugitif et traître à la patrie, la nomma *pernicieuse* , etc.

p223

Ce sont les termes de la sentence. Il ne montre que trop, lui et ses adherans, par tant de termes passionnez et furieux, que les actions de cette fille étoient extraordinaires et surnaturelles. S' il n' y avoit eu rien que de commun, tous ces tîtres auroient porté à faux. Mais n' est-ce pas un miracle de voir que les idées d' une pauvre fille, sans talens et sans expérience, renversent les desseins les mieux concertez de ces hommes prudens, et même si bien établis dans le royaume : et que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l' on connut alors. Disons mieux, une méchante femme puissante dans tous les artifices du gouvernement, et qui s' étoit exercée dans toute la malignité de la politique, (c' est Isabeau De Bavière, reine de France, ennemie de cette monarchie)

p224

avait embarqué cette cruelle guerre ; et une fille simple également éloignée des armes et des ruses de la cour, sans nom, sans alliance, et sans protection apparente, entreprend de faire cesser les troubles, de rendre la France à ses maîtres légitimes, et en vient heureusement à bout. N'est-ce point là ce qu' on doit appeler un miracle de valeur et de conduite ? Ce sont des réflexions qui naturellement doivent naître jusques dans l' esprit de l' incrédule, à la vue des effets qui en ont été la suite, et qui autrefois ont été plus connus dans tout le royaume, qu' ils ne sont aujourd' hui éclatans dans notre histoire.

Cependant qu' il me soit permis de parler également avec ceux qui ont cru cette jeune fille divinement inspirée. Je rapporterai un témoignage contemporain, digne de toute créance : c' est celui de Guillaume De Gouffier, seigneur de Boissy, homme de vertu et de mérite, premier

p225

chambelan de Charles Vii. Voici ce qu' en rapporte un ecrivain du tems. Celui (Guillaume De Gouffier) me conta, etc.

p228

Et Gui Xiv De Laval, rend à la pucelle un témoignage très-avantageux dans sa lettre du mecredi huit de juin 1429 un mois après la levée du siège d' Orléans. Ne trouve-t-on pas dans ce témoignage authentique la preuve évidente de la protection que Dieu voulût bien accorder à ce royaume par le moyen le moins attendu, c' est-à-dire,

par une simple paysanne, remplie de moeurs, mais sans éducation et sans aucune autorité que celle qu' elle tiroit d' une puissance invisible, supérieure à celle de tous les rois.

Qu' on ne dise pas que c' est une supercherie, comme le prétend Du Haillan, qui, vivant 150 ans après ce grand événement, n' a pu en avoir une connoissance aussi certaine que celle du seigneur De Gouffier et des autres personnes de la cour de Charles VII. Serait-il possible que ceux qui auroient conduit cette intrigue ne s' en fussent pas fait honneur sur tout après la réussite ? L' homme a trop d' amour propre pour abandonner à d' autres la

p229

gloire d' un aussi grand événement, qui a rétabli entierement les affaires de cette monarchie. On cherche souvent à tirer avantage de choses beaucoup moins considérables. Mais se pourroit-il faire même que la fourberie n' avoit pas été découverte, lorsqu' en 1456 et par conséquent 25 ans après la mort de la pucelle, on revit exactement tout le procès, et l' on cassa et annulla les procédures injustes et odieuses du misérable Pierre Le Cauchon, dont l' iniquité se prouve par la sentence de l' archevêque de Rouen et des évêques comprovinciaux. Il se découvrit alors tant de fourberies en ce genre, pourquoi celle-ci qui interessoit toute la nation, auroit-elle échappé aux lumieres des courtisans et à la jalousie des généraux, qui souvent ne voyoient pas d' un oeil tranquille les ordres que cette fille donnoit, entierement opposez à leurs projets et à leurs résolutions ? On sait qu' en 1440, il se présenta une prétendue pucelle, qui se donnoit pour la véritable Jeanne D' Arc ; ne reconnût-on pas sur le champ la fourberie, et n' eût-on pas soin de la punir ? En l' an 1440 le parlement

p230

et l' université etc.

C' est la même, sans doute, dont parle un autre journal historique du même tems, dont voici les paroles. En septembre 1440 etc.

p232

Cette prétendue pucelle fut donc présentée au roi ; et malgré la ressemblance et les instructions que les complices de la fourberie lui avoient données, elle fut bien-tôt découverte, par la marque décisive qu' avoit Charles Vii qui étoit le secret caché de ce prince, que Dieu avoit revelé à Jeanne D' Arc, et qu' elle donna au roi pour preuve de sa mission. En outre me conta ledit seigneur De Gouffier, c' est ce que dit l' auteur que j' ai déjà cité que dix ans après etc.

p233

La découverte des diverses tromperies qui se firent alors, est une preuve sensible de la mission véritable de Jeanne D' Arc. On ne fut pas moins attentif sur sa conduite, qu' on le fut sur celle des autres, qui

p234

se présenterent depuis sous le même nom. L' on avoit lieu de la soupçonner bien davantage, parce que ses promesses prises nuement paroissant extravagantes, ou du moins extraordinaires, on les devoit rejeter, si elle ne les avoit appuyées sur des signes certains et incontestables, dont le roi lui-même fut alors très-persuadé. Aussi faut-il avouer que l' histoire a consacré de bien des manieres les actions héroïques de cette

illustre amazone, tant on a remarqué
de grandeur dans ce qu' elle a
fait. On devoit à la vérité s' y
attendre dès qu' elle agissoit par une
vertu surnaturelle. Et il faut
avouer qu' il ne s' est trouvé personne,
même parmi ses ennemis, qui
se soit hazardé d' attaquer sa pureté.
Les anglois ne formerent contre
elle que des accusations vagues qui
étoient sans fondement, parce qu' elles
étoient sans aucun détail. Plus
de vingt auteurs se sont appliquez
à particulariser toutes ses actions.
Les jésuites mêmes si réservez

p235

sur les louanges des femmes, ont
proposé cette fille comme un modèle
à suivre dans ce qu' on en pouvoit
imiter, et comme un objet d' admiration
dans ce qu' elle avoit d' inspiré.
Je compte faire plaisir au public
d' augmenter le nombre de ses panegyristes,
en publiant à la fin de cet ouvrage
un extrait fort curieux de
Guillaume Postel, sur cette illustre
fille, et qui étoit resté inconnu dans
la bibliothèque du roi, d' où je l' ai tiré.
Si, comme on ne peut en douter,
la pucelle fut inspirée pour les
deux sujets de sa mission qu' elle avoit
promis d' executer, savoir la
délivrance d' Orléans et le sacre du roi,
n' est-ce pas une preuve sensible que
la divinité a voulu montrer qu' elle
se servoit quelquefois des femmes,
comme elle a fait autrefois, pour
opérer des événemens extraordinaires,
dont elle ne vouloit pas confier
l' exécution à des hommes, de peur
sans doute qu' ils ne s' en attribuassent
tout le mérite, au lieu que cette illustre
fille rapportoit tout à Dieu même.
On voit par tout ce que nous venons
de marquer, que l' histoire n' a

p236

point passé sous silence les actions de ces femmes illustres, non plus que les suivantes, qui feront toujours honneur à notre nation, qui n' a jamais manqué d' héroïnes, moins célèbres cependant que la pucelle. La Picardie en fournit deux principales, Jeanne L' Aisé, dite Fourquet à Beauvais, et Catherine De Lire à Amiens. La première se distingua sous Louis XI dans le siège que les bourguignons mirent devant cette ville en 1472. Les femmes et les filles témoignèrent tant de courage dans la défense, qu' il leur est permis par lettres patentes du mois de juin 1473 de précéder les hommes à l' offrande et à la procession solennelle qui se fait le jour de la fête de Sainte Angadresme, patronne de la ville ; et Jeanne L' Aisé fut en particulier affranchie de toute imposition par lettres patentes du 22 février 1473 pour avoir arraché un drapeau ennemi des mains de l' officier même ; en reconnaissance de

p237

quoi, le roi la maria à Collin Pillon. Les paroles de Louis XI sont trop remarquables, et font trop d' honneur au sexe pour ne les pas rapporter ici. Avons en outre voulu etc.

p239

Et quant à Jeanne L' Aisé, les paroles n' en sont pas moins remarquables. Pour considération, dit encore ce même prince, etc. Catherine De Lyre parut sous le règne de Charles VIII. Les troupes de Maximilien I roi des romains avoient surpris nuitamment la

p240

ville d' Amiens l' an 1494 mais cette courageuse fille s' étant éveillée, loin d' être étourdie, ou étonnée par un accident aussi imprévu, elle anima elle-même toute la bourgeoisie, et l' encouragea à repousser et chasser l' ennemi ; ce que les bourgeois firent avec tant de valeur, qu' après s' être rendus maîtres de la ville, ils poursuivirent encore très-loin les troupes de Maximilien.

Le seizième siècle fait voir une de nos plus illustres héroïnes dans Madame Claude De La Tour De Turenne Comtesse De Tournon. Cette généreuse dame étoit fille de François De La Tour, premier du nom, Vicomte De Turenne, Baron D' Ohergue, et d' Anne De La Tour ou de Boulogne, sa seconde femme. Elle épousa en 1535 Just De Tournon. Son courage se sentit augmenté par

p241

sa piété, qui lui faisoit voir avec peine les mouvemens pernicious que les novateurs excitèrent dans le royaume, sous le règne de Charles IX. Elle soutint courageusement deux sièges dans la ville de Tournon, attaquée par les huguenots.

La première fois l' an 1567 et la seconde en 1570. Elle ne se contenta pas de leur faire lever honteusement le siège, elle fit encore jeter dans le Rhone tout ce qu' elle put prendre de ces rebelles, juste châtiment de leur révolte. Elle a trouvé en son tems un historien dans Jean Villemin, dont la poésie latine ne préjudicie point à la vérité des faits. Cette illustre dame, après avoir rétabli les églises et les autres lieux saints détruits par l' hérésie, mourut chrétiennement le 6 février 1591.

Le courage extraordinaire de Madame De Balagny, n' est pas moins

p242

connu dans notre histoire ; on sait que M De Balagny son mari étoit fils naturel de M De Monluc, évêque de Valence. Balagny s'avança extrêmement dans le service, et enfin est devenu maréchal de France. Il avoit épousé Renée De Bussi D' Amboise, qui joignit à sa naissance, l' une des plus illustres du royaume, tout le courage qu' on peut souhaiter dans une véritable héroïne. Balagny avoit obtenu le gouvernement de Cambrai : il y commandoit en maître, et avoit si bien fait, moins par lui que par les talens admirables de son épouse, qu' il n' étoit pas loin d' en être déclaré souverain. Les espagnols assiégèrent cette ville en 1595. Madame De Balagny commandoit à la défense de la place avec plus de vigilance que M De Balagny même, dont elle répara toutes les fautes pendant le siège. Mais voyant que son mari mollissoit, elle ne put soutenir cette foiblesse, et pleine de cette noble fureur, dont elle étoit animée, elle reprocha à M De Balagny son peu de courage,

p243

et mourut elle-même avant que de sortir de la citadelle de Cambrai. On pourroit citer encore Marie De Barbançon, d' une des premières maisons de Picardie. Elle étoit fille de Michel De Barbançon, seigneur de Cani, lieutenant pour le roi en Picardie, qui mourut à la bataille de Saint Denis en 1567. Cette dame veuve de Jean Desbarres, seigneur de Neuvi sur l' Allier en Bourbonnois, défendit courageusement son château de Benegon contre Montaré, lieutenant de Charles IX dans cette province ; après que toutes les défenses de sa place eurent été ruinées et mises en

poudre, elle se présenta elle-même sur
la brèche, et obtint pour elle et pour
les siens une capitulation honorable,
à charge de rançon. Mais le roi
fit défendre à Montaré et aux autres
officiers de recevoir la rançon
de cette illustre dame, et la renvoya
chez elle avec honneur, la
déchargeant même de toutes ses promesses.

p244

Que n'ont point fait Isabelle De
France, et Marguerite D'Anjou ;
toutes deux princesses du sang de
nos rois, toutes deux reines d'Angleterre ?
Mais je m'écarterois trop
si j'entrais dans un détail plus
circonstancié. Ce n'est pas uniquement
dans le grand qu'il se trouve de
l'héroïsme, il n'en manque pas même
dans des sujets moins élevez, qui
cependant témoignent personnellement
une égale bravoure, quoiqu'en
des occasions moins importantes. On
sait qu'il ne se passe point de
guerre sans trouver dans nos armées des
filles déguisées, qui toujours se
comportent avec plus de régularité,
d'exactitude et de valeur, que la
plûpart de nos soldats. On en a vu
depuis quelques années, et j'en connois
encore qui n'ont été découvertes
que par des accidens particuliers ;
et il n'y a guères de provinces du
royaume qui ne puisse produire de
semblables héroïnes.
Notre nation n'est pas la seule
où l'on remarque ces métamorphoses.
J'en ai vu moi-même dans les
troupes hollandoises, et l'histoire

p245

du siège d'Ostende en 1603 en rappelle
une qui fit des prodiges dans
une sortie, et dont la mort courageuse
fut déplorée par l'infante Isabelle,
archiduchesse et souveraine

des Pais-Bas, qui commandoit à ce siège avec l' archiduc Albert son mari.

Les italiens et les grecs modernes ont eu de ces merveilles aussi bien que nous, sur-tout dans les guerres contre les infidèles. Alors la religion ne faisoit qu' animer leur courage. Catherine Sforce, femme de Jean De Médicis, est remarquable par son courage au commencement du seizième siècle, aussi-bien que Constance D' Avalos, illustre napolitaine, qui défendit l' isle d' Ischia contre l' armée françoise. L' Allemagne s' est distinguée dans les anciens tems aussi-bien que dans celui-ci. Ignore-t-on la prudence et la valeur de la Comtesse Tekeli, mere du prince Ragotsky, qui soutint si vigoureusement le siège de Montkats contre toutes les forces de l' empereur Leopold, qu' il fut même obligé de lever, et de tenir ensuite la

p246

place bloquée pendant quelques années, et ne se rendit qu' en 1688. Et s' il faut rappeler un événement plus ancien, on remarquera le courage héroïque d' Isabelle Jagellon, reine de Hongrie, et princesse de Transylvanie au seizième siècle ; et remontant plus haut, l' on verra la tendresse conjugale jointe au courage le plus industrieux. L' on ne disconvindra pas même que notre sexe, tout glorieux qu' il est de sa dignité, ne sauroit aller plus loin. On sait que l' empereur Conrad Iii irrité contre Gulfe duc de Bavière, le tenoit assiégé fort étroitement l' an 1140 dans Winsberge ; Conrad avoit refusé toute sorte de capitulation, il ne vouloit faire aucune grace : les conditions les plus humiliantes ne satisfaisoient pas l' empereur. Il condescendit seulement à laisser sortir de la ville les enfans et les femmes seules à pied, l' honneur sauve, avec ce qu' elles

pourroient emporter sur elles : c' est

p247

l' unique faveur qui leur fut accordée.
Le reste alloit être passé au fil de
l' épée. Ces dames, sans en excepter
même la duchesse de Bavière,
s' avisèrent de charger sur leurs
épaules leurs maris. En cet état elles se
présentèrent à la porte de la ville.
Cette action héroïque d' amour et de
courage toucha l' empereur au point,
qu' il se réconcilia avec le duc de
Bavière, et véquit depuis avec lui en
parfaite intelligence.
Ce n' est là cependant qu' un essai
de tout ce qu' on pourroit dire à la
louange du sexe. L' histoire en fournit
tant d' exemples, que des écrivains
habiles ont cru se faire honneur
en publiant les éloges des dames
illustres. Ainsi je renvoie à
leurs ouvrages ceux qui voudront
entrer dans un plus grand détail, ils
auront de quoi se satisfaire dans

p248

Boccace, dans Jacques Philippe De
Bergame, Jean Bouchet, Joseph
Belusti, François Serdonati, Pierre
Paul Ribera, Jean Perez De Moya,
François Augustin De La Chiesa,
evêque

p249

de Salusses, Bernardin Scardeoni,
Jules César Capacio, Charles
Pinto, Brantôme, le P Hilarion De
Coste, Minime, le P Simon Martin,
du même ordre, le P Caussin,
et le P Le Moine tous deux
jésuites, M De Scudéri et M
Ménage.
Cependant on sait que ces auteurs

n' ont pas tout dit, ce seroit un travail immense de rechercher tout ce qui s' en trouve dans les histoires particulieres des provinces, des villes, et mêmes dans celles des hommes illustres, où elles n' ont jamais été oubliées.

C' est par de semblables exemples, où la vertu éclate de toutes parts, qu' il faut louer le sexe, et non par des faits odieux de conspirations, de révoltes, d' intrigues, et de manége artificieux dans les affaires, comme

p250

le prétend faire l' auteur de l' *usage des romans* . Dira-t-il à présent que l' histoire est en défaut sur les femmes : il n' avoit qu' à la lire, et il en auroit vu beaucoup plus que je n' en marque ici ; il pourroit même se trouver encore un plus grand nombre de femmes illustres, si leur modestie ne les empêchoit souvent de se produire au dehors, ou si par respect pour leurs maris, elles ne leur attribuoient pas souvent ce qu' elles font de grand. Il n' y a que des conjonctures indispensables, qui les obligent à paroître dans l' histoire, alors elles n' y figurent qu' autant que leur sagesse le leur permet.

V.

Je n' ai rien dit de tout ce que les femmes ont fait de grand dans la religion, dans la philosophie, et dans les lettres. Si elles n' ont pas égalé les hommes dans les deux dernieres parties, on peut dire que par des vues plus sublimes et plus justes, elles nous ont surpassé dans la pratique du christianisme. L' histoire

p251

de l' eglise est remplie de ce qu' elles ont fait de surprenant et d' extraordinaire. Que de saintes vierges

dont le martyre est beaucoup plus
éclatant que celui de beaucoup de
saints ! Quelle ardeur dans la piété !
Quelle mortification dans la pénitence !
Quelle industrie même pour
témoigner toute l' étendue de leur
amour à celui qui seul mérite d' être
aimé ! Et dès qu' il s' agit d' héroïsme
chrétien, j' ose dire qu' elles ont
plus de fermeté, et peut-être même
plus d' occasion de le pratiquer que
nous autres. C' est ce qui leur a
mérité dans la religion un attribut
particulier qu' on n' accorde point aux
hommes. Et ne doit on pas
admirer tous les jours le courage avec
lequel elles s' enferment pour le reste
de leurs jours, dans une étroite
solitude, pour se livrer tout entières à
Jésus-Christ, ce que les hommes ne
feroient pas si aisément ?
Elles ont pour les lettres plus de
délicatesse ; et si dans la philosophie

p252

elles ont moins de force et de
raisonnement, on peut dire néanmoins
qu' elles ont plus d' assiduité dans le
travail, et plus de maturité dans la
maniere de penser. Plus les sectes
ont été austères, plus les femmes s' y
sont livrées ; celles qui ne peuvent
aspirer à ce qu' il y a de grand,
veulent au moins donner dans le singulier
et l' extraordinaire.

Et si le Dannemarck où les femmes
sont moins studieuses et moins
lettrées qu' en beaucoup d' autres
royaumes, n' a pas laissé d' en produire
plus d' une centaine très illustres
dans la littérature ; que ne doit-on
pas penser des autres nations, où
l' amour de l' étude fait les chastes
délices de presque tous les honnêtes
gens ?

Je ne parle point de celles qui font
honneur à notre nation, quoique
l' amour de la patrie puisse m' y porter.
Il s' en trouve à Paris et dans
les provinces qui ne manquent pas

de s' appliquer à l' étude, dès que les devoirs ou les soins de leur famille le leur permet. On sait qu' il y en a même qui vont jusques aux langues saintes et aux sciences les plus abstraites. Telle est cette dame illustre qui malgré sa naissance et les devoirs indispensables de la société, n' a pas laissé dès sa jeunesse de se porter du côté des études les plus solides et les plus curieuses, sans qu' on sache au dehors si elle est savante. Goût qu' elle a même inspiré dans sa famille.

Vi.

Je sai qu' il y a eu de méchantes femmes : Athalie, Cléopâtre, Fredegonde, les reines Jeannes de Naples font horreur dans l' histoire ; mais il en est peu de ce caractère. Et nous mêmes trouvons-nous que tous les princes ont été des Titus, des Théodoses et des Marciens ? N' y voyons-nous pas beaucoup plus de Tibères, de Nérons, de Claudes, de Caligulas, et de Wenceslas ? Mais si les femmes ont quelquefois des vices, ce sont de ces vices qui ne font

aucun tort à la société. Aussi voyons-nous, pour ne parler que des personnes mêmes du commun, bien moins moriginées que les autres, que pour une femme criminelle, ou condamnée dans les tribunaux, il se trouve régulièrement plus de cent hommes ; c' est à quoi l' on doit faire attention pour juger de la méchanceté du sexe ; ainsi l' on peut dire en général que les femmes sont cent fois moins méchantes que les hommes. Mais alors rien n' est médiocre dans leur méchanceté, comme rien n' est ordinaire dans leur bonté.

Vii.

Tout ce qu' on vient de lire dans cet article, ne contient que des exemples

et des faits. Jettons-nous un moment dans le droit, et nous verrons ce que l'histoire marque à l'avantage des femmes.

Quoique ce soient les hommes qui dans tous les royaumes ont fait les loix, ils n'ont pu dans la plûpart des états leur refuser le droit de succession au gouvernement. Elles succèdent

p255

donc en Espagne, en Portugal, en Angleterre en Ecosse, à Naples, en Sicile, en Bohême, en Hongrie, en Moscovie, aussi bien qu'en Flandres et dans beaucoup d'autres principautez. Elles ont succédé en Pologne, en Dannemarck, en Suède, en Norwegue et en Lorraine ; et jusques dans l'empire romain, ou dans celui de Constantinople, la femme ou la fille de l'empereur donnoit droit au mari de succéder à l'empire. Il est vrai que les françois, les allemands et les turcs n'ont jamais été dans cet usage, parce que leur gouvernement a toujours été plus militaire que politique. Mais dans la plûpart des états où elles sont exclues de la couronne, elles ne le sont pas de la régence.

L'Angleterre même dans les anciens tems leur déféroit le commandement des armées. Les allemands recevoient leurs conseils avec respect, et souvent croyoient

p256

qu'il y avoit en elles quelque chose de surnaturel et de divin : enfin dit un sage politique du dernier siècle, elles sont capables de porter le sceptre et la couronne, à moins que les loix de l'état ne s'y opposent. Hé que nous importe, s'écrie un autre écrivain, que les femmes commandent souverainement

aux peuples, ou que les souverains
qui nous gouvernent, obéissent aux
femmes : n' est-ce pas la même chose
à notre égard ? Et la fable n' a-t-elle
pas dépeint, sous le nom de Minerve,
c' est-à-dire, sous le symbole
d' une femme, la prudence, vertu
essentielle pour le gouvernement.
Je ne disconviens pas néanmoins

p257

que les reines et les princesses ne
prennent beaucoup de part aux
gouvernements, à ceux mêmes qui sont
entre les mains des hommes : mais
leur autorité y est à peu près sur le
même pied, que dans les familles
sagement réglées. Le mari est le
chef et le maître, il conduit et
gouverne absolument : mais comme les
femmes pensent murement, elles
donnent souvent aux hommes les
plus sages, des conseils très-utiles
pour l' heureux succès des plus
importantes affaires ; et ceux d' entre
les hommes qui ont de la sincérité,
ne sauroient en disconvenir. Ils
avouent même que si les bonnes
maisons se font par les femmes, de
même la tranquillité se maintient
dans les états, quand les reines secondent
les sages intentions des rois ;
au lieu que le désordre s' y met
aisément quand elles ont des vues différentes
de celles des souverains. Isabeau
De Bavière ne l' a fait que trop
sentir à ce royaume.
Remarquons-nous que le roman
représente les femmes dans ces nobles
occupations, ou avec ce caractère

p258

héroïque que leur accorde l' histoire,
quand elles ont droit d' y paroître ?
On ne les y voit au contraire
occupées que d' elles-mêmes, et
jamais du bien général. Ce sont des

respects et d'extrêmes attentions qu'elles ont soin d'exiger de leurs prétendus héros ; et ne croient pas devoir elles-mêmes rien accorder au bien de la patrie. Elles s'imaginent pouvoir faire des esclaves de tout ce qui les approche, et ne sauroient se persuader qu'elles sont nées comme les autres créatures, pour contribuer à l'économie de l'univers.

Il n'y a que l'histoire qui rappelle les femmes aussi-bien que les hommes, à ces grands principes, si nécessaires dans l'ordre de la vie civile.

Il n'y a que l'histoire, qui marque ce qu'elles doivent faire, en leur représentant ce qu'elles ont fait de grand et d'extraordinaire en faveur du gouvernement ou de la religion. Le roman les montre uniquement livrées à des bagatelles, ou éprises même d'un fol amour, dans lequel par des manières affectées, elles tâchent d'attirer les hommes. C'est

p259

l'amour propre, c'est leur satisfaction particulière, qui dans le roman est leur unique boussole ; au lieu que dans l'histoire on ne les voit respirer que la vertu et l'amour de l'ordre ou du bien public ; telle est la différence de la fable et de la vérité ; de l'histoire ou du roman.

Dans quel mépris tomberoient tous les historiens, s'ils représentoient les femmes, à peu près comme fait le roman ? Ne regarderoit-on pas avec justice leurs écrits comme des livres très-pernicieux ou du moins fort inutiles ; parce que manquant de réalité, ils manqueroient d'instructions véritables ? N'iroit-on pas même jusques à l'indignation, comme on s'y est porté à l'égard de Procope, de Brantôme et de Dupleix : et j'y joindrai, puisqu'il le faut, l'auteur de l'usage des romans lui-même. Qu'elle horrible peinture Procope ne fait-il pas de Théodora dans ses anecdotes, après cependant l'avoir

louée avec excès dans son histoire ?
Le contraste n' est pas vraisemblable.
Théodora et Justinien n' ont pu être,
ni paroître en même tems si vertueux

p260

et si méchans. Ils n' ont pu avoir
cette méchanceté méprisable,
qui feroit honte aux personnes les
plus dérégées. Les affreuses idées
qu' il nous en présente devoient-elles
jamais percer l' obscurité où elles
étoient ensevelies, et qu' il a seul
osé dévoiler ? C' est donc avec raison
qu' on a regardé cet historien ou
comme un lâche adulateur, ou comme
un calomniateur outré, on ne
saurait lui donner un autre nom.
Sous quelle image Dupleix nous
représente-t-il la reine Marguerite
De Valois, dans le conseil de laquelle
il avoit l' honneur d' entrer ? Au
lieu de découvrir des turpitudes qui
le deshonnent lui-même, ne devoit-il
pas respecter en elle la fille, l' épouse
et la soeur de tant de rois et
de reines ? N' étoit-il pas de son devoir
de cacher tous les desordres
qu' il en rapporte, s' ils avoient quelque
fondement réel. Bassompierre
a donc eu raison de lui reprocher
son ingratitude et une intempérance
de discours qui devoit être châtiée
autrement que par des écrits.
Brantôme, dont les écrits instructifs

p261

feroient les délices des honnêtes
gens, s' il ne les avoit pas souillés par
tous les débordemens de la cour,
a soin de les circonstancier en homme
un peu trop pratic. Mais il ne
devoit jamais manquer à cette pudeur,
qu' on se doit à soi-même aussi-bien
qu' aux autres.
Enfin l' auteur de l' usage des romans
ne sauroit ignorer tout ce que

son livre a fait dire et penser. Nous n' ignorons pas ici avec quelle colere l' on vit dans les Pays-Bas catholiques où il demeure, le peu d' exemplaires qu' on y envoya d' Hollande : et l' auteur, quoiqu' éloigné de ce pays-cy, a su avec quelle indignation ce livre a été reçu à Paris par bien des gens, qui se sont formalisez de l' air de liberté avec lequel il s' exprime sur une infinité de sujets extrêmement délicats. On voit par là le danger que l' on court à se livrer à des matières purement romanesques, au lieu qu' on ne trouve que de l' instruction et de l' avantage à se jeter du côté de l' histoire, quand l' historien sait joindre la vérité avec la sagesse et la discrétion.

p262

Seconde difficulté.

l' amour n' est pas sagement traité dans l' histoire.

l' histoire a raison de ne pas traiter l' amour : c' est un sujet sur lequel il est difficile de parler avec assez de retenue. La morale seule a droit de faire voir en quoi il consiste, et de lui prescrire des limites à titre de vertu, comme elle a droit de le réprimer dès qu' il est passion. Cette passion même est de la nature de celle où le détail est toujours dangereux : la matière en est trop délicate pour être exposée au grand jour. On s' allarme dès qu' il veut paroître. Le plus sur est donc de n' en rien dire : par là on satisfait aux devoirs de la modestie, et l' on contente les ames timorées et religieuses. Ainsi ce n' est point de ce côté-là que je porte ma critique. L' auteur de l' usage des romans est sans doute reprehensible d' avoir trop insisté

p263

sur cet article. Et j' attirerois sur

moi la même censure, si je voulois le
suivre dans tous les sentiers où le
conduit le détail de cette passion.
Mais pour parler le stile de l' auteur,
si l' amour est vertu, cette vertu
se trouve dans l' amour conjugal :
c' est le seul qui mérite cet éloge ; et
comme le roman finit au mariage,
selon l' auteur même, il est certain
qu' il n' y est parlé que de l' amour
de passion, et qu' on n' y traite
pas, ni même qu' on n' y doit pas traiter
l' amour vertueux. L' histoire
seulement en donne des modèles. Artémise
et Penthée sont connues ; la
première dans la plûpart de nos anciens
historiens, et Penthée dans la
cyropédie de Xénophon, où elle
s' attire par sa vertu les respects et la
compassion de Cyrus.
L' histoire est remplie de tant
d' exemples de ce genre, qu' on auroit
de la peine à les rapporter tous ; et
le roman est si stérile à ce sujet, que
difficilement en peut-il fournir un
modèle ou deux : modèles même sur

p264

lesquels il est impossible de compter,
dès qu' on les trouve dans ces sortes
de livres. Valere Maxime en
marque un petit nombre ; mais quelle
sécheresse en une matière aussi
vaste et aussi étendue ! Je ne puis
cependant me dispenser d' en raconter
un, qui est à la vérité dans le
médiocre, par rapport à la qualité
des personnes ; mais admirable par
le caractère du fait et des circonstances.
Durant le fameux siège d' Ostende
en 1603 soutenu avec tant de
vigueur par les hollandois, les espagnols
firent un grand nombre de
matelots prisonniers ; mais sur-tout
quelques pilotes de considération. Les
uns étoient destinez à la mort, et d' autres
à la chaîne. La femme de l' un
de ces prisonniers, nommée Catherine
Herman, païsanne catholique
de la nort-Hollande, ayant su l' extrême
danger où se trouvoit son mari,

prend la généreuse résolution ou
de le délivrer, ou de le suivre dans

p265

les galères, ou même s' il le faut, de mourir avec lui. Elle étoit jeune et parfaitement belle ; elle vend tout ce qu' elle a, prend un habit d' homme, et se rend au camp de l' archiduc. Toute l' armée fut frappée d' y voir entrer un jeune cavalier, beau, bien fait et de bonne mine. On fut curieux de lui parler ; mais son accent le décèle ; on le prend pour un espion du Prince Maurice De Nassau. On le mène à l' instant chez le prévôt de l' armée, où on lui met les fers aux pieds et aux mains. Deux choses l' alarmèrent dans cette triste conjoncture, l' une que le lendemain on devoit faire mourir sept des prisonniers. à cette nouvelle elle ne put s' empêcher de faire éclater sa douleur, dans la crainte que son mari ne fût de ce nombre. D' un autre côté elle appréhendoit la perte de son honneur, si elle se déceloit elle-même au soldat, toujours prêt à insulter le malheureux. Dans le tems qu' elle finissoit une ardente prière qu' elle faisoit à Dieu, elle reçoit une preuve sensible du secours de la providence : elle voit

p266

entrer un pere jésuite, qui, selon sa coûtume, alloit visiter les prisonniers. Au milieu de ses malheurs elle sent par cette grace inespérée augmenter son zèle pour la religion catholique. Elle demande aussi-tôt à se confesser, et ne peut s' empêcher de découvrir son secret à ce religieux, qui obtint prudemment de Charles De Longueval, comte de Bucquoy, qu' on transféreroit cette infortunée en une autre prison. Elle

fut mise dans celle où se trouvoit son mari. Mais sa surprise égale à sa sensibilité, fut si grande, qu' elle tomba presque morte entre les bras de son époux : on la fit néanmoins revenir. Le Comte De Bucquoy ne tarda guères à être informé de l' action de cette généreuse femme, résolue même d' accompagner son mari au supplice ou à la rame, pour le secourir ou souffrir avec lui. Ce général, homme de valeur et de mérite, voulut de son côté témoigner sa générosité, et malgré les interêts opposez que lui inspiroit son devoir, il ne combla pas seulement de louanges

p267

cette femme fidelle, il fit voir encore combien il étoit sensible à la vertu ; il lui accorda sa liberté et celle de son mari, les nourrit et les assista lui-même. Le mari jusqu' alors opiniâtre dans son erreur, ne put s' empêcher de reconnoître à ce caractère de fidélité et d' amour dans sa femme, de libéralité dans le Comte De Bucquoy, et de charité dans les peres jésuites, à quel point la providence le chérissoit ; il fit donc abjuration de l' hérésie entre les mains de ces peres.

De semblables exemples sont inconnus aux romans, et font honneur à l' histoire, qui prend soin de les faire passer à la postérité. C' est ainsi que les historiens parlent de l' amour vertueux, qui est le seul effectif et réel, qui soit connu dans la morale. Ils le font encore louant la chasteté de Susanne, la retenue d' Alexandre et la continence de Scipion. Car le véritable amour ne sauroit être dépouillé de ces trois caractères. L' histoire ne se contente pas de louer l' amour vertueux, elle sait encore peindre l' amour de passion avec les couleurs

p268

qui lui conviennent. Elle le fait de deux manières, ou en représentant les malheurs qu' il a causez dans le monde, ou en faisant voir la sage résistance que les personnes vertueuses ont su quelquefois y apporter. La passion desordonnée du fils de Tarquin pour Lucrece, oblige les romains à chasser les rois qui avoient été leurs fondateurs. Les françois, nation guerrière, mais équitable, furent si indignez de se voir soumis à Childeric, prince livré aux plus sales voluptez, qu' ils se crurent autorisez à le chasser de ses etats pour se donner un autre roi. Et ce ne fut qu' après un exil de huit ans, qu' un ami sage et discret sut adoucir l' esprit irrité des françois, et procurer le retour du roi l' an 464 de l' ere chrétienne. C' est par l' horreur que cause cette passion impétueuse dans Roderic que l' on voit éclore cette fatale révolution, qui met l' Espagne sous le joug des infidèles, où elle a gémi si longtems. Le Comte Julien qui ne peut souffrir impunément que le roi son maître deshonne sa fille, les

p269

appelle l' an 710 et leur donne un moyen de se rendre maîtres de ce vaste continent. Christiern roi de Dannemarck, est chassé du trône en 1523 par ses sujets, pour s' être livré à une jeune fille de basse extraction qu' il avoit prise pour concubine, et par la mere de laquelle, femme d' un esprit dangereux, il se laissoit entièrement gouverner. Tout le crédit de l' empereur Charles-Quint, dont il avoit épousé la soeur, ne put le rétablir sur le trône : il lui fallut périr également abandonné et méprisé de ses sujets et des princes ses voisins. Et je l' ai déjà dit au chapitre 37 de la *méthode pour étudier l' histoire* : " ce n' est pas une etc. "

Plutarque a donné quelques
exemples des desordres de l' amour

p270

moins célèbres à la vérité ; mais qui
font toujours voir les ravages que
cette passion fait dans le monde. Les
curieux les pourroient joindre à ceux-ci,
et à une infinité d' autres que
fournissent les historiens.

Mais l' histoire fait encore beaucoup
mieux lorsqu' elle nous donne à
ce sujet des instructions salutaires
jusques dans la conduite des grands
hommes que la fragilité humaine a
porté vers cette passion.

Charles Viii à ce que marque
l' histoire, ayant pris dans son
expédition de Naples en 1494 la petite
ville de Toscanella, qui prétendoit
lui disputer le passage : on lui
présenta parmi les prisonniers une
jeune demoiselle d' une beauté accomplie.

Cette vue le frappa d' un
sentiment trop humain et son peu de
réflexion l' y laissa insensiblement aller.

Ce prince étoit dans la chambre
de cette jeune personne, et touché
de la plus vive passion, il crut avoir
amené cette beauté à se prêter à ses

p271

desirs. Elle avoit à côté de son lit
une image de la Sainte Vierge, sur
laquelle elle tourna ses regards et par
un saint mouvement elle se jetta aux
pieds du roi, et lui dit, le visage
baigné de larmes, en lui montrant ce
tableau. Je vous conjure, sire, par la
pureté de cette vierge mere de Dieu,
de vouloir conserver l' honneur d' une
pauvre vierge, et de le laisser
tout entier à mon futur époux. On
assure qu' elle étoit fiancée. à peine
ce jeune prince qui étoit rempli de
générosité, eût attaché lui-même les
yeux sur cette image, qu' il se fit en lui

une révolution subite, non seulement
il ne toucha point cette vertueuse
fille ; mais il lui donna une grande
somme pour la marier ; et par considération
pour elle, il accorda la liberté
à son futur époux et à tous ses
parens.

Un exemple aussi brillant éclate
dans l'histoire du chevalier Bayart,
dont la probité n'a pas été moins connue
que le courage. Il étoit tranquille
chez son oncle l'évêque de
Grenoble, où il fut attaqué d'une
maladie dangereuse, dans laquelle

p276

il témoigna les sentimens les plus
chrétiens ; il en revint peut-être
pour se convaincre lui-même de sa
propre fragilité. " en quinze jours
ou trois semaines, etc. "
on voit par ces traits si sensibles,
rapportez par l'histoire, que l'amour
n'est pas toujours ce tyran impérieux,
qui veut seul dominer dans
le lieu qu'il occupe. Les ames
généreuses le savent surmonter, et
trouvent même dans cette louable
résistance une satisfaction que ne goûte
jamais l'homme voluptueux, qui
ne distingue la vertu d'avec le vice que
quand il est rendu à lui-même par des
sentimens de modération. Et l'histoire
toujours attentive à nous instruire,
a soin de nous faire connoître

p277

que ce sont ou les compagnies
dangereuses, ou presque toujours de
lâches flateurs, qui n'ayant pas le
talent de se rendre utiles aux princes
par des actions vertueuses, cherchent
du moins à se rendre agréables par
ces emplois vils et méprisables.
On en voit un exemple dans l'empereur
Charles-Quint. Ce prince
passant à Oudenarde, fut à un bal, où

il trouva Vaugeste, jeune personne,
extrêmement belle, et très-agréable.
Sur les louanges excessives que l' empereur
fit de la beauté de cette demoiselle,
un officier de Charles, du
genre de ceux qui n' ont entrée chez
les grands que par des voyes criminelles,
enleva cette fille à la faveur
de la nuit, et la conduisit dans la
chambre de l' empereur ; et ce fut
d' elle que nâquit Marguerite d' Autriche.
Mais l' empereur ayant appris
qu' on avoit eu beaucoup de peine
à faire venir Marguerite Vaugeste,
et qu' il fallut même y employer
la force et les menaces, se facha de
cette action. Il reprit sévèrement le

p278

ministre de ses plaisirs, et jura que
s' il eût su cette violence, il n' eût jamais
vu cette fille. Il fit nourrir secrettement
l' enfant, afin de sauver
en même tems l' honneur de la mere
et sa propre réputation. Car, Charles,
continue l' historien, ne l' a jamais
prostituée dans ces sortes de
plaisirs, et n' a jamais exposé ses fautes
à la vue de tout le monde. Mais
il auroit mieux fait, avec les grands
sentimens de religion dont il étoit
rempli, de ne pas même s' y livrer
en secret.

C' est ainsi que l' histoire parle de
l' amour, comme passion, toujours
pour en détourner, et jamais pour le
faire goûter, ou pour séduire les ames,
ainsi que fait le roman. L' amour
qui se trouve dans l' histoire est
grand, noble et majestueux, parce
qu' il n' y est représenté que comme
une vertu des grandes ames. C' est
par des actions vertueuses et par des
sentimens héroïques qu' on l' y voit
briller ; au lieu que dans le roman
on l' y voit paraître avec un fade et
ennuyeux détail qui ne fait qu' avilir
l' humanité, qui la dégrade de cette

p279

noblesse et de cette générosité qui caractérise les grands hommes. C' est ce que Despreaux a très-ingénieusement fait connoître dans le dialogue qu' il a donné contre les romans.

Ce mal s' est glissé jusques dans les pièces tragiques, où la dignité des héros devoit être soutenue par des sentimens et des paroles, qui répondissent à leurs grandes actions. Quelle idée Racine nous donne-t-il d' Alexandre, lorsqu' il le représente avec un tout autre caractère que celui qu' il a dans l' histoire ? Les anciens l' ont revêtu d' une espèce de rusticité généreuse, qui souvent accompagne la vertu des grands hommes. Ils le font avec raison, ferme dans ses résolutions, actif dans l' exécution, intrépide dans le péril, plein de vastes idées et de ressources admirables dans les accidens imprévus, cherchant ce qu' il y avoit de plus grand et de plus extraordinaire, risquant tout pour la gloire et presque rien pour l' amour.

p280

Il ne fut pas cependant tout-à-fait exempt de foiblesses ; mais l' amour ne le vit jamais servilement attaché à sa suite. C' est ainsi que Corneille l' auroit dépeint d' après l' antiquité. Mais j' ai honte d' entendre Epestion qui parlant de ce prince à la soeur de Taxile, dit,
ah ! Si vous l' aviez vu brûlant d' impatience, etc.
et pour qu' on ne s' imagine pas que ce soit là le compliment d' un courtisan, qui veut flatter la maîtresse de son souverain, Racine a soin de faire confirmer par Alexandre même ces sentimens, plus passionnez qu' héroïques, lors qu' il dit,

p281

je suis venu ; etc.

n' admire-t-on pas le fade personnage
que l' on fait faire au prince
le moins capable de soumettre l' honneur
à l' amour ? Cette conduite, si
opposée à la vérité historique, ne peut
avoir été copiée que sur les puérides
imaginations du roman, incapables
d' élever l' homme à des sentimens
raisonnables mais très capables d' abaisser
l' esprit, de détruire les principes de
la morale, et d' énerver le courage
des ames les plus généreuses, en leur
faisant passer les plus beaux jours de
leur vie dans une molle oisiveté ou
dans les occupations les plus frivoles.
Que devons-nous conclure de tout
ce qu' on vient de dire dans cet article ?
Que l' auteur de l' usage des
romans auroit bien fait de parcourir

p282

les mémoires historiques des différentes
nations, avant que d' assurer
que les femmes paroissent à peine
dans l' histoire, et que l' amour
n' y est pas sagement traité, je doute
à présent que l' auteur s' avise de répéter
ces deux propositions, qui font
la base de son ouvrage.
Voici donc deux maximes que j' ai
établies dans cet article ; l' une que
les femmes illustres en tout genre
paroissent avec distinction dans
l' histoire, et d' une manière qui leur fait
honneur ; l' autre que l' histoire représente
l' excellence de l' amour vertueux,
et qu' il écarte l' amour de passion,
en le montrant comme le destructeur
de l' économie des plus sages
gouvernemens. C' est là ce qu' il
faudroit solidement réfuter pour faire
entrer dans les sentimens que
l' auteur de l' usage des romans s' est
hazardé de produire.

ARTICLE 9

examen général du livre de l' usage des romans.

quand je lus la première fois le
traité de l' usage des romans,
je le regardai à peu près comme
ces sortes de paradoxes, qui
réjouissent les uns, qui irritent les
autres, et qui cependant ne laissent
pas d' affliger les âmes timorées.
Heureusement ce sont là de ces phénomènes,
qui ne durent qu' un instant ;
car je ne crois pas que l' auteur ait
assez d' amour propre, pour s' imaginer
que son ouvrage pénètre jamais
jusques à la postérité. Les ouvrages
d' amusement ne subsistent que pendant
la saison qui les a vu naître. Il
n' y a d' ouvrages permanens que ceux
qui réunissent ensemble la solidité,
l' utilité et l' agrément.
Pour entrer donc dans l' examen
de cet ouvrage, je réduis à trois chefs
les remarques générales que l' on peut
faire.

1 l' auteur attaque les mœurs.
2 il fait des satires peu convenables,
soit générales, soit particulières.
3 il s' écarte continuellement de
son objet principal.
1 peut-on plus vivement attaquer
les mœurs, que d' établir pour principe
dans cette nouvelle morale,
mais morale très-prophane, que l' amour
est si nécessaire, que seul il
règle tout le monde et qu' il est
seul maître de nos actions ? Que c' est
l' aimant de l' humanité, la vie de
l' âme et même la clef de tout l' univers.
Peut-être s' imagineroit-on que
l' auteur, éloignant l' amour difforme
et lui donnant le titre séduisant
d' amour vertueux, il prétend
parler dans son livre d' un amour
sage et affectueux, tel qu' il est entre

le pere et le fils, entre les freres,
les parens et les amis, ou même
qu' il traite de cet amour de précepte,
qui doit être entre tous les chrétiens ?
Rien moins que cela. Tout se réduit
d' abord à ne se pas servir de
paroles indécentes, quitte à se
dédommager d' ailleurs, les occasions
ne manquant pas quand on est
répandu dans le monde.

Quel est donc cet amour selon lui ?
C' est une passion à laquelle il n' y a
pas de honte d' être quelquefois soumis,
tant elle est générale, et dont
on peut faire quelquefois un libre aveu,
il le reconnoît même pour
une tendre passion, qui fait les délices
des coeurs les plus nobles et les
mieux placez.

Peut-être m' alarmai-je mal-à-propos,
dira quelqu' un, et l' auteur ne
parleroit-il pas de l' amour conjugal ?
Car c' est-là cet amour vertueux,
puisqu' il est dit que l' homme marié
doit tout quitter pour s' attacher à
son épouse ? Mais ce n' est pas ce que

pense l' auteur, il s' explique lui-même
trop clairement pour en laisser
douter. Il assure donc qu' il parle de
l' amour de roman. Et comme
le roman exclud l' amour conjugal,
puisqu' il finit au mariage, il exclud
par conséquent l' amour vertueux,
pour ne s' attacher qu' à un
amour vif et délicat, qui disparoît
insensiblement dès qu' on se résout
de passer au mariage.

L' amour dont il est parlé dans ce
nouvel ouvrage, est de la nature de
ces episodes romanesques, qui se
terminent en une heure ou deux.
Le décalogue nous ordonne la
continence mais
l' auteur plein d' un tout autre principe
approuve et loue cet amour,
qui empêche Oriane de déférer trop

long-tems à la vertu, pour ne paroître
pas ridicule aux yeux d' Amadis
son amant.
Et dans la crainte qu' on ne prenne

p287

pas assez bien cet amour de passion,
et que l' on ne conçoive pas
toute l' opposition qu' il veut faire
trouver entre le précepte du décalogue
et les maximes de son livre,
il a soin de le pousser aussi loin qu' il
peut aller en qualité de passion. Car,
selon lui, c' est un amour propre à
faire de grandes peuplades, ou
même c' est un héroïsme extraordinaire,
qui tient plus du caractère
lascif et voluptueux des mahométans,
que de la sage retenue des
chrétiens.

Il est dit dans le décalogue que
le fidèle ne doit pas désirer la femme
de son prochain. L' auteur qui
sans doute a étudié d' autres loix,
fait entendre qu' il ne voudroit pas
condamner un homme qui feroit le
contraire.

Mais une chose qui a révolté les
ames pieuses, est le parallele qu' il
fait avec beaucoup de complaisance
de l' amour divin et de l' amour

p288

prophane. On diroit à l' entendre
que l' amour de Dieu n' est pas
moins une passion que l' amour du
monde ; et que ce dernier pourroit
être une vertu aussi estimable que
l' amour de Dieu.

Où l' auteur a-t-il pris tous ces
principes de morale ? C' est ainsi qu' en
voulant faire paroître quelques saillies
d' esprit, ou quelques traits d' imagination,
on abandonne ce qu' il
y a de plus certain dans la morale.
Un peu moins de brillant, et un
peu plus de réflexions auroit fait

honneur à l' auteur : son livre n' auroit
pas été à la vérité si recherché
par les gens du monde ; mais en récompense
il auroit peut-être été goûté
des sages. C' est tout ce que doit
ambitionner un écrivain qui veut
devenir utile.

Il
dès que l' auteur attaque ainsi
la morale, doit-on s' étonner de le
voir livré aux plus vives satires, tant

p289

générales que particulières ?
Je commence par tous les gouvernemens
qu' il soumet, non pas
aux femmes sages et vertueuses, mais
à celles qui ne font aucune difficulté
d' abandonner publiquement les
devoirs indispensables de leur sexe.
Et comme s' il étoit devenu tout
à coup un nouveau Lycurgue, ou
un autre Solon, il écarte les hommes
de son système imaginaire de gouvernement.
Croyez-vous que pour
y placer les femmes il en cherche
les raisons dans cette austère vertu
du sexe, dans ces sages attentions
qu' elles font paroître dans tout ce
qu' elles conduisent, ou dans cette
douceur de mœurs, qui fait leur véritable
caractère ? Point du tout : il
en va chercher la source jusques
dans la foiblesse, ou même dans le
désordre de l' humanité : alors, dit-il,
on éviteroit un grand inconvénient,
qui arrive en certains cas douteux :
le ventre seul anoblirait, c' est-à-dire,
en d' autres termes, qu' il ne

p290

compte pas sur l' exacte fidélité des
reines. Il les regarde toutes,
quoiqu' indirectement, comme suspectes ;
puisqu' il admettroit à la succession,
non ce qui viendroit des princes leurs
époux, mais les filles qu' elles auroient,

de quelque part qu' elles vinssent.
Mais l' auteur croit-il que ce
soit là un moyen recevable pour faire
l' éloge d' un sexe auquel il paroît
si fort attaché ? Autre satire générale
de l' auteur. Il est inquiet de
voir les plus sages théologiens s' opposer
à la lecture des romans ; mais
que fait-il pour énerver leur témoignage ?
Ne vous imaginez pas qu' il
s' avise de comparer la manière sérieuse
et dogmatique des théologiens
avec l' agrément de ces ouvrages
frivoles, pour montrer que les
ecoles de théologie ne connoissant
point les usages du monde profane,
ou qu' étant peu versées dans ce
qui s' appelle enjouement d' imagination
et badinage d' esprit, ce n' est
point à elles à juger de ce qui n' est
fait que pour amuser l' âge, ou pour
soulager l' homme dans les plus sérieuses
occupations.

p291

Il ne va pas chercher soigneusement
ces sortes de raisons : il décide
la chose en deux mots : il taxe les
théologiens d' ignorance et d' ineptie.
" il n' y a d' homme, selon lui, etc. "
ainsi dès qu' on approuve, dès
qu' on tolère les romans, on devient
tout-à-coup un théologien
exact et profond : mais s' avise-t-on
de les condamner ou de les proscrire :
on ne passe plus dans l' esprit de

p292

l' auteur que pour un théologien
beat de l' étroite observance, de
quelque ignare communauté.
Voilà donc le nouveau journaliste
de Trévoux dégradé de cette illustre
qualité, parce qu' il désapprouve les
romans. Qui le croiroit ? Est-ce là
ce qu' on doit penser d' un pareil écrivain,
et d' un tel critique ? C' est

ainsi que l' amour propre des auteurs
les plus superficiels les porte à distribuer
à leur gré les talents, et à se
faire juges souverains du mérite dans
les professions qui leur sont les moins
connues.

L' auteur continuant toujours ses
satyres, attaque les prêtres, les moines
et les religieuses comme les
suppôts essentiels de l' amour. Il
attaque même les autres ecclésiastiques,
et n' épargne ni les évêques,
ni les papes : tout lui est bon,
pourvu qu' il exerce sa critique, ou
qu' il applique quelque trait piquant
de raillerie. C' est ce qu' il fait encore
dans les notes qu' il a jointes

p293

à sa bibliothèque des romans, qui
fait le second volume de son ouvrage.
Non content de ces satyres générales,
l' auteur descend à des critiques
particulières contre de bonnes
ames : tels sont le P Surin jésuite,
et M Boudon, très-pieux ecclésiastique
du dernier siècle.

Le premier fut un homme extraordinairement
zélé, que le Cardinal De Richelieu
sut employer utilement
dans la possession des religieuses
de Loudun. Et comme il étoit
un des plus ardents exorcistes, qui
ait paru dans cette affaire, on ne
doit pas s' étonner qu' elle ait eu un
succès si éclatant. Mais soit par la
permission de Dieu, soit par infirmité,
ce jésuite se crut obsédé par
les démons le reste de ses jours. Il
y a cependant un moyen d' expliquer
le fait de ce religieux ; c' est
de regarder les accidens où il se trouvoit,
non pas comme une obsession
effective, mais comme des visions
dont il étoit affligé ou favorisé : car

p294

l' un et l' autre est égal dans cette occasion ;
cela dépend des diverses manieres
de considérer la chose.

C' est ce qu' on peut dire aussi de
M Boudon, qui étoit un grand homme
de bien, qui à la vérité voyoit
Dieu et les saints anges de tous
côtés ; c' est au moins ce qu' il disoit.
Son caractère étoit doux et
bienfaisant, et toutes ses idées se
tournoient au bien. Mais on ne sauroit
regarder tous ces accidens comme
un mal, ni comme un sujet de
satyre. Quoi que ces bonnes ames
fussent opposées dans les effets de
leur piété ; elles avoient cependant
à leur égard une utilité particulière.
Les symptômes du P Surin le retenoient
dans la crainte des jugemens
de Dieu : et ceux de M Boudon
l' entretenoient continuellement dans
une ardente charité.

Je connois moi-même des personnes
de ces différens caractères,
qui m' honorent de leurs visites. Les
uns m' assurent qu' ils ont tous les
jours la vue réelle et sensible de
leurs anges gardiens, dont ils reçoivent
des conseils admirables et

p295

en apprennent des choses très-secrettes.
D' autres me certifient qu' ils
voient quand ils veulent de mauvais
anges, de la conversation desquels
ils ne sont pas néanmoins effrayez,
parce qu' ayant des principes de religion,
le démon ne sauroit avoir
aucune action sur leur ame, ni sur
leur corps qu' autant qu' ils voudroient
bien lui donner prise sur eux-mêmes.
Je crois que ces différens effets
partent de la même source ; et je les
mets au rang des visions et de ces
pieuses et dévotes imaginations dont
notre histoire ancienne est remplie.
Le pere Don Thierry Ruynart, vertueux
et savant religieux, n' a pas
fait difficulté de dire, qu' il y a très-peu
d' actes des premiers martyrs,
où il ne s' en trouve. D' habiles

protestans ont été jusques à reconnoître
qu' on en doit admettre quelques-unes.
C' est ce que marquent Usserius,

p296

Isaac Vossius, et Pearson à
l' égard de S Ignace et Dodwel au
sujet de S Cyprien.
Mais pour ne point allarmer les
ames pieuses, car elles s' allarment
aisément, je ne veux pas rejeter
la plûpart des visions, dont elles se
croient favorisées. Je me garderai
bien cependant de leur donner une
trop grande autorité. En quoi je
suis du sentiment d' un célèbre jésuite.
l' eglise enseigne, dit le
Pere Binet, etc.
Enfin l' auteur manque lui-même
à l' un des principes qu' il a établis,
qui est de n' attaquer jamais des
personnes disgraciées. Ne se
donne-t-il pas le plaisir malin à la

p297

page 37 de son livre d' en insulter
une qui a été autrefois dans un poste
assez brillant ? Ce devoit être un titre
pour le mettre à couvert de la
critique. Il en est tombé, que ce
soit par sa faute ou non, que nous
importe ? N' est-il pas à plaindre de
se voir aujourd' hui fort au-dessous de
bien des gens qui auparavant lui
étoient inférieurs, et d' être méprisé
de ses anciens amis, et même de
ses concitoyens ? Rien n' est plus
humiliant ; mais ce n' est point matière
à la satyre, sans quoi il faudroit
satyriser tous ceux qui manquent
de grands établissemens, qu' ils
recherchent par des moyens aussi injustes.
Mais je ne puis lire tranquillement
cette étrange censure qu' il fait pages
224 et 337 etc. D' un homme qui a brillé
autrefois dans notre poësie françoise.
Ce sont-là des sorties trop

vives : l' auteur pouvoit les modérer
ou les tourner autrement.

lii

je mets pour troisième observation

p298

générale contre le livre de l' usage
des romans, ces écarts continuels
que l' auteur fait en traitant
son sujet. Ces digressions qui éloignent
un ecrivain de son objet principal,
marquent ordinairement une
extrême sécheresse. L' homme profond
suit toujours son plan et ne le
quitte jamais de vue : l' homme superficiel
qui connoît à peine la matière
qu' il traite, se jette de côté et
d' autre, pour dire tout ce qu' il sait,
quoi qu' étranger à son sujet : il cherche
par des curiositez hors de propos
à éblouir l' esprit du lecteur,
qu' un bon mot, un fait singulier,
ou même une citation bizarre
frappe beaucoup plus que la preuve
raisonnée et suivie d' une même proposition.
C' est de quoi l' on trouve
une infinité d' exemples dans cet ouvrage.
Par-là l' auteur ne plaît qu' à
des lecteurs peu attentifs sur l' examen
d' une maxime de doctrine ou
d' un point de littérature. Mais les
autres ont raison de le regarder comme
un ecrivain qui n' a que de légères
idées du sujet qu' il entreprend
de traiter : c' est au moins ce que je
pense.

p299

lv

je ne parle point ici des poèmes
epiques que l' auteur attaque autant
que l' histoire. Cette matière est
moins de mon ressort que de celui
du premier ecrivain de notre siècle,
qui a paru avec un égal succès dans
tous les genres de littérature qu' il
a traités. Cet homme célèbre et peut-être

unique dans notre siècle, est
seul capable d'en faire une exacte
apologie. Les dissertations littéraires
qu'il a jointes à son poème de la
henriade, et à ses autres ouvrages,
montrent la justesse de ses réflexions
et la précision de son savoir, toujours
brillant et toujours lumineux.
Et s'il daignoit attaquer le livre de
l'usage des romans, nous en aurions
une critique achevée, moins longue
à la vérité que celle-ci (car je sens
que je suis trop diffus) mais elle seroit
et plus instructive et plus énergique.
Ce sont les vœux de tous les
honnêtes gens, qui souhaiteroient
de le voir engagé dans ce travail,
aussi utile pour la littérature, que

p300

pour la morale : et si je me pouvois
flatter de l'obtenir de sa complaisance,
je serois au comble de mes vœux.

ARTICLE 10

*examen particulier du livre de l'usage des
romans.*

les observations générales que
l'on vient de voir dans l'article
précédent, servent d'introduction
aux remarques particulières, que
j'ai faites dans la lecture réitérée de
cet ouvrage.

Je ne parle point de la préface
du livre, qui paroît folle et insensée
à la plûpart des lecteurs. Si
l'auteur veut qu'on la comprenne,
il faut qu'il ait la bonté d'en expliquer
le mystère : il approuve et desaprouve
les romans : il est du sentiment
de ceux qui le critiqueront,
et il se range en même tems du côté
de ceux qui diront du bien de son
ouvrage. C'est se jouer de ses

p301

lecteurs. Peut-on se livrer à de pareilles contradictions ? ô que les illustres journalistes de Trévoux ont excellemment écrit contre cette préface, aussi bien que contre le reste du livre !

Leur extrait original est une de ces pièces où l' on voit le période de l' éloquence et d' une critique extrêmement sage et modérée. Il n' y a que ces grands et puissans génies, capables d' écrire avec autant de force et d' énergie.

Mais comme je suis ennemi du désordre et de la confusion, je réduirai à cinq chefs les remarques particulières qu' on peut faire sur le livre de l' usage des romans.

1 l' auteur attaque la religion.

2 il prend le faux.

3 il est plein de contradictions.

4 on y trouve des omissions essentielles.

5 il est rempli de fautes d' inattention, qui marquent son peu de connoissance dans la matière des romans.

|

l' auteur a beau dire en général

p302

qu' il faut toujours mettre la religion à couvert. Qui en doute ?

Mais il n' en faut rien excepter : cette maxime se doit étendre à tous les points de la doctrine orthodoxe.

N' est-ce point l' attaquer dans le principe de la morale chrétienne, que de dire que l' amour de Dieu ne devient pas moins une passion que l' amour profane, dès que l' un et l' autre sortent des bornes de la vertu ? Ignore-t-on cette belle maxime de Saint Bernard, que l' amour de Dieu n' est sujet à aucun excès, et qu' on ne sauroit lui prescrire de bornes ? Ainsi il ne sauroit être passion, au lieu que l' amour profane a des bornes très-étroites et très-limitées, et devient aisément le plus honteux de tous les vices. N' est-ce pas donner encore dans

un plus grand égarement, que de
dire que l' amour de Dieu et l' amour
profane partent du même principe ;
et marquer en conséquence, que
l' un et l' autre est un feu divin qui

p303

saisit l' ame, l' enflamme toute, et l' élève
au dessus de ce qu' elle est ? Il
est indubitable que l' amour de Dieu
et l' amour du prochain ont une même
source : c' est une des maximes
les plus certaines de la morale chrétienne.
Mais c' est la renverser que
de confondre l' amour du prochain
avec l' amour profane, c' est-à-dire,
l' amour des différens sexes, qui est
le seul dont il soit parlé dans le
traité de l' usage des romans.
Affoiblir la sainteté du mariage,
comme fait notre auteur, est un
autre égarement, contraire à la
doctrine de l' eglise. On sait les préceptes
de fidélité réciproque et de
continence que l' eglise prescrit aux
nouveaux mariez : cependant l' auteur
n' ose blâmer un homme, qui
joindroit une maîtresse à une
femme sage et raisonnable. C' est à
quoi il avoit déjà préparé par des
vers de Quinaut, trop profanes pour
être ici rapportez.
Le mépris de la morale chrétienne

p304

conduit infailliblement à celui
des livres où elle se trouve
expliquée. C' est ce qui engage l' auteur
à parler assez vivement contre
des ouvrages, qui à la vérité ne
contiennent pas une dévotion de
pratique ordinaire ; mais il semble
par-là vouloir attaquer tous les livres
de piété, comme il en glisse
quelque chose au sujet de l' introduction
à la vie dévote de Saint
François De Sales. C' est ce qui le

porte encore à blâmer nos anciennes légendes, c' est-à-dire, nos plus anciennes vies des saints. Mais que veut-il substituer à tous ces livres instructifs, tant pour la piété que pour l' histoire ecclésiastique ? Ce sont les contes des fées et les livres même les plus vifs, qu' il fait servir les uns pour former la jeunesse dans l' art d' aimer, et les autres pour empêcher les vieillards de perdre entièrement le goût des plaisirs.

p305

Enfin, pour suivre la religion dans tous les états, tantôt il attaque, quoiqu' indirectement, le saint concile de trente comme si le cordelier Médina y avoit puisé la tolérance qu' il fait paroître pour les romans : tantôt il en veut à la Rome chrétienne, comme au centre de la fausseté et de la fable. Enfin, les divers papes sont également exposez à la critique licentieuse de l' auteur. C' est ainsi qu' établissant cette maxime si sage, qu' on ne doit jamais rien dire contre la religion ; il a le talent de l' attaquer dans presque tous ses points.

li

le second chef de mes remarques particulières, est que l' auteur prend aisément le faux, soit en ne s' arrêtant pas précisément au point fixe de sa matière, soit en voulant détourner

p306

les romans de leur véritable destination. L' auteur veut donc qu' on évite certains défauts dans la composition des romans ; mais ces défauts ne sont point particuliers aux romans : ils conviennent encore à tout autre genre de composition. Ce sont

des défauts généraux qu' on doit éviter en histoire, en littérature, en poésie, aussi bien qu' en toute autre science. Ainsi les observations de l' auteur portent à faux, et ne sont point particulières aux romans. Le roman est fait pour divertir, pour dissiper et pour amuser : mais l' auteur qui veut en intervertir l' usage, le destine à l' instruction, tantôt en le faisant servir à l' éducation de la jeunesse, tantôt en les prenant pour guides, soit pour inspirer des moeurs, soit pour réprimer les passions. Mais à quoi donc aboutissent ces instructions et ces maximes si essentielles dans la

p307

vie ? Elles tendent toutes à nous apprendre à aimer, comme si la morale chrétienne ne nous prescrivait pas les règles nécessaires pour ne nous point écartier en aimant.

lii

l' auteur a eu raison de nous avertir dans sa préface qu' il est tombé en quelques contradictions. Si elles n' étoient pas essentielles, on n' auroit pas lieu de s' en inquiéter : il n' y auroit que sa réputation qui pourroit en souffrir. Mais par malheur elles regardent les moeurs et peuvent intéresser tous les lecteurs. On diroit qu' il va bannir tous les livres obscènes ; et même qu' il ne pardonnera aucune indécence aux personnes qui se présentent sur le théâtre des romans. Cependant il propose un héroïsme lascif, qui n' iroit pas moins pour chaque héros, qu' à produire quarante mille hommes en cinquante ans.

p308

Il prétend avec raison que l' on ne doit jamais offenser les moeurs

en éloignant tout amour difforme.
Et lui même n' admet d' amour
véritable que celui qui tend à la
possession, et scandalise les gens
sages, soit par une épigramme
licentieuse de Rousseau, le plus
débauché de nos poètes, soit par un
fragment très-impur de Procope
sur l' Impératrice Théodora.
Il veut que la vertu soit honorée,
et qu' elle reste toujours victorieuse
dans le roman ; et néanmoins
il permet la passion et le dérèglement.

lv

l' article des omissions n' est pas
un des moindres défauts de l' auteur :
et j' ose l' assurer sur les connoissances

p309

qui m' ont été communiquées, qu' il
manque à sa bibliothèque plus de six
cens romans en toutes sortes de langues.
Si l' ouvrage en valloit la peine,
ce seroit-là un supplément considérable.
Mais je m' arrête à des omissions
plus essentielles et plus interessantes.
L' auteur devoit-il manquer
ce qui regarde M Le Prince Eugène
De Savoye : je l' en avois suffisamment
instruit lorsqu' il me demanda le
caractère de ce grand prince. Je ne puis
m' empêcher de le rapporter ici comme
un de ces faits singuliers qui font
toujours honneur aux héros, et quelquefois
même à l' auteur qui les rapporte,
quand il sait le faire à propos.
J' en ai moi-même été témoin, et rien
ne me pourroit engager à déguiser la
vérité connue.
Ce prince vraiment amateur de
livres, me témoigna en 1709 qu' il
désiroit d' avoir l' histoire du feu Roi
Louis Xiv par médailles. Je la fis
chercher à Paris (j' étois pour lors
en Flandres) et dès que le prince
l' eut reçue, avant même que d' avoir

p310

pu la parcourir, il me fit l' honneur de
me demander jusqu' où alloit cette histoire.
Depuis la naissance du roi, lui dis-je,
monseigneur, jusques à l' élévation
de Philippe V sur le trône d' Espagne.
Ce prince vraiment connoisseur en
mérite, ne put s' empêcher de dire avec
une espèce de transport : jusques-là
tout est beau. Le général des troupes
palatines qui étoit avec M Le Prince
Eugène, voulut s' abandonner
à quelques discours un peu trop libres
contre le roi : mais le prince
ne lui donna pas le tems d' achever,
et lui dit en l' interrompant : apprenez,
monsieur, à respecter le roi
très-chrétien par tout où je suis. Ce
sont là de ces circonstances qu' on ne
doit jamais omettre dans le portrait
d' un prince : elles font voir que dans
quelque parti que l' on soit, les héros se
respectent toujours dans leurs semblables ;
et qu' eux seuls peuvent dignement
louer un héros ; ils le font toujours
à propos en peu de mots. Je rapporte
ce trait d' autant plus volontiers
que bien des personnes ne croyoient
pas que M Le Prince Eugène De Savoye
pensât aussi noblement sur le
feu Roi Louis XIV.

p311

Une autre omission regarde
la soeur Rose : cette prétendue illuminée
qui trompa, dit l' auteur, si
vilainement M Nicole. Ce sont de
ces traits qu' on ne doit pas ignorer
quand on se mêle de rapporter des
faits aussi particuliers.
Cette fausse dévote pleine d' imaginations
extraordinaires, ne s' en tenoit
pas aux prières de l' eglise, si
simples, si touchantes et si instructives.
Elle ne se contentoit pas de la
vie commune et si sage que Jesus-Christ
nous a prescrite dans son evangile.
Au lieu de suivre les chemins
frayez de la religion, elle vouloit
de la spiritualité la plus métaphysique :
elle se jettoit dans des routes

singulières et peu connues, comme
qui voudrait toujours marcher sur la
pointe des rochers et sur la cîme des
montagnes. Elle prophétisoit, elle
étoit dans des extases continuelles,
ne parloit que de voyes illuminatives,
de vie d' union, d' anéantissement
de coeur, de métamorphose de
l' ame, et telles autres chimères
spirituelles, inconnues aux apôtres et

p312

aux premiers fidèles : elle passoit
même, disoit-on, des semaines et
des mois sans prendre aucun aliment,
tant son corps étoit spiritualisé ; mais
cependant elle avoit trouvé secrètement
un moyen tout nouveau de se
soutenir par quelque substance nourricière :
elle s' appliquoit sur le sein
des pains chauds trempés dans du
lait.

Elle sut que M Nicole avoit l' esprit
tourné vers ces sortes de voyes
extraordinaires : elle voulut le connoître
et le tromper : elle n' ignoroit
pas les ressources infinies que l' on
trouve, quand on sait se faire considérer
dans un parti puissant. Rien
ne pouvoit illustrer davantage cette
prétendue dévote, que de mettre
dans ses intérêts un homme aussi
accrédité dans les voyes mystiques, qui
pouvoit préconiser dans son parti cette
nouvelle Priscille. Elle en vint
donc à bout ; car que ne fait-on pas
dans le monde à l' abri d' une fausse
piété ? Ses talens furent donc fêtés
et publiés de tous côtés par les
zélés augustinien. On ne prêchoit
par-tout que les dons miraculeux

p313

de la soeur Rose ; le parti y concourut
unaniment : il n' étoit pas
comme aujourd' hui divisé sur de semblables
tromperies, que l' on porte à

des excès deshonorans pour la religion
et même pour l' humanité.
Mais arriva le point critique et décisif.
Voici quel fut le succès de tant
de merveilles et de toutes ces voyes
extraordinaires. Je l' ai lu il y a long-tems
dans les *divertissemens de sceaux*.
" il y avoit, dit l' auteur, etc. "
c' est ce qui produisit une pièce de poésie
assez jolie, attribuée à M De Malezieu,
où l' on trouve ces vers :
mais voici bien une autre chose ; etc.

p314

dès que l' auteur de l' usage des
romans vouloit amuser ses lecteurs,
c' étoit là matière à le faire utilement.
Par-là il auroit montré que c' est
toujours à Geneve qu' aboutissent toutes
les nouveautez, et les singularitez
en matière de religion, de doctrine

p315

et de conduite. Le dix-septième siècle
en fournit encore des exemples
célèbres dans le Sieur Jean Labadie,
et dans le Pere Jarrige, qui transportèrent
chez les protestans les enthousiasmes,
par lesquels ils vouloient
se distinguer parmi les catholiques.
La vie simple et commune que Jesus-Christ
nous a enseignée par son
exemple et par ses préceptes, est la
seule voye dans laquelle il n' y a rien
à craindre. Il en a confié le dépôt
à l' eglise et à ses pasteurs : il faut les
suivre, c' est le seul moyen de ne se
point égarer.

V

enfin le dernier objet de mes remarques
particulières sont les inattentions
de l' auteur : il s' en trouve en
tout genre et de toute espèce.
Il cite M Huet comme évêque
d' Avranches sur son livre de
l' *origine des romans* . Il devoit savoir
que M Huet étoit encore dans l' ordre

des laïcs quand il fit cet ouvrage

p316

en 1669. Ainsi on ne doit pas le citer comme évêque à cette occasion, ni appuyer sur son témoignage à ce titre.

Il met *la France turbanisée* au nombre des romans, au lieu que c' est une satire politique contre le prétendu despotisme de la France.

L' auteur ne veut que des héros ou des princes pour personnages des romans ; et lui-même cite et approuve des historiettes et des nouvelles, où l' on ne voit que des personnes ordinaires pour la naissance, mais distinguée par l' héroïsme du coeur, et par la grandeur des sentimens.

Et pour venir à sa *bibliothèque des romans* , qui fait la seconde partie de son ouvrage, que de mécomptes et de fautes n' y remarque-t-on pas ? En voici quelques-unes qu' une première lecture fait sauter aux yeux. Combien d' autres me sont échappées il marque le *Pharsamon* et l' his de *Florès et de Blanche fleur*

p317

comme deux romans existans, l' un en 1732 et l' autre en 1733 quoique jamais ils n' ayent paru, et soient encore sous la plume de leurs auteurs.

Il attribue les *effets de la sympathie* à M De Marivaux, de l' académie françoise. Deux fautes en une ligne. M De Marivaux n' est pas de l' académie, et ce livre est de l' abbé Bordelon.

La *caritée* de Caseneuve, et celle de Gomberville ne sont pas le même ouvrage, comme le prétend l' auteur. La morale galante du Sieur Boulanger n' est pas un roman ; mais un recueil de sentimens de tendresse, et de maximes d' amour que l' auteur présenta sottement à feu M Le Dauphin

fils de Louis XIV pour lui apprendre
à aimer.
Il partage l'histoire de la Comtesse
De Château-Briant, en deux ouvrages
différens.

p318

La catanoise de Pierre Matthieu
est une histoire tragique, et
non pas un roman.
Les desesperez ne sont pas
de M De La Serre, quoique d' ailleurs
très-capable de produire de
bons ouvrages en vers et en prose :
ce roman est de M De Seré, de
qui nous avons de beaux poèmes
sur la musique et la chasse.
L' auteur fait souvent des répétitions
des mêmes livres, et place
parmi les romans, des ouvrages
qui ne contiennent que de bons
mots.
Je donnerois encore beaucoup
d' autres remarques ; mais en vérité
il faut finir ; la matière n' est pas
assez intéressante pour mériter les
soins scrupuleux que je pourrois prendre
à ce sujet.
Vi
il ne me reste plus qu' à exhorter
l' auteur à publier lui-même un desaveu
de tout ce qu' il a mis dans cet

p319

ouvrage de peu conforme aux maximes
de la morale chrétienne et
aux règles de la prudence. Il seroit
aussi honteux d' y manquer, qu' il
sera louable de le faire. S' il n' a pu
résister à la tentation d' être auteur
pour la seconde fois, il pourra du
moins réparer le mal qu' il a fait en
donnant son livre au préjudice de
la discrétion et de la retenue.
M Le C De Percel ayant dessein
d' écrire, pouvoit choisir quelque
sujet agréable, mais beaucoup plus

intéressant et moins dangereux que
la matière des romans ; l' histoire,
la philosophie, les arts et toutes
les parties des belles-lettres fournissent
un champ si vaste et si abondant,
que c' est mauvaise volonté,
de tourner d' un autre côté.
Mais dans quel abîme s' est précipité
l' auteur, de suivre un objet
où tout est dangereux. La vérité
se trouve offensée dans les romans
qu' il préconise ; l' amour est un sujet
extrêmement difficile, où il est
presque impossible de ne pas faire
quelques faux pas ; et l' auteur même

p320

l' a traité avec une liberté si peu
chrétienne, que les profanes n' auroient
pas porté plus loin la licence.
Enfin les traits pétulans de sa
critique sont contraires à cette tolérance
civile que l' on doit avoir
les uns pour les autres, et qui fait
même le plus doux lien de la société.
Je me flatte que ces remontrances,
quoique vives, mais conformes à celles
que je lui ai faites si
cordialement en particulier, l' engageront
à donner une pleine satisfaction
au public offensé.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)